



**HAL**  
open science

## Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi. Chronique 2018

Anca Dan, Francois Queyrel, Dirce Marzoli, Hans-Joachim Gehrke, Luis  
Ballesteros Pastor

### ► To cite this version:

Anca Dan, Francois Queyrel, Dirce Marzoli, Hans-Joachim Gehrke, Luis Ballesteros Pastor. Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi. Chronique 2018 : Réseaux, connectivité, graphes. 2. Les personnes, les nœuds et les vecteurs. Dialogues d'histoire ancienne, 2018, 44/1 (1), pp.221-303. 10.3917/dha.441.0221 . halshs-02435534

**HAL Id: halshs-02435534**

**<https://shs.hal.science/halshs-02435534>**

Submitted on 2 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## SOMMAIRE

MARÍA DEL MAR RODRÍGUEZ ALCOCER, Analfabetismo espartano, críticas atenienses y cultura oral

CRISTINA SORACI, Diritto latino, cittadinanza romana e municipalizzazione: trasformazioni graduali e progressive in Sicilia tra Cesare e Augusto

IGNACIO SIMÓN CORNAGO, C. Licinius Adin: uno de los últimos iberos

RIDHA GHADDHAB, Centuriation et statut juridique de *Sullecthum* (Salakta)

ALESSANDRO MARANESI, Tradition in the Making: New Approaches on *Panegyricus Latinus*, XII(9)

MOHAMED-ARBI NSIRI, *Ubi tantae splendidissimae civitates ?*: De la cité classique à la cité chrétienne, le cas de l'Afrique tardo-antique

CHRONIQUE DES TRAVAUX EN ÉGYPTE. Chronique 2018

PAYSAGES ET CADASTRES DE L'ANTIQUITÉ. Chronique 2018

LES CONCEPTS EN SCIENCES DE L'ANTIQUITÉ : MODE D'EMPLOI. Chronique 2018 – Réseaux, connectivité, graphes. 2. Les personnes, les nœuds et les vecteurs

ACTUALITÉS



eISSN 1955-270X  
ISSN 0755-7256 – 40 €

Presses universitaires de Franche-Comté

DIALOGUES D'HISTOIRE ANCIENNE

44/1 - 2018

Revue soutenue par l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS

# DIALOGUES D'HISTOIRE ANCIENNE

44/1 - 2018

Presses universitaires de Franche-Comté

Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité

## Dialogues d'histoire ancienne

Fondés en 1974 par Monique Clavel-Lévêque et †Pierre Lévêque

Directeur de la revue : Antonio GONZALES

Rédaction : Jacques ANNEQUIN, Vincent GIROUD, Laurène LECLERCQ, Antonio GONZALES

### Comité de rédaction

J. Alvar\* (Universidad Carlos III de Madrid), J. Annequin\* (Université de Franche-Comté), O. Behrends (Georg-August-Universität Göttingen), M. Clavel-Lévêque\* (Université de Franche-Comté), J.A. Dabdad Trabulsi (Universidade Federal de Minas Gerais), P. Doukellis (Université Panteion d'Athènes), A. Gonzales (Université de Franche-Comté), M.-R. Guelfucci\* (Université de Franche-Comté), J.-Y. Guillaumin (Université de Franche-Comté), E. Hermann-Otto (Universität Trier), G. Labarre\* (Université de Franche-Comté), F. Reduzzi-Merola\* (Università degli Studi di Napoli Federico II).

### Comité scientifique

J.-Ch. Balty (Sorbonne Université), P. Barceló\* (Universität Potsdam), A. Bérenger (Université Paul-Valéry Montpellier), D. Bouvier\* (Université de Lausanne), A. Bresson\* (University of Chicago), P. Brulé (Université Rennes II), F. Cadiou\* (Université Bordeaux Montaigne), L. Canfora (Università degli Studi di Bari Aldo Moro), L. Capogrossi Colognesi (Sapienza - Università di Roma), J.-C. Carrière\* (Université Toulouse - Jean Jaurès), M. Corbier (CNRS), P. Cosme\* (Université de Rouen), J.-C. Couvênes (Sorbonne Université), F. Dunand (Université de Strasbourg), R. Étienne (Université Panthéon-Sorbonne), J. Gallego (Universidad de Buenos Aires), Y. Garlan (Université Rennes II), P. Garnsey (University of Cambridge), J.-P. Guilhembert (Université Paris Diderot), R. Halleux (FNRS Liège – Institut de France), H. Inglebert (Université Paris Ouest Nanterre La Défense), A. Jakab (Eötvös Loránd Tudományegyetem), C. Jourdain-Annequin\* (Université Pierre-Mendès-France), G. Koshelenko (Institute of Archaeology Russian Academy of Sciences), V. Kuznetsov (Institute of Archaeology Russian Academy of Sciences), F. Labrique (Universität zu Köln), L. Labruna (Università degli Studi di Napoli Federico II), F. Laubenheimer (CNRS – Université Paris Ouest Nanterre La Défense), B. Legras (Université Panthéon-Sorbonne), F. Marco Simon (Universidad de Zaragoza), R. Martínez Lacy (Universidad Nacional Autónoma de México), R.W. Mathisen (University of Illinois at Urbana-Champaign), D.J. Mattingly (University of Leicester), C. Müller\* (Université Paris Ouest Nanterre La Défense), A. Paluchowski (Uniwersytet Wrocławski), S. Pittia (Université Panthéon-Sorbonne), D. Plácido (Universidad Complutense de Madrid), M.T. Schettino (Université de Haute-Alsace - Mulhouse), F. Siegert (Westfälische Wilhelms-Universität), C. Smith\* (University of St Andrews), G. Traina\* (Sorbonne Université), A. Wasowicz (Instytut Archeologii i Etnologii Polskiej Akademii Nauk).

### Comité de lecture

Les membres du comité de rédaction et du comité scientifique marqués d'un astérisque (\*) composent le comité de lecture.

eISSN 1955-270X

ISSN 0755-7256

Dialogues d'histoire ancienne - Rédaction. 30-32 rue Mégevand. F - 25030 BESANÇON-CEDEX

Tél. +33 (0)3 81 66 54 61 — Courriel [ista-dha@univ-fcomte.fr](mailto:ista-dha@univ-fcomte.fr)

<http://ista.univ-fcomte.fr>

Les *Dialogues d'Histoire Ancienne*, fidèles à la ligne éditoriale fixée par la rédaction lors de leur création en 1974, sont une revue d'histoire ancienne généraliste qui s'efforce de proposer des approches méthodologiques diverses, d'inventorier des domaines nouveaux, d'offrir des vues neuves sur des espaces considérés trop longtemps comme périphériques, de proposer enfin un lieu d'expression et de débat à des spécialistes venus des horizons scientifiques les plus divers.

### Principes éditoriaux

- Les articles proposés à la publication dans DHA ne doivent pas avoir été soumis à d'autres revues.
- Les articles proposés seront évalués par les comités et s'ils sont acceptés, ils seront soumis à une double expertise par des spécialistes extérieurs aux instances de la revue.

Les propositions d'articles au format word et pdf doivent être envoyées à :  
[ista-dha@univ-fcomte.fr](mailto:ista-dha@univ-fcomte.fr)

Les recommandations aux auteurs sont consultables à l'adresse :  
<http://ista.univ-fcomte.fr/index.php/pub-dha>

Pour vous abonner : [ista-dha@univ-fcomte.fr](mailto:ista-dha@univ-fcomte.fr)

© nova mondo 03 80 68 25 02

Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité

# Dialogues d'histoire ancienne

44 / 1

2018

Revue soutenue par  
l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS

Presses universitaires de Franche-Comté

## Contents

Contents . . . . .	6
Sommaire . . . . .	7
María del Mar RODRÍGUEZ ALCOCER, Spartan Illiteracy, Athenian Critics and Oral Culture . . . . .	9-36
Cristina SORACI, Latin Law, Roman Citizenship and Municipalization: Gradual and Progressive Transformations in Sicily between Caesar and Augustus . . . . .	37-58
Ignacio SIMÓN CORNAGO, <i>C. Licinius Adin: One of the Last Iberians</i> . . . . .	59-73
Ridha GHADDHAB, Centuriation and Legal Status of Sullecthum (Salakta) . . . . .	75-110
Alessandro MARANESI, Tradition in the Making: New Approaches on <i>Panegyricus Latinus</i> , XII(9) . . . . .	111-133
Mohamed-Arbi NSIRI, <i>Ubi tantae splendidissimae civitates?: from the Classical City to the Christian City, the Case of Late- Antic Africa</i> . . . . .	135-158
Archaeological and Epigraphical Survey in Egypt. Chronicles 2018 . . . . .	159-163
Landscapes and Field Patterns. Chronicles 2018 . . . . .	165-220
I- Ground Occupation and Landscape Dynamics	
II- New Latin Rock Inscriptions at Ocejá and the Iberian <i>IIIviri of Iulia Lybica</i>	
III- The <i>Casae litterarvm</i> of the <i>Codex aca Rivipullensis</i> 106	
IV- Restoration of Cultural Landscape and Heritage Valorisation	
Concepts in Classics: a User's Guide	
Chronicles 2018 – Networks, Connectivity, Graphs. 2. People, Nodes and Vectors. . . . .	221-303
I- Introduction	
II- East-West Encounters: Phoenicians on the Coast of the Iberian Peninsula and Morocco	
III- <i>Theoroi</i> on the Way to and from Olympia: Observations on Religious Communication in the Archaid Period	
IV- Mithridates' Networks	
Reviews . . . . .	305-338
Abstracts . . . . .	339-342

## Sommaire

Contents . . . . .	6
Sommaire . . . . .	7
<b>María del Mar RODRÍGUEZ ALCOCER</b> , Analfabetismo espartano, críticas atenienses y cultura oral . . . . .	9-36
<b>Cristina SORACI</b> , Diritto latino, cittadinanza romana e municipalizzazione: trasformazioni graduali e progressive in Sicilia tra Cesare e Augusto . . . . .	37-58
<b>Ignacio SIMÓN CORNAGO</b> , C. Licinius Adin: uno de los últimos iberos. . . . .	59-73
<b>Ridha GHADDHAB</b> , Centuriation et statut juridique de <i>Sullecthum</i> (Salakta). . . . .	75-110
<b>Alessandro MARANESI</b> , Tradition in the Making: New Approaches on <i>Panegyricus Latinus</i> , XII(9) . . . . .	111-133
<b>Mohamed-Arbi NSIRI</b> , <i>Ubi tantae splendidissimae civitates ?</i> : De la cité classique à la cité chrétienne, le cas de l'Afrique tardo-antique . . . . .	135-158
<b>Chronique des travaux en Égypte. Chronique 2018</b> . . . . .	159-163
<b>Paysages et cadastres de l'Antiquité. Chronique 2018</b> . . . . .	165-220
I- Occupation du sol et dynamique des paysages	
II- Nuevas inscripciones rupestres latinas de Oveja y los <i>IIIIViri</i> ibéricos de <i>Iulia Lybica</i>	
III- Les <i>Casae litterarum</i> du <i>Codex aca Rivipullensis</i> 106	
IV- Restitution des paysages culturels et valorisation du patrimoine	
<b>Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi</b>	
Chronique 2018 – Réseaux, connectivité, graphes. 2. Les personnes, les nœuds et les vecteurs . . . . .	221-303
I- Introduction	
II- Rencontres entre Orient et Occident : les Phéniciens le long des côtes de la péninsule Ibérique et du Maroc	
III- <i>Théoroi</i> se rendant à Olympie et en venant. Observations sur la communication religieuse à l'époque archaïque	
IV- Les réseaux de Mithridate	
<b>Actualités</b> . . . . .	305-338
<b>Résumés</b> . . . . .	339-342

**Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi**  
Chronique 2018 – Réseaux, connectivité, graphes  
2. Les personnes, les nœuds et les vecteurs

Responsables  
Anca DAN  
Chargée de recherches au CNRS, PSL, UMR 8546, AOROC, Paris  
anca-cristina.dan@ens.fr

François QUEYREL  
Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, PSL, UMR 8546, AOROC, Paris  
francois.queyrel@ephe.sorbonne.fr

Contributeurs  
Dirce MARZOLI  
Institut archéologique allemand à Madrid  
dirce.marzoli@dainst.de

Hans-Joachim GEHRKE  
Université de Fribourg-en-Brigau  
hj.gehrke@gmail.com

Luis BALLESTEROS PASTOR  
Université de Séville  
lbpastor@us.es

## I-Introduction

Le monde d'aujourd'hui nous apparaît essentiellement sous le prisme des liens (*links*) : les réseaux de transport ou d'institutions rendent possible ou, au contraire, arrêtent nos activités quotidiennes, au gré des accords et des ruptures. Tel *leader* monte ou descend les hiérarchies et oriente les opinions selon les *lobbies*. Sur internet, les réseaux sociaux, qu'on a longtemps pris pour de simples sources de divertissement ou,

au plus, d'information, révèlent toute leur puissance politique, économique et socio-culturelle à un niveau global jamais atteint dans l'ère pré-numérique. Ces situations de crise mettent en question la consistance, la fiabilité, le contrôle des différents rets, réels ou virtuels, et la place, le rôle et la responsabilité de chaque individu dans un monde inter-, voire hyperconnecté.

Certes, il est impossible d'envisager une société sans réseaux : si après des millénaires d'histoire des savoirs on est encore à se demander si les nombres sont des réalités ou des concepts créés par l'homme, il ne fait guère de doute que les réseaux, quant à eux, ne sont pas seulement des outils conceptuels d'analyse, mais des réalités physiques. Depuis la philosophie et l'histoire naturelle, jusqu'aux derniers développements de la physique, de la chimie et des sciences du vivant, on observe les enchaînements des atomes et des cellules, on étudie les propriétés et les finalités qui les agencent, et on imagine de nouveaux systèmes économiques et écologiques.

Tout espace et toute communauté moderne (inter-)connectée, donc « intelligente » et « innovante », sont pensés en termes de réseaux qu'on tente d'optimiser, pour une meilleure gestion des ressources. Les ingénieurs mettent au point des réseaux performants de distribution de l'eau, de l'énergie, des services, de transports et communications. Les géographes, architectes, sociologues cherchent à inventer de nouveaux cadres pour vivre ensemble, dans une société démocratique mais aussi individualiste, consommatrice mais limitée dans ses ressources environnementales, qui se veut reliée, « branchée », mais aussi sécurisée et autonome. L'Europe même, que l'on s'efforce encore de construire, ne pourrait être qu'un système de réseaux politiques, économiques, culturels, plus ou moins intégrés, de moins en moins conflictuels. C'est pourquoi la fabrique et la manipulation des réseaux sont maintenant une problématique clé, non seulement pour les sciences informatiques et les géosciences, qui ont promu les concepts modernes liés à la connectivité, mais aussi pour les sciences humaines et sociales, qui ont créé leurs précurseurs<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pour une brève introduction à la méthodologie des réseaux sociaux, voir Lazega 2014 ; Hanneman, Riddle 2005. Pour un aperçu des applications actuelles, voir Lewis 2009 ; Easley, Kleinberg 2010 ; Newman 2010 ; Scott, Carrington 2011 ; Kadushin 2012 ; Barabási, Pósfai 2016. Pour l'histoire des théories impliquant des mathématiciens, sociologues, anthropologues, psychologues, médecins, voir Scott 2000 ; Freeman 2004 ; Newman, Barabási, Watts 2006 ; Prell 2012 ; en langue française : Parrochia 2001 et les différents numéros de la revue *Flux* (en particulier le numéro « Clefs pour les réseaux », 2005). Pour une histoire du concept, vouée à la critique de la « rétiologie », voir Musso 2003. Pour des travaux en cours, voir les associations des chercheurs : INSNA (<http://www.insna.org/>) ; NetLab (<http://groups.chass.utoronto.ca/netlab/>) ; NetWiki (<http://netwiki.amath.unc.edu/>) ; « Les Interconnectés : Le réseau des territoires innovants » (<http://www.interconnectes.com/>).



L'étude de l'histoire par la méthode (ou, si l'on veut, par la théorie) des réseaux (*social network analysis*) est à la mode : si la géographie française a mis son empreinte sur l'étude des réseaux spatiaux – comme nous l'avons vu dans la chronique de l'année dernière<sup>2</sup> –, l'historiographie anglo-saxonne, postcoloniale, est dominante, parfois même exclusive, sur les questions de connectivité sociale, économique et culturelle. Certes, l'Antiquité classique n'est pas toujours facilement abordable dans cette perspective<sup>3</sup>. Les sources littéraires et archéologiques sont très fragmentaires : si l'on a quelques traces du nœud, de l'objet ou de l'acteur du contact, les liens restent la plupart du temps à reconstituer. De plus, certains sujets s'y prêtent plus que d'autres : la mobilité des individus et les migrations des groupes peuvent être représentées par des réseaux linéaires, faciles à mettre en cartes ou en graphes<sup>4</sup>. La religion et la politique, grecques mais aussi romaines, ont également bénéficié de quelques apports notables des études réseautiques<sup>5</sup>. Or, il est plus difficile d'expliquer l'articulation des réseaux qui forment l'*ethnos* et, à l'époque moderne, la nation. Ce sont là des questions anciennes : est-il vraiment utile de recréer le même sillon, avec ces outils nouveaux ?

La réponse est affirmative : font preuve les trois articles réunis dans ce dossier, qui suggèrent des solutions pour trois questions fondamentales en histoire ancienne. *Primo*, qui sont les Phéniciens, précurseurs et surtout rivaux des Grecs dans l'exploitation des ressources et le trafic des biens sur le pourtour de notre Méditerranée ? Dirce Marzoli répond ici en archéologue active sur de nombreux terrains. Directrice du département madrilène de l'Institut archéologique allemand et co-responsable du Cluster « *Connecting cultures* »<sup>6</sup>, Dirce Marzoli est adepte des méthodes scientifiques interdisciplinaires, qui permettent aujourd'hui de connaître l'origine et de reconstituer les transformations d'un objet, d'un paysage, d'un individu ou d'un groupe, avant de le confronter, critiqueusement, aux sources historiques. Les Phéniciens ne sont donc plus seulement ces artisans, marchands et navigateurs, parfois malfaiteurs, originaires

<sup>2</sup> « Les concepts en sciences de l'Antiquité : mode d'emploi. Chronique 2017 – Réseaux, connectivité, graphes. 1. Les espaces, les rets et les rites », *DHA*, 43/1, 2017, p. 295-343.

<sup>3</sup> Voir toutefois les publications de Rutherford 2007 ; Malkin, Constantakopoulou, Panagopoulou 2009 ; Cojocar, Coşkun, Dana 2014 ; Nevet 2017.

<sup>4</sup> Voir surtout les études sur les réseaux byzantins : Ruffini 2008 ; Preiser-Kapeller, Daim 2015 ; Preiser-Kapeller 2018 ; voir aussi sa plateforme « Topographies of Entanglement » (<https://oeaw.academia.edu/TopographiesofEntanglements>).

<sup>5</sup> *E.g.* Collar 2013 ; Mack 2015 ; Woolf 2016 ; voir l'article de H.-J. Gehrke, avec bibliographie, *infra*.

<sup>6</sup> Voir n.14 et la liste des projets en cours : <https://fallback.dainst.org/forschung/netzwerke/forschungcluster/cluster-6/projekte>.

de Tyr, Sidon, Byblos et d'autres petits royaumes côtiers, à l'est de Chypre, auxquels les Grecs auraient donné le nom de la pourpre ou du rouge-pourpre<sup>7</sup>. Ce sont les acteurs des réseaux « complets » d'échanges (*complete networks*) qui ont façonné les sociétés anciennes, sur les trois continents, de l'extrême Orient à l'extrême Occident de l'œkoumène archaïque.

*Secundo*, qui sont les Grecs et comment se sont-ils inventés en tant que tels ? Hans-Joachim Gehrke aborde la question de l'ethnogénèse grecque, en s'appuyant sur la documentation historique pertinente pour le sanctuaire d'Olympie, à l'époque archaïque. Tous les éléments de l'identité collective hellénique mis en discours par les Athéniens d'Hérodote<sup>8</sup> s'y retrouvent : les individus participants aux rites olympiques adorent les mêmes dieux, parlent la même langue, se revendiquent des mêmes ancêtres, vivent de la même manière. De la communauté de table, établie avant d'embarquer ou pendant la traversée, aux pratiques juridiques et religieuses, on observe toute une série de vecteurs du réseau ethnique antique : le voyage, le don, la loi, le culte, le jeu.

*Tertio*, comment crée-t-on un royaume, voire un empire unitaire, couvrant une grande partie du monde, après Alexandre le Grand ? Luis Ballesteros Pastor, connaisseur hors pair de Mithridate VI Eupator, offre un inventaire extensif des différents types de liens (personnels, familiaux, ethniques), à grande et petite échelle, qui composaient l'*ego network* de Mithridate et qui ont fait le royaume « du Pont »<sup>9</sup>. En l'absence d'une prosopographie mithridatique à jour, cet article esquisse l'avantage de l'approche réseautique sur une approche catalogique, de l'entourage d'un roi hellénistique.

En effet, de même qu'aujourd'hui, sur les réseaux sociaux virtuels apparemment gratuits, ce qui intéresse au-delà d'un profil descriptif est la dynamique de sa connectivité, son « réseau d'amis », de la même manière les prosopographies du futur peuvent tirer profit des formats multimédias pour mettre en avant non seulement les personnes, mais aussi les liens, qu'on leur subordonnait dans les publications traditionnelles, sur papier<sup>10</sup>.

Certes, la méthodologie d'analyse par réseaux n'est pas adaptée à toutes les questions historiques. Certes, elle est un phénomène de mode, mais alors que la

<sup>7</sup> Cf. Moscati 1989 ; Baurain, Bonnet 1992 ; Elayi 2018.

<sup>8</sup> VIII, 144, cf. *infra* p. XXXX.

<sup>9</sup> Pour le nom du « Pont », il convient de prendre en compte Mitchell 2002 ; cf. Dan 2007-2009.

<sup>10</sup> Exemples de logiciels qui peuvent être utilisés pour de telles cartographies : Pajek (<http://mrvar.fdv.uni-lj.si/pajek/>) ; Egonet (<https://sourceforge.net/projects/egonet/>) ; Gephi (<https://gephi.org/>).

Chine met en avant ses « routes de la soie », concept dix-neuviémiste transformé en arme publicitaire, les historiens occidentaux peuvent répondre avec des faits et des idées renouvelés<sup>11</sup>. Au final, l'invention et la manipulation d'un concept ne peuvent jamais remplacer l'acquisition et l'analyse scientifique et critique, toujours à jour, des données : le concept ne compense jamais l'absence de l'enquête, il permet simplement de l'analyser ou de modéliser son interprétation historique<sup>12</sup>. Dans le cas de l'Antiquité classique, il pourrait servir à éclaircir un paradoxe toujours d'actualité : qu'est-ce que la liberté dans un monde de filets ?

Anca DAN

## II-Rencontres entre Orient et Occident : les Phéniciens le long des côtes de la péninsule Ibérique et du Maroc<sup>13</sup>

Parmi les travaux du département de l'Institut archéologique allemand à Madrid, une place importante est accordée aux thématiques du commerce transméditerranéen, des contacts culturels ainsi que des flux migratoires, des mutations démographiques. Ce sont les questions que nous, modernes, classifions sous nos concepts de communication et liens, *connecting cultures* et tolérance<sup>14</sup>.

L'archéologie phénico-punique offre de bonnes bases pour traiter ces problématiques, car les colonies « phéniciennes » (c'est-à-dire de Tyr et, déjà depuis la fin du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., des colonies de colonies) s'étendent sur de longs segments des côtes de la Méditerranée, du Liban, à travers Chypre, Crète, Malte, Sicile, Sardaigne, Libye, Algérie, Tunisie, Maroc jusqu'à l'Espagne et au Portugal (**fig. 1**).

---

<sup>11</sup> E.g. De la Vaissière 2004 ; Espagne *et al.* 2016.

<sup>12</sup> Cf. Östborn, Gerding 2014.

<sup>13</sup> Ce texte correspond à la conférence tenue à l'École Normale Supérieure de Paris le 28 mai 2015, dont l'enregistrement vidéo est disponible sur Savoirs ENS (<http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=2160>). L'article inclut seulement la bibliographie la plus récente concernant les différents projets énumérés : pour les publications antérieures, il faut se rapporter à la bibliographie de chacun de ces articles cités. Je tiens à remercier Stéphane Verger pour l'invitation à Paris, et Anca Dan pour la traduction du texte.

<sup>14</sup> C'est la thématique du Cluster 6 de l'Institut archéologique allemand, sous la responsabilité scientifique de l'auteur. Voir <https://www.dainst.org/forschung/netzwerke/forschungscluster/cluster-6/konzept> ; <https://www.dainst.org/forschung/netzwerke/forschungscluster/cluster-6/publikationsreihe> ; <https://publications.dainst.org/journals/ejb/1786/4411>.



Figure 1 : Comptoirs phéniciens, VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (© D. Marzoli)

Le dialogue entre les archéologues de tous ces pays est donc fondamental, pour comprendre aussi bien les rapports à caractère suprarégional dans le contexte de l'expansion phénicienne, que les développements à l'échelle locale. Grâce à ses départements, filiales et projets dans de nombreux pays, où l'on a découvert des traces de présence phénicienne, l'Institut archéologique allemand (DAI) représente un forum de dialogue privilégié entre est et ouest, sud et nord (fig. 2, 3).

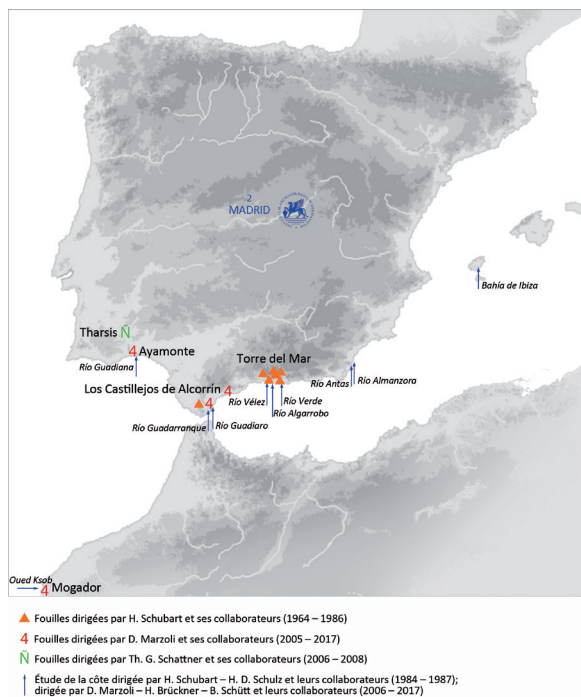


Figure 2 : Projets d'archéologie phénicienne du DAI-Madrid (© D. Marzoli, E. Puch, DAI-Madrid)

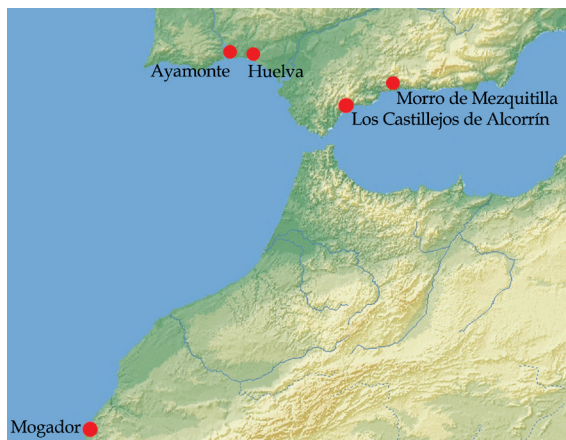


Figure 3 : Sites mentionnés (© E. Puch, DAI-Madrid)

Dès l'époque préhistorique, la péninsule Ibérique a fait partie d'un réseau de contacts intercontinentaux. Pour les liens avec l'Orient, dès la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., des témoignages clairs sont fournis par les analyses scientifiques sur l'ivoire, réalisées dans le département madrilène de l'Institut archéologique allemand, par Arun Banarjee et Thomas X. Schuhmacher, avec le soutien financier de la Fondation allemande pour la recherche à Bonn (DFG)<sup>15</sup>.

Comme l'ivoire des éléphants africains est différent de celui des éléphants asiatiques, il est possible d'établir non seulement la voie de diffusion, mais aussi l'origine des objets en ivoire importés dans la péninsule Ibérique. On a ainsi appris non seulement que ce précieux matériel y arrivait aussi bien de l'Afrique que de l'Orient lointain et qu'il entrait en possession des élites, mais aussi que sa diffusion suivait des itinéraires précis, particuliers.

Les découvertes d'ivoire africain se concentrent, en effet, au sud-ouest, alors que celles d'ivoire oriental sont localisées dans le sud-est de la péninsule. On voit ainsi apparaître des zones de contacts qui allaient être encore utilisées par les Phéniciens mêmes, après 1 500 ans, pendant plusieurs siècles.

L'ivoire appartient à la catégorie des découvertes particulièrement intéressantes, faites il y a quelques années à **Huelva** (et qui ont permis de reconnaître le plus ancien *emporion* du monde antique en Occident, fig. 4)<sup>16</sup>. Des *skyphoi* et des coupes attiques de l'époque géométrique moyenne, des *askoi* de la Sardaigne nuragique, des tasses de l'Italie centrale villanovienne illustrent les différentes provenances des importations méditerranéennes. Or, plus de 80 % sont représentées par des céramiques phéniciennes, surtout de la vaisselle de table provenant de Tyr, dans le Liban actuel. Des déchets d'ateliers montrent le travail local des matériaux et l'utilisation des techniques inconnues auparavant dans la péninsule Ibérique, mais qui avaient une longue tradition dans la terre d'origine des Phéniciens. Ici, comme plus loin, nous devons mentionner la fusion du verre ou encore la technique de la coupellation dans la production de l'argent. Il convient également de noter les restes d'embarcations qui impliquent d'excellentes connaissances techniques et nautiques, nécessaires lors des longs voyages depuis l'Orient jusqu'aux côtes atlantiques.

<sup>15</sup> Banerjee *et al.* 2011 ; Banerjee *et al.* 2012 ; Schuhmacher 2011a ; Schuhmacher 2011b ; Schuhmacher 2012a ; Schuhmacher 2012b ; Schuhmacher 2013 ; Schuhmacher 2014 ; Schuhmacher (sous presse a) ; Schuhmacher (sous presse b) ; Schuhmacher 2016 ; Schuhmacher, Banerjee 2009 ; Schuhmacher, Banerjee 2011 ; Schuhmacher, Banerjee 2012 ; Schuhmacher, Cardoso 2007 ; Schuhmacher *et al.* 2009 ; Schuhmacher *et al.* 2013a ; Schuhmacher *et al.* 2013b.

<sup>16</sup> Marzoli *et al.* 2016.



Figure 4 : Huelva, Calle Méndez Núñez, fragments d'ivoires découverts dans un atelier, fin IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (© J. Patterson, DAI-Madrid)

Les traces des étrangers, surtout Phéniciens, de même que la présence indigène sont les indicateurs de l'importance de ce site de commerce et d'échange. Les indices ne se résument pas à la céramique locale – qui constitue la plus grande partie des trouvailles et reflète le milieu indigène en ce centre portuaire ; ils incluent les restes des matières premières, comme le cuivre, l'argent, le plomb et l'étain, travaillés sur place et provenant de l'intérieur des terres. En effet, les richesses souterraines du faciès pyritique, l'une des régions métallurgiques les plus riches de tout le monde antique, attirait des marins et des marchands étrangers. La recherche sur ce site est encore en cours et l'Institut archéologique allemand y apporte sa contribution.

Enrique Rodríguez Marín, conservateur adjoint au Musée de Huelva, nous a invités à prendre en charge les recherches sur les ivoires. Ce sont des déchets d'ate-

lier. Notre collaborateur, Arun Banerjee, ancien directeur du Centre de recherche sur l'ivoire (INCENTIVS) à l'université Johannes Gutenberg Di Magonza, a fait les examens visuels, spectroscopiques et chimiques, ainsi que les analyses isotopiques<sup>17</sup>. C'est pourquoi je peux présenter ici les résultats les plus récents : un tiers des échantillons vient de l'éléphant asiatique, deux tiers de l'hippopotame asiatique. La première découverte permet de rejeter l'opinion commune selon laquelle les éléphants asiatiques étaient déjà éteints à cette époque-là et les Phéniciens, pour satisfaire les besoins en matériaux de prestige, auraient dû se tourner vers de nouveaux marchés en Occident, où l'ivoire africain aurait été alors disponible. Tout au contraire, nous observons que la matière première de valeur, qui aurait pu être facilement importée de l'Afrique voisine (il y avait des éléphants dans l'Afrique nord-occidentale jusqu'à l'époque romaine), était importée du Moyen Orient bien plus éloigné, de la patrie d'origine des navigateurs et des marchands

<sup>17</sup> Marzoli *et al.* 2016.

phéniciens, jusqu'aux côtes de l'Atlantique, pour être travaillée et commercialisée. Non seulement l'origine, mais aussi les pourcentages d'ivoire d'éléphant et d'hippopotame de Huelva correspondent, exactement dans un rapport de 1:3, aux découvertes d'ivoires dans les palais du Moyen Orient, que Peter Pfälzner a récemment présentés de manière magistrale dans le cadre des publications sur Qatna en Syrie<sup>18</sup>. Avec d'autres indices, cette observation nous renvoie aux artisans étrangers spécialisés, qui devaient venir d'une cour princière, pour continuer maintenant le travail aux confins du monde et à l'intérieur d'une sorte de légation ou de filiale ou de « Karum » du palais oriental. La fondation du « Karum », surtout près des portes et des rues commerciales d'une cité étrangère, mais aussi l'envoi des spécialistes font partie d'une tradition de la politique commerciale des palais phéniciens, remontant à l'âge moyen du Bronze<sup>19</sup>.

Les premières expériences de ces colonies de l'extrême Occident étaient prometteuses et encourageaient la fondation d'autres établissements le long des côtes ibériques et marocaines, où les Phéniciens savaient adapter leurs intérêts et leur expérience aux conditions locales. Pendant moins de 100 ans, cette grande région est devenue le premier œkoumène de l'histoire<sup>20</sup>.

Les premières informations à ce sujet viennent des fouilles de l'Institut archéologique allemand près de **Torre del Mar** (Axarquía), à ca 30 km à l'est de Malaga. Ces fouilles ont été commencées il y a plus de 50 ans, par Hermanfrid Schubart, Hans Georg Niemeyer et Manuel Pellicer Catalán<sup>21</sup>. Les plus anciennes traces ont été trouvées sur une colline modeste, le **Morro de Mezquitilla**<sup>22</sup>, à l'embouchure du Río Algarrobo. Il s'agit d'un site phénicien, comme le prouvent les restes caractéristiques d'habitats antiques et, tout particulièrement, les trouvailles de céramiques et de graffitis (fig. 5, 6, 7). Les édifices sont longs de 15 m, divisés en plusieurs pièces et remontent à la première phase du site. Du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. datent également les maisons plus petites et resserrées les unes contre les autres. Il n'y a pas de lieu ou d'édifice public<sup>23</sup>. On connaît en revanche des sépultures de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

---

<sup>18</sup> Pfälzner 2008 ; Pfälzner 2013.

<sup>19</sup> Cf. Aubet 2012.

<sup>20</sup> Marzoli 2012 (avec bibliographie).

<sup>21</sup> Marzoli 2006 ; Rodríguez Oliva 2014/2015 ; Marzoli 2017.

<sup>22</sup> Schubart, Maaß-Lindemann 2017 (avec bibliographie).

<sup>23</sup> Arnold, Marzoli 2009.



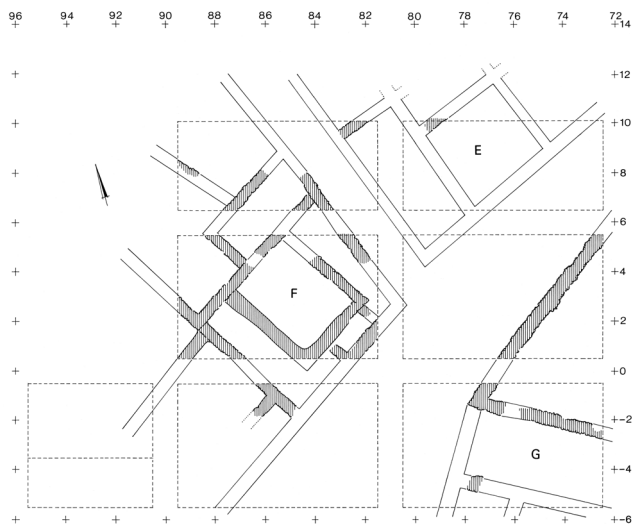


Figure 5a : Phase I et II de l'occupation phénicienne de Morro de Mezquitilla (plan schématique, partiellement reconstitué par Schubart, Maaß-Lindemann 2017, fig. 5. 6).

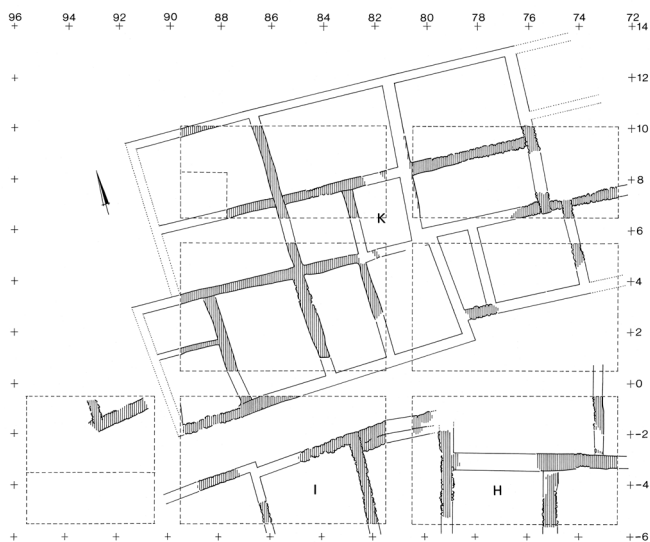


Figure 5b : Phase II de l'occupation phénicienne de Morro de Mezquitilla (plan schématique, partiellement reconstitué par Schubart, Maaß-Lindemann 2017, fig. 5. 6).

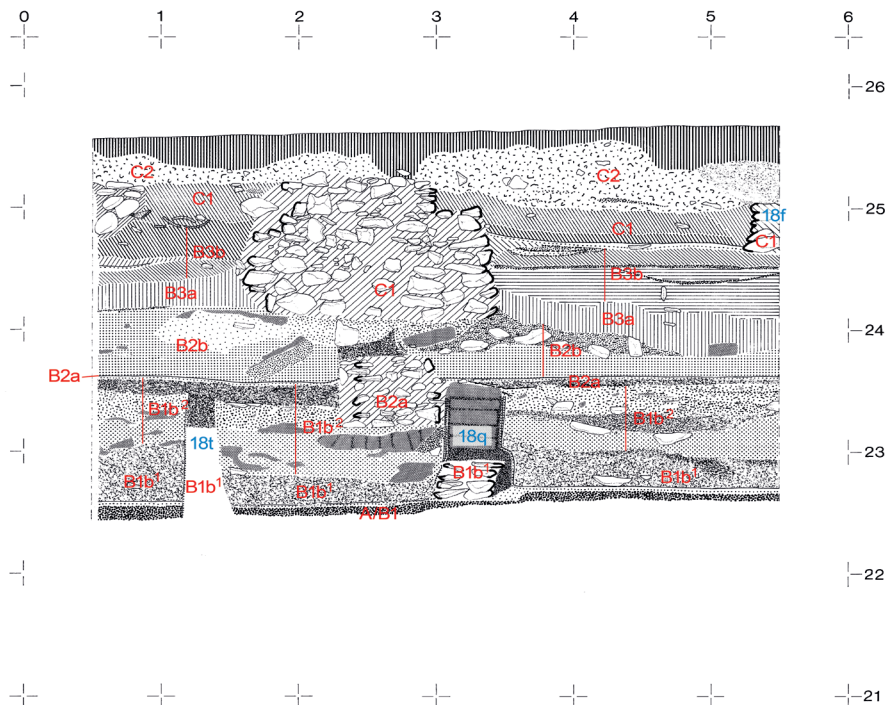


Figure 6 : Morro de Mezquitilla (Algarrobo, Málaga), fouilles H. Schubart (1981/1982), sondage 14 (Schubart, Maaß-Lindemann 2017, Beilage 1)



Figure 7 : Morro de Mezquitilla (Algarrobo, Málaga), cruques (© J. Patterson, DAI-Madrid)

Le site de Morro de Mezquitilla n'est pas une fondation isolée ; peu après, dans ses environs, sont apparus trois autres établissements phéniciens : Toscanos, Cerro del Mar et Chorreras. Les établissements étaient destinés aux activités artisanales – des potiers ou des forgerons (cf. *infra*) –, et étaient au début limités aux petites zones portuaires. En l'espace de seulement quelques générations, la population a augmenté de manière significative et les sites ont atteint, pendant la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., leur densité et extension maximale (cf. *infra*). Toutefois, le type de lien entre les différents sites, leur spécialisation et leurs structures politiques ne peuvent ressortir de témoignages « muets ». Les nouvelles fondations phéniciennes ont été érigées sur des terrains non bâtis, mais certainement pas dans un pays qui n'appartenait à personne. De même que pour Huelva, la présence phénicienne et le succès de leur économie ont dépendu de la participation de la population locale. Les indigènes offraient la matière première et la main-d'œuvre ; ils étaient les potentiels fournisseurs, qui garantissaient la survie des colons étrangers, et étaient, à la fois, leurs clients. En même temps, ils se montraient des récepteurs particuliers de différents stimulus, qui pénétraient les différents contextes socio-culturels.

Dans la recherche, les questions relatives aux contacts et aux échanges entre Phéniciens et indigènes, aux formes de communication matérielle et immatérielle, à l'écriture et aux normes, aux modalités des rapports commerciaux et sociaux sont encore peu approfondies. C'est pourquoi nous avons organisé un projet destiné à l'étude des données archéologiques sur les rapports entre Phéniciens et indigènes.

Los Castillejos de Alcorrín (Manilva, Málaga), à 2 km de la côte méditerranéenne et à 15 km à l'est de Gibraltar, nous a paru être un site idéal. Grâce à une invitation du service archéologique d'Andalousie et à la disponibilité du Centre d'études phéniciennes et puniques de Madrid, depuis de 2007, tous les deux ans, nous avons pu y mener des fouilles archéologiques<sup>24</sup>. Il s'agit d'une installation fortifiée, sur une position dominante, avec une vue imprenable de tous les côtés, vers le sud jusqu'à Gibraltar et, au-delà du détroit, jusqu'à Jebel Musa près de Ceuta au Maroc (fig. 8, 9). La fortification s'étend sur plus de 11 ha : il s'agit, clairement, de la plus grande des premières colonies phéniciennes sur la côte. Elle était composée d'un mur extérieur long de 2 000 m et large de 2,5-5 m, avec neuf tours, conservées jusqu'à 9 m de hauteur du côté latéral. Les prospections géophysiques initiales, menées sous les auspices de l'entreprise berlinoise Eastern Atlas, ont permis d'identifier les structures architectoniques et de situer

<sup>24</sup> Marzoli 2012 ; Marzoli *et al.* 2009 ; Marzoli *et al.* 2010 ; Marzoli, Suárez Padilla, Torres Ortiz 2014 ; Renzi *et al.* 2014.

les sondages ponctuels à effectuer. Ces sondages ont révélé un mur de fortification intérieure, avec une fosse préposée et surmontée, en deux points, par des rampes. Cette fortification délimitait une zone sus-jacente, où se trouvaient trois grands édifices formant ce que l'on pourrait appeler l'« acropole ». Nous avons fouillé deux de ces édifices : les deux avaient la même structure. Un édifice était long de 12 m et large de 6 m, et était divisé en trois pièces (**fig. 10**). Des changements avaient été apportés, mais seulement à l'époque de l'élargissement. Sont conservés la fondation en pierre et le pavement. Dans les débris écroulés, encore partiellement visibles on trouve aussi les traces des parois en argile, qui furent bien conservées pendant un certain temps.



**Figure 8** : Los Castillejos de Alcorrín (Manilva, Málaga) (image LIDAR 2018, © Junta de Andalucía)

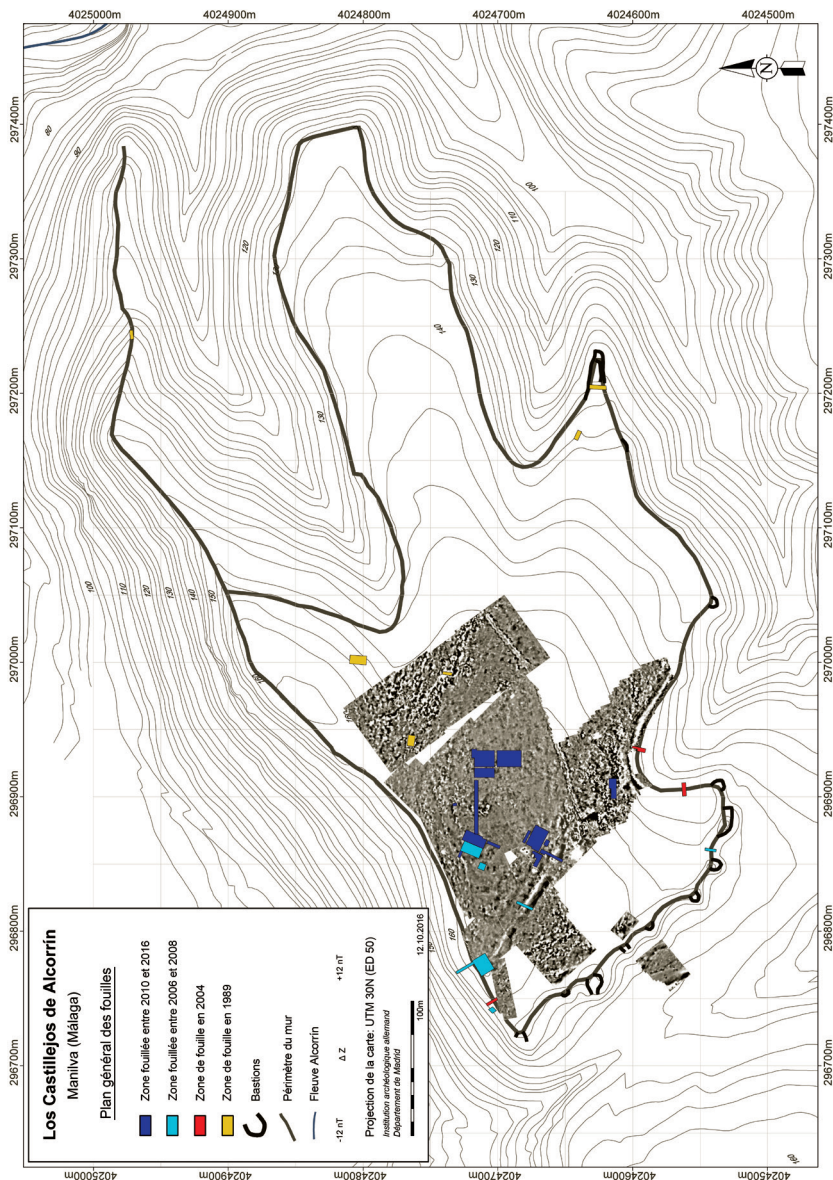


Figure 9 : Los Castillejos de Alcorrín (Manilva, Málaga), fouilles dirigées par DAI-Madrid en collaboration avec le Centro de Estudios Fenicios y Púnicos et Consejería de Cultura y Deporte de la Junta de Andalucía (© A. Kai-Browne, DAI-Madrid)



Figure 10 : Los Castillejos de Alcorrín (Manilva, Málaga), édifice A (viii<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) (© J. Fernández Pérez, DAI-Madrid)

Les deux édifices se caractérisent par des pavements formés de coquillages marins des espèces des *Glycymeridae* et *Anthocardiae* (fig. 11). De tels pavements à coquillages ne sont pas connus dans la tradition de construction locale. Leur modèle se trouve à l'âge du bronze moyen, en Syrie et en Palestine. Là-bas, on décorait avec des coquillages non seulement les entrées, mais aussi les pavements des cours ouvertes et des bassins d'eau, les cadres des fenêtres, des portes et des murailles extérieures. Leur disposition dans ces points très visibles fait penser à une valeur particulière des coquillages, probablement apotropaïque.



Figure 11 : Los Castillejos de Alcorrín (Manilva, Málaga), édifice B, pavement de coquillages (viii<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)  
(© J. Patterson, DAI-Madrid)

De plus, ces constructions de Los Castillejos de Alcorrín, exceptionnelles par leur décoration, représentent aussi les plus anciens édifices à plan rectangulaire de notre région : en effet, à cette époque-là, les habitations communes y étaient des maisons à plan circulaire ou ovale, les parois étant en matériels périssables. Les prototypes des constructions à plan rectangulaire sont à rechercher dans la Méditerranée orientale. Ces origines sont prouvées aussi par l'utilisation de la coudée punique, qui, à Alcorrín, a été employée non seulement pour les deux édifices mais aussi pour l'installation fortifiée.

Outre ces éléments de technique édilitaire étrangère à la péninsule Ibérique, on y reconnaît des techniques traditionnelles locales : les pavements des pièces intérieures sont en argile battue ; les cheminées sont installées sur le pavement, le fond étant formé par des fragments céramiques, les parois n'étant pas garnies. Le mélange d'éléments locaux et de la Méditerranée orientale donne naissance à un style édilitaire hybride, pour lequel nous ne disposons jusqu'ici d'aucun parallèle. Frappant reste le nombre

assez réduit de découvertes d'inventaire mobil à Los Castillejos de Alcorrín. Il y en a toutefois assez pour dater la fondation de ce site de la phase finale de l'âge du bronze local. Quant aux découvertes céramiques, elles sont représentées en proportion de presque 98 % par la vaisselle locale, travaillée à la main. Le reste est constitué de vaisselle tournée à la roue, de production phénicienne occidentale : ce sont, précisément, des formes qui attestent la consommation du vin.

De cette céramique locale réalisée à la main, un fragment d'un récipient de conservation ou de transport mérite une attention particulière. Il se distingue par la présence de graffitis phéniciens, incisés avant la cuisson. Leur interprétation entraîne actuellement les spécialistes dans une importante controverse : certains notent qu'il s'agit d'une dédicace et citent des parallèles de Nora (en Sardaigne) et Byblos (au Liban)<sup>25</sup>. D'autres, doutent de cette interprétation<sup>26</sup>. Comme toujours, on n'arrivera peut-être pas à une interprétation définitive de cette découverte aussi petite et singulière ; sa forte valeur dans le contexte des contacts très étroits entre Phéniciens et indigènes reste toutefois peu discutée. Par ailleurs, cette découverte est une preuve de la présence à Alcorrín, vers 800 av. J.-C., de personnes capables d'écrire et de lire le phénicien.

La relation entre les indigènes d'Alcorrín et les Phéniciens de la côte est illustrée aussi par les analyses d'activation neutronique, faites sur la céramique<sup>27</sup> : selon celles-ci, il s'agit d'importations de la zone de Cerro del Villar, à 100 km de distance, une fondation phénicienne à l'embouchure du Guadalhorce, près de Málaga. Les résultats des fouilles obtenus jusqu'à présent ne permettent de préciser ni l'importance de ce site autochtone, ni ce qui fait sa force. Il pourrait s'agir, dans ce contexte, du contrôle des ressources. Parmi celles-ci, il y a certainement le fer<sup>28</sup>. Les scories récupérées à l'intérieur des murs de fortification témoignent de la pratique de la métallurgie. De plus, les prospections menées sur un rayon de 80 km autour d'Alcorrín montrent la richesse minière de cette région – qui jusqu'à présent était entièrement inconnue – : en effet, il y a de l'argent et du plomb en grande quantité, mais surtout du fer et du cuivre. Par ailleurs, ces prospections témoignent d'une importation du fer d'Alcorrín à la Sierra Bermeja et la Sierra de Mijas, à presque 15-20 km de distance. En revanche, la

<sup>25</sup> F. López Pardo et L. Ruiz Cabrero, dans Marzoli *et al.* 2009, p. 180.

<sup>26</sup> Zamora López 2013.

<sup>27</sup> Behrendt, Mielke 2011 ; Behrendt, Mielke, Tagle 2012.

<sup>28</sup> Renzi *et al.* 2014 ; Renzi *et al.* 2016.



technique de préparation est phénicienne – comme le montre l'analyse archéométrique réalisée sur les scories.

Donc, ici aussi, nous retrouvons l'interaction entre l'élément autochtone et l'élément étranger, entre Orient et Occident. Cela est d'autant plus notable, qu'il s'agit d'un des plus anciens témoignages du travail du fer dans l'Europe occidentale.

Un nouveau résultat issu des recherches interdisciplinaires concerne l'infrastructure nécessaire à la production et la commercialisation de la précieuse matière première et le lien étroit entre l'économie indigène et phénicienne : le fer de la zone d'Alcorrín était acheté dans des zones éloignées, ensuite travaillé dans des ateliers phéniciens comme La Fonteta à l'embouchure du Río Segura (Alicante) et ensuite mis sur le marché<sup>29</sup>.

Los Castillejos de Alcorrín supposait un développement politique et économique notable, une concentration de pouvoir exceptionnelle ; ses structures supposent la collaboration d'architectes et d'artisans étrangers spécialisés. La même fortification suggère de significatives tensions de pouvoir, des dangers et des menaces. En même temps, son installation monumentale reflète les ambitions de domination de la réalité autochtone, des intimidations et des promesses de protection.

Jusqu'ici, lors des fouilles, on n'a pas identifié de niveaux de destruction, de couches d'incendie ou de traces de catastrophe naturelle. On peut seulement imaginer les circonstances qui ont provoqué le déclin de cette fortification et dans quelle direction se sont tournés les habitants.

Tous les indices découverts jusqu'à présent semblent concorder sur le fait que la fortification a été peu de temps en fonction. Sur la base de la typologie des découvertes céramiques et des datations au <sup>14</sup>C, sa fondation remonte à la fin du IX<sup>e</sup> siècle et son abandon entre 700 et 650 av. J.-C. : sa durée de vie fut donc limitée à seulement *ca* 150 ans.

Pendant cette période, toutefois, Los Castillejos de Alcorrín n'était pas un site isolé : au contraire, c'était plutôt le centre d'un territoire. D'ailleurs, en même temps que la fin de Alcorrín, on observe une baisse démographique sur d'autres sites de la région. Ce n'est peut-être pas par hasard – comme on l'a mentionné plus haut – que, pendant la même période, les établissements phéniciens sur la côte se développent<sup>30</sup>.

---

<sup>29</sup> Renzi 2015.

<sup>30</sup> Marzoli, Suárez Padilla, Torres Ortiz 2014.

Il est particulièrement difficile d'interpréter cette coïncidence et des études sont encore nécessaires pour comprendre l'évolution du site, depuis le moment de son épanouissement maximal jusqu'à son déclin. La fondation comme l'abandon d'Alcorrín sont clairement à mettre en rapport avec le développement des nouveaux marchés phéniciens, qui deviennent alors des centres commerciaux et économiques stables, dotés d'un pouvoir propre.

Toutefois, jusqu'ici, malgré les prospections intensives dirigées dans la zone d'Alcorrín, il n'y a pas eu de traces d'une nécropole, qui aurait pu apporter beaucoup d'informations sur les habitants, surtout sur leur position sociale.

À la recherche des tombes phéniciennes est consacré notre projet d'**Ayamonte** (Huelva), à l'embouchure de Gaudiana sur l'Atlantique. En 2008, à l'occasion d'une intervention d'urgence sous la direction de l'archéologue espagnole Elisabet García Teyssandier, cinq tombes phéniciennes ont été fouillées<sup>31</sup>. Nous avons été invités par le service culturel andalou de Junta Andalucía à participer à leur étude et à mener d'autres fouilles sur place. L'objectif était d'approfondir le potentiel archéologique du site et de poser ainsi les bases d'un projet financé par des moyens extérieurs<sup>32</sup>. Dans l'ensemble, nous avons étudié quatre tombes, dont trois fortement endommagées (**fig. 12, 13, 14**). Les objets sont assez mal préservés, mais leur conservation et restauration ont été confiées à des mains expertes. Ainsi, comme à Alcorrín, à Ayamonte la documentation a été déposée sur la base de données iDAI-field. Toutes les découvertes et les complexes ont été relevés en 3D avec la technique « Structure from Motion ».

---

<sup>31</sup> García Teyssandier, Marzoli 2013.

<sup>32</sup> Marzoli, García Teyssandier 2018 (avec bibliographie).

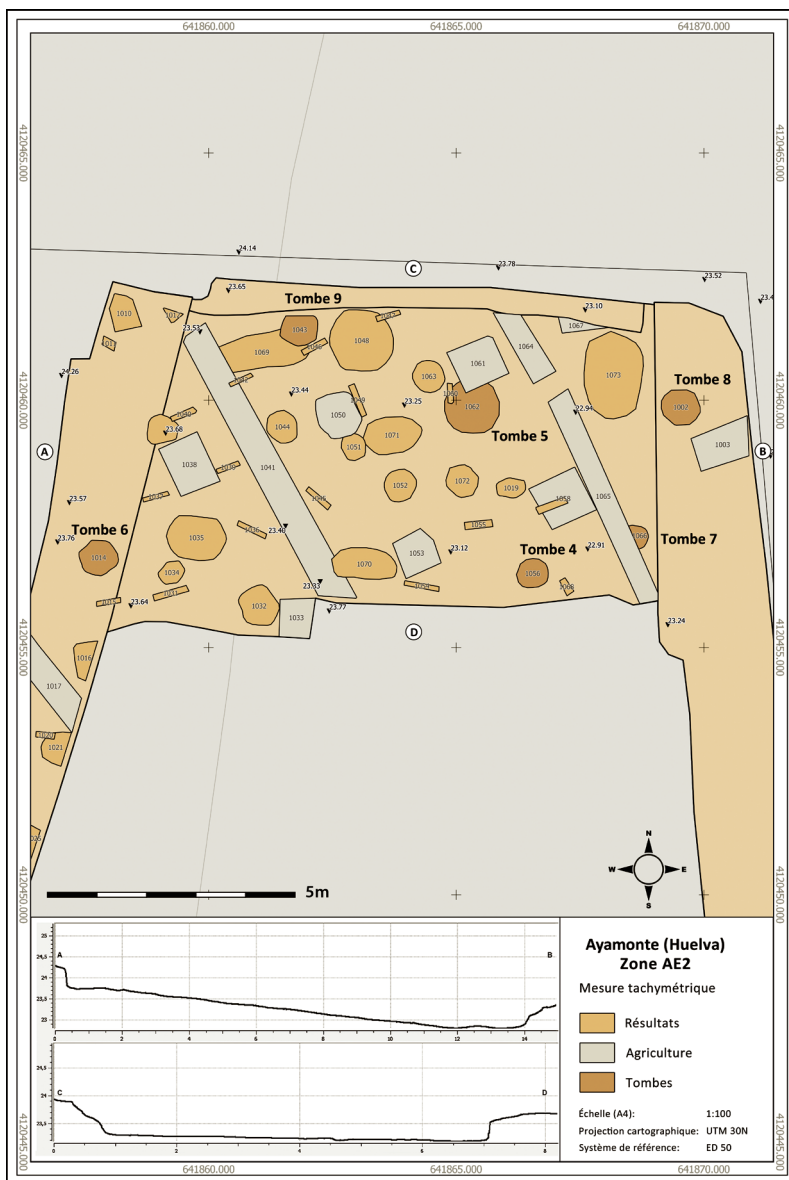


Figure 12 : Ayamonte (Huelva), nécropole phénicienne (viii<sup>e</sup>-vii<sup>e</sup> s. av. J.-C.), fouilles 2008 et 2013 (© E. García Teyssandier, Ayamonte et A. Kai-Browne, DAI Madrid)



Figure 13 : Ayamonte (Huelva), nécropole phénicienne (viii<sup>e</sup>-vii<sup>e</sup> s. av. J.-C.), « Structure from Motion » (© D. Marzoli, A. Kai-Browne)

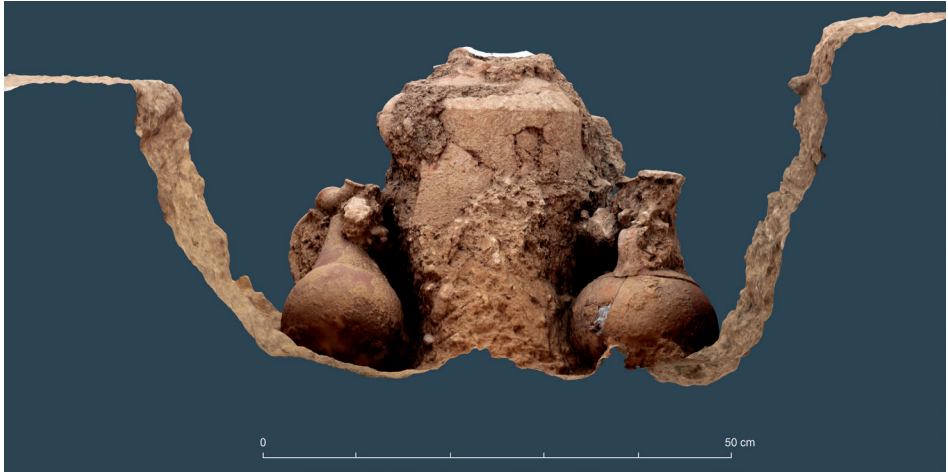


Figure 14 : Ayamonte (Huelva), section dans la tombe 9 (viii<sup>e</sup> s. av. J.-C.), (© A. Kai-Browne, DAI-Madrid)

Arrêtons-nous, tout d'abord, sur la tombe intacte avec des récipients funéraires habituels. Dans un fossé creusé dans la terre, il y a une amphore, qui a servi d'urne pour les restes incinérés du corps. Elle est flanquée d'une œnochoé à bobèche (*Pilzkanne*) et d'une *Kleeblattkanne*, deux récipients à boire. Leur typologie est bien connue : ce sont des formes phéniciennes occidentales du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Il y a des différences visibles, non seulement entre les deux tombes, mais aussi entre toutes les autres sépultures d'Ayamonte. Chaque tombe a sa particularité. Pour ce qui concerne le type de dépôt, le rapport entre les restes du défunt et le choix de l'inventaire respectait des normes précises, dans les limites d'une certaine liberté d'action. Normalement, les récipients en eux-mêmes n'offrent aucune information sur l'identité du mort, mais des indices pouvaient ressortir des particularités de la découverte. Parmi ceux-ci, les scarabées – comme ceux de nos tombes – révèlent l'appartenance à un certain groupe et suggèrent des croyances religieuses. De plus, les témoignages des rituels funéraires rappellent les découvertes d'Al-Bass<sup>33</sup>, la nécropole de la métropole de Tyr, où une urne contenait également les ossements et les cendres d'un défunt. L'état de conservation des restes du mort n'a pas permis d'effectuer des recherches sur l'ADN ou les isotopes de strontium. Mais grâce aux analyses anthropologiques faites par Bärbel Heußner<sup>34</sup>, nous savons qu'à Ayamonte ont été enterrés des hommes, des femmes et des enfants : en tout, il y a sept femmes, quatre hommes et un enfant. Deux tombes féminines contiennent des sépultures doubles. Les deux corps ont été incinérés au même moment et déposés dans une urne dans la même tombe, bien que les dimensions de la tombe ne correspondent qu'à celles d'une personne. On voit ainsi émerger des différences sociales : sans doute, une des défuntées était-elle la vraie propriétaire de la tombe et une autre son esclave ? Nous ne le savons pas encore et nous ne pouvons pas nous aventurer sur une interprétation. Il n'a pas été possible d'établir la cause du décès.

Non loin, il y a une autre sépulture avec deux dépôts féminins, cette fois-ci dans des urnes différentes. Dans une urne, il y a les restes incinérés d'une femme d'environ 60 ans, dans l'autre ceux d'une femme d'environ 50 ans. Il est intéressant de noter non seulement les âges des décès, mais aussi le fait qu'entre les deux événements presque 20 ans se sont écoulés. C'est ce qui est ressorti des datations au <sup>14</sup>C, sur les os. Même s'il n'est pas possible d'établir un éventuel degré de parenté entre les deux individus, les nouvelles données montrent toutefois un sens de l'appartenance sur plus d'une génération, particulièrement important pour les premiers colons phéniciens dans l'Occident lointain, aux confins du monde habité.

Les analyses chimiques organiques sur le contenu originel des récipients, menées par Cynthianne Spiteri et Sara Cafisso à l'université de Tübingen, n'ont pu identifier aucun contenu particulier ; sans doute les vases ont-ils été faits spécialement pour la

---

<sup>33</sup> Aubet, Trellisó Carreño 2014/2015 ; Aubert *et al.* 2014 ; Aubet 2015.

<sup>34</sup> Heußner 2018.

tombe<sup>35</sup>. D'autre part, Ernst Pernicka et son équipe ont réalisé des analyses par activation neutronique au Zentrum Archäometrie Curt Engelhorn de Mannheim<sup>36</sup>. Celles-ci montrent qu'une grande partie des récipients a été produite dans les ateliers de poterie de la région de Torre del Mar. Ainsi, les vases proviennent de la zone à l'est de Málaga (cf. *supra*), où DAI avait travaillé entre 1964-1986, sous la direction d'Hermanfrid Schubart. Ainsi, les anciens et les nouveaux résultats de la recherche se complètent.

Des liens avec Ayamonte et, très probablement, avec Cartage et la Sardaigne, sont attestés non seulement dans la zone de Torre del Mar, mais aussi à Guadiana, en remontant jusqu'à Medellín près de Mérida (Badajoz). C'est ce que montre la typologie et la fabrication particulière des amphores et des œnochoés ; toutefois, les études archéométriques, nécessaires pour la confirmation, n'ont pas encore été réalisées.

Les origines de Huelva et Ayamonte montrent comment l'expansion phénicienne en Occident a visé non seulement les côtes méditerranéennes mais aussi les côtes atlantiques. En effet, le détroit de Gibraltar, les mythiques Colonnes d'Héraclès, ne représente pas une limite : il y a des établissements phéniciens des deux côtés de cette voie d'eau et un sanctuaire phénicien était installé dans une grotte du rocher de Gibraltar, contrôlant le passage des navigateurs. Là où aujourd'hui des frontières bloquent le passage des migrants, qui fuient les difficultés de leur pays pour tenter leur chance en Europe, au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. il y avait un contexte culturel organique, sous l'égide du commerce phénicien.

Mais le « Cercle » ne concernait pas seulement les régions sur le Déroit : il s'étendait bien au-delà, jusqu'à **Mogador**, à 700 km sud du déroit, où au XVII<sup>e</sup> siècle on a fondé la cité portuaire d'Essaouira et où, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les plus grandes puissances marchandes d'Europe avaient leurs consulats. Alors, la cité s'appelait « port de Timbuktu », du nom de Timbuktu, qui se trouve à une distance de plus de 4 000 km ! C'était le point de transfert des marchandises des routes caravanières africaines aux voies maritimes.

Mogador est une île longue de 500 m, large de 400 et atteint jusqu'à 20 m d'altitude. Sa côte descend rapidement sur l'Atlantique ; seulement vers le sud, elle descend doucement et est assez protégée des forts vents du nord. Ici se trouvent plusieurs sites antiques : une ville romaine qui remonte au règne de Juba II, donc au I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. ; les restes d'une colonie phénicienne, fondée autour de 650 av. J.-C. (**fig. 15, 16**).

<sup>35</sup> Spiteri, Cafisso 2018.

<sup>36</sup> Pernicka, Schifer 2018.

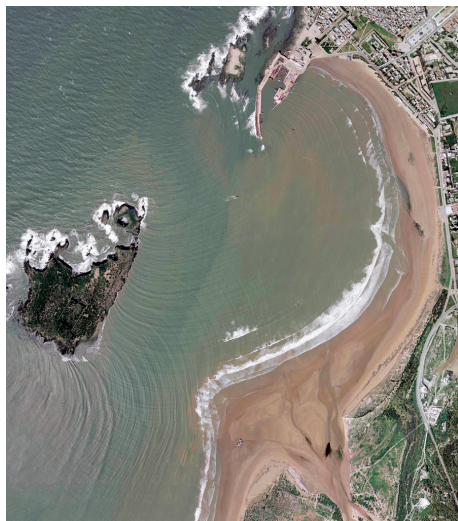


Figure 15 : Mogador dans la baie d'Essaouira (Maroc)  
(© DAI-Madrid et INSAP, Rabat)

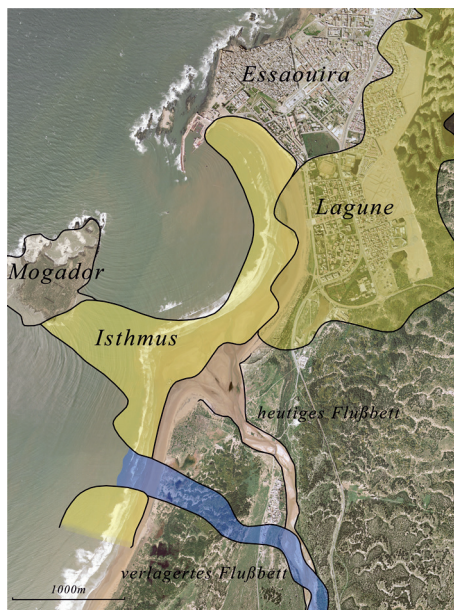


Figure 16 : Paysage d'époque phénicienne selon les études géoarchéologiques (Brückner, Lucas 2009, fig. 13)

Depuis sa découverte en 1967, on y a mené de nombreuses campagnes de fouilles dont les plus importantes eurent lieu entre 1954 et 1956, sous la direction d'André Jodin, professeur d'archéologie classique à la Sorbonne<sup>37</sup>.

En 2006, Josef Eiwanger, mon collègue de la Kommission für Archäologie Außereuropäischer Kulturen et du département de l'Institut archéologique allemand à Madrid ont été invités, par Aaomar Akerraz, directeur de l'Institut de Patrimoine et d'Archéologie de Rabat, à commencer un nouveau projet, en co-direction avec Aziz El Khayari<sup>38</sup>.

Notre objectif était de considérer l'île non pas comme une réalité en soi, mais ensemble avec l'arrière-pays, comme partie d'un même paysage historique. Travailler sur une île de l'Atlantique n'est pas simple. Toute l'île devait être couverte par des relevés topographiques, donc nous avons dû effectuer des travaux préalables de labourage du terrain. Avant le

<sup>37</sup> Jodin 1966 ; Jodin 1967.

<sup>38</sup> Marzoli, El Khayari 2009 ; Marzoli, El Khayari 2010 ; voir aussi les études préliminaires de El Khayari 2004 ; El Khayari 2007 ; El Khayari *et al.* 2001a ; El Khayari *et al.* 2001b.

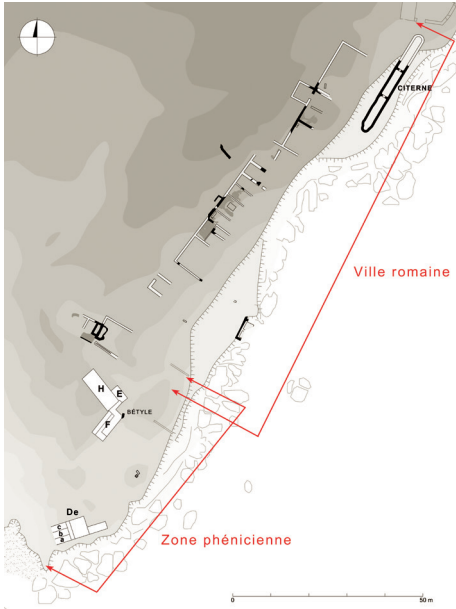


Figure 17 : Mogador (Essaouira, Maroc), zone archéologique (Marzoli, El Khayari 2009, fig. 3 réélaboree dans Marzoli 2012, fig. 16)

début des fouilles, on a fait des prospections géophysiques qui, comme l'ont confirmé les sondages réalisés par la suite, ont montré qu'en réalité seulement la partie méridionale de l'île était habitée dans l'Antiquité. La ville romaine occupe une grande partie de cette région, alors que la zone phénicienne est réduite à une étendue de 50x50 m – si l'on laisse de côté la partie qui a été détruite, dans le temps, par l'érosion des eaux de l'Atlantique. Dans cette zone, nous avons mené deux campagnes de fouilles (fig. 17). Il n'y a pas de restes d'édifices pré-romains. Jusqu'ici, nous n'avons pas de traces d'éta-

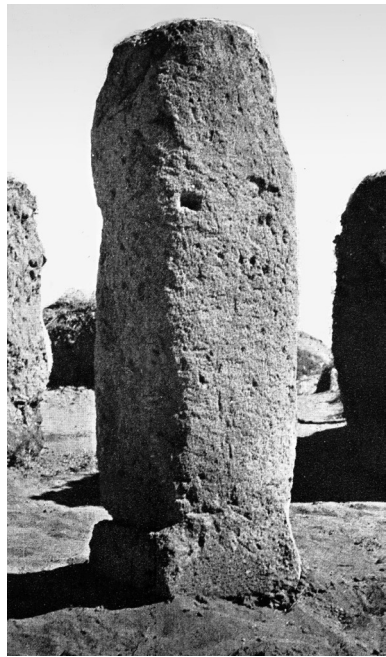


Figure 18 : Mogador (Essaouira, Maroc), bétyle (Jodin 1966, 52 tab. 16)

blissements phéniciens. Cependant, au centre de la zone, il y a un bétyle, déjà découvert pendant les fouilles d'André Jodin (fig. 18). Il est possible de reconstituer son contexte stratigraphique, car il est encore *in situ* et témoigne de l'une des premières interventions des Phéniciens sur l'île. Autour, il y a des foyers et, au-dessus, il y a des couches compactes avec de nombreux ossements d'animaux et fragments de céramiques ; toutefois, aucun récipient entier n'a été trouvé (fig. 19, 20). Si l'on fait abstraction des couches du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la céramique remonte à la moitié du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il s'agit d'amphores phéniciennes et de vaisselle de table phénicienne, d'origines diverses. Les recherches archéométriques montrent qu'il s'agit d'importations



de la zone de Cádiz, de Cerro del Villar et de Vélez Málaga<sup>39</sup>. La céramique grecque est rare, et provient surtout de l'Ionie, alors que la céramique locale n'a aucun intérêt. Des mortiers, des récipients à parfum, des thymiatria et surtout de nombreuses lampes ont, comme le bétyle, une valeur culturelle. Sur le bord d'une lampe, les graffitis montrent un nom de divinité : Astarté (fig. 21). En effet, les graffitis sont une caractéristique distinctive du site. Il y en a 111, donc leur nombre dépasse celui des graffitis de tous les autres sites phéniciens occidentaux. Il s'agit, normalement, de noms propres. Selon les avis des experts<sup>40</sup>, les formes onomastiques proviennent de diverses régions de la zone méditerranéenne. Nous sommes probablement face à un lieu de culte à ciel ouvert, près duquel était vénérée Astarté et où l'on rencontrait des personnes originaires de différentes parties de l'œkoumène phénicien occidental. Des déchets de production reflètent les activités artisanales de la zone. On y travaillait les métaux comme le bronze, l'argent, le fer, ainsi que l'ivoire et l'os. Parmi les découvertes, il y a aussi le baume (résine de thuya) qui remplace l'ambre<sup>41</sup>.

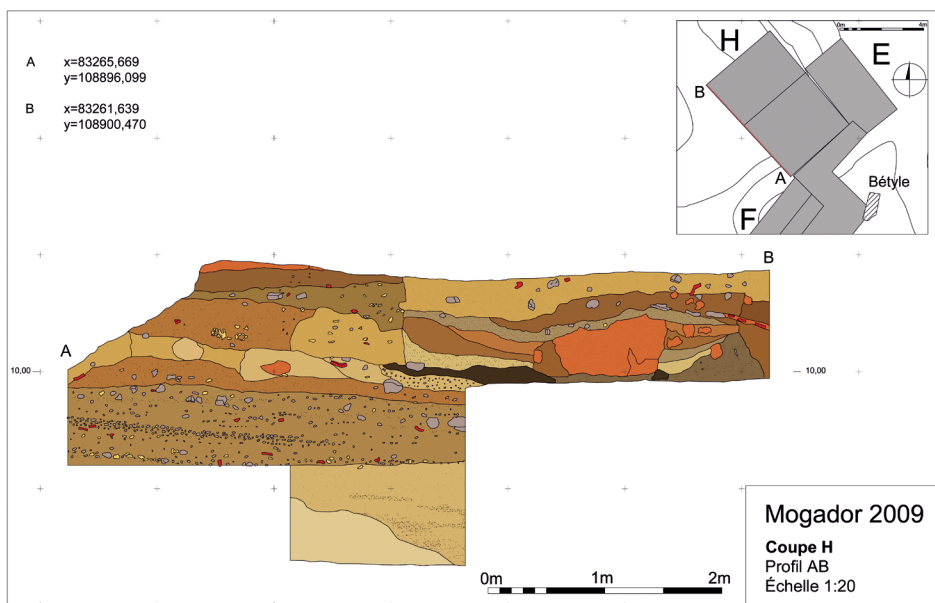


Figure 19 : Mogador (Essaouira, Maroc), fouille 2009, sondage H (© A. Kai-Browne, DAI-Madrid)

<sup>39</sup> Behrendt, Mielke 2011.

<sup>40</sup> Amadasi Guzzo 1992 ; El Khayari 2007.

<sup>41</sup> Nous remercions Reinder Neef pour la reconstruction de la végétation antique et pour avoir démontré la présence des forêts de thuyas dans la région.

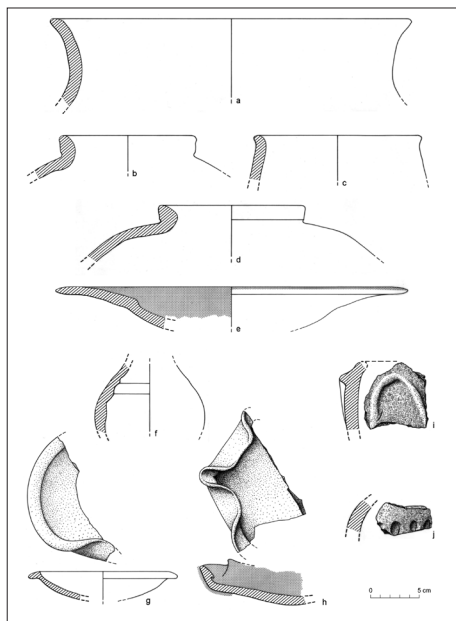


Figure 20 : Mogador (Essaouira, Maroc), sondage E (2007), céramique phénicienne (Marzoli, El Khayari 2009, fig. 7 ; dessins J. Fernández Pérez, DAI-Madrid)

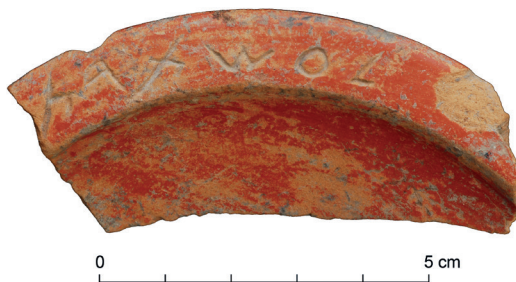


Figure 21 : Mogador (Essaouira, Maroc), fragment de lampe avec graffitis du nom d'Astarté (lecture A. El Khayari (INSAP, Rabat), photo P. Wittersheim, KAAK-DAI Bonn)

Les ossements animaux nous renseignent sur les ressources du territoire, de la mer et de la terre. Cornelia Becker, Angela von den Driesch et Hans-Christian Küchelmann les ont étudiés (fig. 22)<sup>42</sup>. Les moutons et les chèvres sont majoritaires, avec les poissons. Entre autres découvertes particulières, il y a une corne de bovin de dimensions

<sup>42</sup> Becker, Küchelmann 2010.

significatives, provenant de la zone subsaharienne, les os d'un éléphant et ceux de cinq lions. La pathologie identifiée sur un os de lion est un indice probable de sa captivité. Est-ce que l'ivoire, la fourrure et les autres parties d'animaux exotiques seules faisaient partie des marchandises que l'on cherchait dans ces régions lointaines, liées par un commerce à grande distance, ou bien il y avait aussi des animaux vivants ? Et les animaux exotiques, comme les lions, sont-ils à mettre en lien avec ce contexte cultuel ? Les deux hypothèses sont possibles. D'ailleurs, les ossements animaux sont importants aussi parce qu'ils fournissent des informations sur les rapports avec l'arrière-pays plus étendu.



Figure 22a : Mogador (Essaouira, Maroc), ossements d'animaux. *Loxodonta africana* et *Panthera leo* (analyses Becker, Küchelmann 2010 ; photo P. Wittersheim, KAAK-DAI Bonn).



Figure 22b : Mogador (Essaouira, Maroc), ossements d'animaux. *Bos Taurus* (analyses Becker, Küchelmann 2010 ; photo P. Wittersheim, KAAK-DAI Bonn).

Comment se faisait le contact entre île et arrière-pays ? Helmut Brückner et Julius Lucas<sup>43</sup> – jadis à l'université de Marburg, maintenant à l'université de Cologne – ont montré que Mogador n'était pas une île, mais une péninsule à l'époque des Phéniciens et, au moins, jusqu'au tournant de notre ère. Cet isthme que l'on pouvait fouler a servi certainement à l'approvisionnement avec des biens nécessaires à la survie, surtout pour l'eau potable, puisqu'à l'époque phénicienne, à Mogador il n'y avait ni source, ni citerne. De plus, l'isthme servait de brise-vagues naturel, transformant ainsi toute la baie d'Essaouira en un port naturel. Peut-être l'isthme a-t-il aussi favorisé la pêche dans cette zone, qui était jusqu'il y a peu de temps l'une des eaux les plus riches en poisson au monde.

Les prospections menées sur la terre ferme par Josef Eiwanger et Abdes Mikdad ont fait apparaître de nombreux nouveaux sites néolithiques, mais aucun d'époque phénicienne. Nous ne connaissons toujours pratiquement rien de la population indigène, qui vivait alors dans cette région. Sur la côte, des dunes hautes de plusieurs mètres couvrent des sols antiques ; par ailleurs, le manque de découvertes pourrait aussi s'expliquer par le fait que sous cette latitude vivaient des nomades, dont on trouve maintenant difficilement les traces.

En conclusion, il est certain que les sites que nous avons examinés et qui se trouvaient aux confins du monde habité, au premier siècle du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., permettaient de définir non seulement les contacts et les échanges normaux transméditerranéens, mais aussi les rapports entre espaces d'habitation.

À travers les colonies phéniciennes et leur rapport étroit avec les populations locales, on a transmis des innovations qui ont entraîné des changements dans la vie quotidienne. Les déchets d'ivoires à Huelva nous ont fait penser, avec d'autres trouvailles, non seulement aux Phéniciens, mais aussi aux Grecs italiques ou sardes, à une navigation en haute mer et à un commerce transcontinental, ainsi qu'à un artisanat puissant, qui a introduit des innovations dans les ateliers. En tant que dépendances d'origine orientale dans l'extrême Occident, en marge de l'une des régions les plus riches au monde du point de vue minier, ces ateliers établissaient des liens avec l'élite locale. L'imposant site fortifié d'Alcorrín s'est formé comme réponse locale programmée aux premiers contacts avec les étrangers d'Orient. Il supposait la possession d'un territoire, l'organisation hiérarchisée et la concentration du pouvoir. L'influence réciproque concerna les modes d'habitation, les formes de communication, l'extraction, le travail

---

<sup>43</sup> Brückner, Lucas 2009.

et même la distribution de la matière première – donc des aspects de la vie tellement amples que ce type d'osmose a rendu, à la fin, impossible la distinction entre l'élément local et étranger.

Des tombes d'Ayamonte ressort dernièrement la situation des premiers colons phéniciens, dans la partie la plus occidentale de leur zone d'expansion, en contact à la fois avec l'arrière-pays indigène et avec les différents ports phéniciens de la Méditerranée : dans leurs tombes, leurs habitants suivaient les coutumes « indigènes ».

À Mogador, on n'avait pas encore de témoignages directs d'une population locale. Toutefois, sur ce site exotique, on voit particulièrement bien les traces archéologiques mettant en évidence le rapport étroit entre mobilité, innovations et lien à l'intérieur de la communauté phénicienne.

Un nouveau champ de recherche interdisciplinaire s'ouvre à celui qui veut comprendre quand et comment, à partir des connaissances spécialisées des navigateurs et des marchands phéniciens ainsi que de leurs interlocuteurs, les habitants des régions méditerranéennes ont acquis une connaissance générale de la péninsule Ibérique. C'est également le cas pour les motivations de l'expansion phénicienne. On retient qu'un des motifs – et non pas le dernier – a été la pression assyrienne sur les cités-États phéniciennes, qui devaient verser des tributs et qui étaient contraintes à chercher de nouvelles sources de profit. Toutefois, les initiatives des Phéniciens en Occident ne sont certainement pas le reflet d'une crise. C'est tout le contraire ! Les fondations et le développement de nombreux établissements, qui, pour une brève période, concernaient un vaste territoire sur les côtes des trois continents, sont la preuve du succès des rencontres entre est et ouest, remontant à 2 800 ans. Dans tous les cas, le travail doit être poursuivi, afin de clarifier les mécanismes provoquant les déplacements, qui au début du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. concernaient toutes les régions méditerranéennes.

Ainsi, il est important de renforcer la collaboration des spécialistes de différentes sciences et de pays voisins, pour une recherche à laquelle participent des chercheurs de notre génération mais aussi des chercheurs plus jeunes, avec leurs propres questions.

Dirce MARZOLI

### III-Théoroi se rendant à Olympie et en venant. Observations sur la communication religieuse à l'époque archaïque<sup>44</sup>

Le point de départ des réflexions présentées ici est constitué par la vue d'ensemble, absolument indispensable à mon avis pour comprendre les cultures prémodernes, sur la religion, la société et la politique, qui a été proposée avant tout par Émile Durckheim et Georg Simmel, les grands fondateurs de la sociologie moderne. Dans ce contexte, se pose toujours la question récurrente de la fonction du sanctuaire d'Olympie en tant que lieu de culte d'une grande importance socio-politique. Je considère en particulier dans le cadre de cette étude la contribution du sanctuaire suprarégional et enfin panhellénique d'Olympie au processus de *nation building* grec ou, plus prudemment, à l'ethnogenèse grecque à l'époque archaïque, question très souvent traitée récemment<sup>45</sup>. J'entends par là l'avènement de l'identité en tant qu'ensemble contraignant, finalement « réifiant », mais en même temps aussi comme développement d'attributions sur *ego* ou *nos*, sur *alter* ou *vos*. Pour cela, le préalable est de nouveau la communication sociale : les rencontres et les contacts servent de base aux conceptions, aux attributions et aux catégorisations et, ainsi, de fondement pour les processus d'identification et de différenciation, même d'exclusion. Ceux-ci aboutissent en un laps de temps minime à des identités et altérités renforcées et objectivées, avec diverses étapes et sous-groupes.

C'est ainsi qu'il est tout à fait à notre portée de regarder du côté d'un sanctuaire, en l'occurrence Olympie, et de considérer d'abord ce sanctuaire comme un centre d'interaction et de communication. On pensera naturellement en premier lieu à la communication rituelle-religieuse sur place, qui est riche de très nombreuses facettes dans ce cas, comme nous allons voir<sup>46</sup>. Mais je voudrais encore élargir le champ en considérant la signification suprarégionale du sanctuaire d'Olympie, qui finalement touche tous les Grecs. Si l'on prend comme point de départ la superficie occupée, les trouvailles archéologiques racontent différentes histoires, comme des documents primaires dont on analyse la provenance – surtout pour l'époque la plus ancienne, à laquelle je donne ici la

<sup>44</sup> Texte publié initialement en allemand, dans *Klio*, 95, 2013, p. 40-60 ; traduction François Queyrel.

<sup>45</sup> Surtout Hall 1997 ; Hall 2002 ; aussi Domínguez 2006 et, sur le rôle de la religion et des sanctuaires, en particulier Funke 2009 ; sur la relation avec ce qui n'appartient pas, Funke 2006 et Naso 2006. Sur les concepts que j'emploie dans ce contexte, surtout Gehrke 2000 ; 2001 ; 2003 ; 2005a ; 2005b. On peut parler dès le v<sup>e</sup> siècle de « panhellénisme », voir maintenant Eckerman 2008 ; la problématisation du concept par Scott 2010, p. 256 *sq.* rate son but.

<sup>46</sup> Sur ce point surtout Morgan 1990, p. 191 *sq.* ; Ulf 1997, p. 37 *sq.* ; Neer 2007, p. 226 *sq.*

priorité<sup>47</sup>. Toutefois, je n'ai pas l'intention de raconter une telle histoire archéologique, parce que j'ai enseigné pendant de longues années, en histoire et en archéologie, que l'on doit faire preuve d'un soin méthodologique tout particulier et observer avant tout la règle d'analyser strictement séparément les sources et les documents matériels d'une époque, pour éviter de tirer des conclusions par raisonnements circulaires.

C'est pourquoi je ne prends pas en compte ici l'évaluation des trouvailles et des fragments concrets (qui, de toute façon, appellent actuellement aussi des recherches renouvelées, grâce aux nouvelles possibilités d'analyse fournies, par exemple, par l'archéométrie). Je recours au contraire à l'analyse herméneutique, fondée sur l'évidence des pratiques religieuses dans le contexte des sanctuaires suprarégionaux en général et d'Olympie en particulier.

Mon dessein est de faire parler la documentation à l'aide de modèles éprouvés en anthropologie, histoire civilisationnelle et sociologie des religions. Les résultats obtenus de cette manière, dont on dispose dans le détail, pourraient ensuite être confrontés avec les analyses matérielles mentionnées ci-dessus.

Voici un point essentiel dans cette contribution, auquel on a déjà fait allusion : le sanctuaire d'Olympie a de plus en plus eu une signification suprarégionale, ce qui n'était certes pas donné d'avance ou *eo ipso*, mais est finalement documenté assez tôt, si bien qu'il ne faut pas seulement prêter attention aux conditions locales du culte et à son organisation, mais aussi à la structuration suprarégionale des pratiques culturelles. C'est dans ce contexte que se révèle un phénomène spécifique de la civilisation grecque, qui ne se définit pas en tant que tel par son unicité, mais qui, dans sa variante grecque, est particulièrement caractéristique et présente de l'intérêt, ne serait-ce que pour la formation d'une identité hellénique. Je pense au phénomène des *théoroi* et des *théorodokoi*, c'est-à-dire des « délégués de fête » et des « hôtes des délégués de fête »<sup>48</sup>.

Nous ne connaissons bien cette forme particulière de la communication religieuse et sociale qu'à partir de la fin de l'époque classique et du début de l'époque hellénistique, donc à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Je décrirai donc d'abord les mécanismes de cette communication devant cet arrière-plan pour ensuite (et c'est la partie principale) voir ce que l'on peut en tirer et en conclure, à partir aussi de témoignages et de modèles précis, pour Olympie et pour des époques plus anciennes.

<sup>47</sup> Voir surtout Kasper 1972 ; Maaß 1978 ; 1992 ; Heilmeyer 1979 ; 1981 ; 1994 ; Philipp 1981 ; Kilian-Dirlmeier 1985 ; aperçu actuel : Kyrieleis 2011, p. 54 sq.

<sup>48</sup> Sur ce point voir surtout Dillon 1997, p. 17 sq. ; Perlman 2000, p. 13 sq. ; Nightingale 2004, p. 40 sq. ; Rutherford 2000 et 2004 ; Kowalzig 2005 ; Dimitrova 2008, p. 9 sq.

Le mot grec de *théoria*, pour nous très courant, signifie au sens premier une « vue divine », la vue et l'apparence d'une divinité<sup>49</sup>, et précisément d'une divinité sur son lieu de culte, où se trouvait aussi son image. S'y intégraient aussi la participation aux actes culturels habituels sur place, en particulier les sacrifices, mais aussi la consultation d'un oracle. Une *théoria* est, dans cette mesure, une visite à une divinité. Cela implique de surmonter un certain éloignement, un voyage, qui était étroitement lié dès le V<sup>e</sup> siècle à ce concept et qui peut signifier en un sens hyperbolique quelque chose comme un voyage de recherche ou de formation<sup>50</sup>. En général, les *théoroi* sont donc les visiteurs d'un sanctuaire, venus de plus ou moins loin, qui y séjournent principalement pour honorer religieusement la divinité. On peut aussi y voir des pèlerins.

En tout cas, voici le point essentiel, en quoi réside précisément la spécificité de la *théoria* : celle-ci est devenue une institution solide qui caractérisait généralement la vie interétatique des Grecs et qui, en tant que telle, exprimait la reconnaissance réciproque du principe d'égalité entre les unités politiques contemporaines<sup>51</sup>. Celles-ci envoyaient officiellement, en leur nom, des groupes de *théoroi* à des fêtes précises, avec un caractère supra-local ou « international », selon le cas. Il s'agissait ainsi de délégations qui représentaient chacune leur État, et participaient officiellement aux pratiques culturelles au nom de leur entité. En même temps, le concept de *théoria* ou de *théoros* avait, comme auparavant, une acception plus large. Ainsi, lors des grandes fêtes, étaient aussi présents à côté des délégués officiels qui avaient normalement un chef (l'*archithéoros*) d'autres *théoroi* : des participants privés au culte et des consultants de l'oracle, séparément ou en groupe, des concurrents aux concours (*agones*) liés aux fêtes, des désœuvrés et des badauds, en un mot des pèlerins et des touristes<sup>52</sup>.

À côté de ces *théoroi* étrangers, il y avait encore un autre groupe, pas moins important, du même nom (à Olympie ils semblent, au moins par moments, avoir été

<sup>49</sup> Sur l'étymologie ou le sens premier voir Koller 1957, p. 273 (avec renvoi à *Scholies à Aristophane, Paix*, 5, 342 Herwegen), Frisk 1960, s. u. ; Rausch 1982 ; Kowalzig 2005, p. 43 sq. ; Dimitrova 2008, p. 9 sq.

<sup>50</sup> Maintenant Nightingale 2004, *passim* ; Dimitrova 2008, p. 11 sq. ; aussi Rausch 1982.

<sup>51</sup> Rutherford 2004, p. 175. Le sens officiel de *théoria* est aussi souligné par Hansen, Nielsen 2004, p. 103 sq.

<sup>52</sup> Sur une telle répartition dans des « types idéaux » des spectateurs des fêtes, voir Rutherford 2004, et les drames correspondants (*théoroi* ou *théaroi*) d'Eschyle (*TGF* 78a-82 avec O'Sullivan 2000) et d'Épicharme (*CGF* 79), où les chœurs se composent d'envoyés aux fêtes (ce sont des satyres dans le cas d'Eschyle), qui admirent aussi les œuvres d'art et les offrandes.



appelés aussi *spondophoroi*, « porteurs de libations »)<sup>53</sup>, pour ainsi dire des *théoroi* d'un second type. Ils étaient envoyés de la part des sanctuaires eux-mêmes dans leur sphère de rayonnement pour y annoncer les fêtes correspondantes et y inviter (*épangélia*). Il s'agissait donc d'*épangellontes théoroi*<sup>54</sup>. Le fait était important ne serait-ce que parce que les grandes fêtes avaient lieu à intervalles assez espacés – à Olympie tous les quatre ans, comme on sait. Ces *théoroi* aussi étaient des représentants officiels de l'entité organisatrice, la *polis* ou l'organisation en charge de l'administration du sanctuaire. Ils devaient souvent entreprendre de grands voyages et parcourir, dans le cas des sanctuaires panhelléniques, la vaste étendue du monde grec, tout autour du pourtour méditerranéen et de la mer Noire, à l'époque hellénistique aussi jusqu'en Asie centrale et sur le golfe Persique<sup>55</sup>.

Dans un temps où les voyages présentaient bien des dangers, ce n'était pas une entreprise facile. Toutefois se mit en place assez rapidement (à côté de règles spéciales pour la protection de telles délégations sanctionnée par la religion)<sup>56</sup> un système d'accueil dans les cités qui recevaient les délégués de fêtes. Visiblement, elles avaient affaire régulièrement aux mêmes hôtes, ce qui permit en contrepartie le développement d'une institution, parce que les mêmes *théoroi* venus des mêmes sanctuaires disposaient toujours des mêmes hôtes sur lesquels on pouvait compter, « ceux qui accueillaient les délégués de fête », les *théorodokoi*. Le premier témoignage sur une telle institution (vers 475-450 av. J.-C.) vient, de manière notable, d'Olympie<sup>57</sup>. Ces « chargés » étaient

<sup>53</sup> Dillon 1997, p. 5, et Dimitrova 2008, p. 35, supposent qu'il s'agissait de la plus ancienne dénomination, mais, d'après la datation tardive des témoignages (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et plus tard, Dimitrova 2008, p. 37) c'est peu vraisemblable, d'autant plus que des *théoroi* olympiques d'un tel type sont attestés explicitement dans le décret de la confédération étolienne pour les Niképhoria de Pergame (183/2 v. Chr.) (FD III 3, 240, 24 sq.). Voir aussi n. 58 ci-dessous, sur les *théorodokoi* qui attestent, dans les années 475-450, des *théoriai* correspondantes, avec cette signification, pour des concours olympiques.

<sup>54</sup> FD III 3, 240, 24 sq. et *I.Eleusis* 2.

<sup>55</sup> La meilleure documentation pour de tels voyages est fournie par une liste des théorodokes de Delphes (vers 230-210) : Plassart 1921 ; Perlman 2000, p. 21 sq.

<sup>56</sup> Voir Thucydide, V, 18, 2 ; Aristophane, *Paix*, 520 sq., et ci-dessous n. 62.

<sup>57</sup> Siewert 2006, p. 43 (= Minon 2007, n° 16, 113 sq., avec la date) ; voir aussi Perlman 2000, p. 13, 19, 63 sq., et ci-dessous. La plus ancienne attestation explicite de *théorodokos* vient justement d'Olympie, il est vrai à une époque où le sanctuaire était sous le contrôle arcadien ou piséen (365-363 av. J.-C.) ; sinon on n'y connaît cette disposition qu'une seule autre fois, à une date plus tardive (fin III<sup>e</sup>-début II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) (Perlmann 2000, p. 64 sq.). Des *théorodokoi* pour l'accueil des visiteurs aux fêtes, donc des *théoroi* du type cité précédemment, ne sont attestés qu'à partir de la fin du III<sup>e</sup> siècle (Perlmann 2000, p. 14, 17 sq.) et peuvent être ici laissés de côté.

apparemment enregistrés dans les sanctuaires selon une classification qui correspondait aux itinéraires des délégués de fêtes venus des sanctuaires<sup>58</sup>.

On avait désormais ainsi établi un réseau officiel, et aussi modifiable, soumis à des obligations réciproques conformément aux lois de l'hospitalité, de la réciprocité et du respect de la religion. On savait toujours clairement qui devait aller, à quel moment et vers où. On pouvait par là obtenir accueil et reconnaissance. Comme le montrent les listes attestées à époque plus tardive, ces liens étaient documentés. Il n'était pas rare qu'ils entraînent aussi des honneurs particuliers. De toute façon, il s'agissait d'un élément qui stabilisait les relations entre les États grecs, qu'on peut ranger au mieux à côté de la proxénie<sup>59</sup>.

Même si les témoignages généraux et avant tout « explicites » sur l'institution de la *théoria* sont relativement tardifs, leur existence peut être aussi admise d'emblée dès les premiers temps : on peut, en tout cas, la postuler. L'étymologie ou le développement du sens du mot plaident déjà en ce sens<sup>60</sup>. En tant que « coutume » (*kata ta patria*) en rapport avec les « sanctuaires communs » (*hiéra ta koina*), la *théoria* jouit explicitement d'une protection dans la paix de 421<sup>61</sup>.

Une telle tradition est particulièrement riche d'enseignements sur le territoire de Naxos en Sicile : les *théoroi* venus de l'ensemble de la Sicile y sacrifiaient à l'autel d'Apollon Archagétas avant de se rendre à l'une des fêtes de leurs métropoles<sup>62</sup>. Irad Malkin a plusieurs fois relevé qu'il s'agissait là d'un antique usage qui était en rapport avec la fondation et qui avait une signification particulière pour former l'identité ou les identités sicéliotes aussi bien que pour entretenir les relations avec la patrie d'origine ou le monde grec<sup>63</sup>. Il semble en aller de même pour Cyrène, où sont attestés des sacrifices réguliers « avant les *théorai* », qui étaient faits à « Archagétas »,

<sup>58</sup> Perlman 2000, *passim*.

<sup>59</sup> Sur le rapport des deux, voir Perlman 2000, p. 20 *sq.*

<sup>60</sup> Voir n. 50 et 52 ci-dessus.

<sup>61</sup> Thucydide, V, 18, 2, et Aristophane, *Paix*, 520 *sq.*, où, à côté d'Eiréné (« Paix ») et d'Opora (« Récolte »), *Théoria* est amenée à la lumière du jour par le paysan Trygée.

<sup>62</sup> Thucydide, VI, 3, 1.

<sup>63</sup> Malkin 1986 ; 2005, p. 62 *sq.* ; aussi Malkin 2011, p. 97 *sq.* La signification de ce choix conscient et de cette expérience y est mise en valeur de manière concrète ; je vais revenir sur ces aspects essentiels. Sur le rapport des Grecs de l'Ouest avec Olympie en général, voir surtout Philipp 1992 et 1994 ; Di Vita 2005 ; sur les relations entre Olympie et Syracuse, qui sont vraisemblablement en rapport avec la fondation, voir Weniger 1915, p. 64, 67 *sq.* ; Maddoli, Saladino 1995, p. 213, cf. 222, 263 ; Sinn 1994, p. 161 ; Sinn 2004, p. 60.

donc à Apollon ou au fondateur Battos<sup>64</sup>. En tout cas, les Grecs ont, du moins plus tard, assigné à l'institution une haute antiquité, dans l'étendue mythico-historique de leur passé<sup>65</sup>.

On formulera aussi pour Olympie des observations et des arguments analogues, ne serait-ce que parce qu'il est au plus haut point plausible que l'institution et le prestige des *théoroi* se sont finalement formés lors des fêtes panhelléniques. Celles-ci étaient particulièrement attractives et éclatantes, et ont ensuite été transmises aussi à d'autres<sup>66</sup>. Concrètement, on doit observer ici que le sanctuaire d'Olympie (et en particulier le sacrifice par le feu sur l'autel) était un lieu oraculaire important, qui avait aussi une portée supra-locale, et cela bien sûr dès les hautes époques, comme l'attestent non seulement le prestige significatif des familles de devins d'Élis, mais aussi les plus anciennes traditions et témoignages<sup>67</sup>. Pour cette simple raison, nous devons compter pour la haute époque sur un nombre relativement important de visiteurs du sanctuaire, pour des raisons pas seulement individuelles, mais aussi collectives ou officielles. Cette situation est explicitement confirmée au IX<sup>e</sup> siècle, par l'importance suprarégionale d'Olympie, qu'on déduit des découvertes archéologiques<sup>68</sup>.

On doit, avant tout, penser à la trêve olympique (*ekécheiria*), qu'il fallait annoncer à l'avance, en même temps que les concours à venir, une fois tous les quatre ans, alors qu'Olympie était devenue un sanctuaire fréquenté par de nombreuses *poleis* ou entités politiques<sup>69</sup>. L'histoire de leur fondation est, il est vrai, environnée de légendes, comme

<sup>64</sup> Dobias-Lalou 2003, p. 18 *sq.*

<sup>65</sup> Kowalzig 2005, p. 45 *sq.*

<sup>66</sup> Voir Rutherford 2000, p. 146.

<sup>67</sup> Voir surtout *IvOl* 1 = Minon 2007, n° 6 (I 48 *sq.*, 525-500) ; Pindare, *Olympique VIII*, 1-7 ; Hérodote, VIII, 134 (cf. aussi Strabon, VIII, 3, 30 ; *Scholies à Pindare, Olympique I*, 150a). Sur le rôle, la pratique et la signification, justement à l'époque archaïque, voir en général Sinn 2004 ; Mello 2008 (avec des observations importantes sur les *wratrai*) ; Minon 2007, II p. 529 *sq.* ; aussi Ulf 1991, p. 25 *sq.* ; Ulf 1997, p. 45. Sur la pratique oraculaire concrète (oracle par le feu) voir Pindare, *Olympique VIII*, 3 ; Héraclite du Pont, fr. 121 Schütrumpf ; *Scholies à Pindare, Olympique VI*, 111d-e.

<sup>68</sup> Voir maintenant Kiderlen 2011, et Kyrieleis 2011, p. 54 *sq.*, ainsi que les renvois ci-dessus n. 48.

<sup>69</sup> Bien plus que dans le cas des *agones* pour des individus (sur ce point voir l'importante contribution de Roller 1981, surtout p. 5 *sq.* ; sur l'arrière-plan d'histoire des religions voir déjà Rohde 1898, vol. I p. 19 *sq.*, 150 *sq.*, et Meuli 1941 ; Nagy 1986, p. 75 *sq.*), ceux-ci avaient besoin d'un « pan-Hellenic 'advertisement' » (Nagy 1986, p. 75 n. 19). Cette *ekécheiria* était au V<sup>e</sup> siècle un repère temporel fixe : voir Jameson, Jordan, Kotansky 1993 (= *IGASMG* I), A p. 7 *sq.*

celle de la création même des concours<sup>70</sup>. Pourtant, même si l'on a des doutes justifiés et si on reste sceptique sur la date traditionnelle de 776 av. J.-C., on ne placera pas le début des concours après le début du VII<sup>e</sup> siècle, en nous fondant surtout sur des observations archéologiques, qui se rapportent à des installations éphémères de fontaines<sup>71</sup>. En tout cas, le disque à Olympie, qui atteste une version de la mise en place de la trêve, n'est pas une création tardive, mais d'après toute vraisemblance date de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle<sup>72</sup>.

Il a donc dû exister au plus tard au VII<sup>e</sup> siècle des mécanismes pour proclamer la trêve et annoncer les concours ; des *théoroi* – donc des délégués des fêtes du second type qui étaient chargés de ces proclamations – ont dû partir d'Élis. On doit aussi admettre qu'ils se rendaient pour cette mission dans tous les endroits d'où venaient les visiteurs des concours. Par conséquent, ils étaient reconnus sur une étendue géographique qui avait déjà pris à l'époque archaïque des dimensions panhelléniques, et ils étaient accueillis – on ne sait quand, en tout cas avant 475-450 – par des *théorodokoi* officiels. En sens inverse, les *poleis* et autres entités destinées à participer doivent avoir aussi envoyé des *théoroi* officiels à Olympie, comme on les connaît bien à date plus tardive<sup>73</sup>. Et pour cela il doit y avoir eu à Olympie ou à Élis un organe administratif adéquat – même si nous ne pouvons supposer l'existence d'une liste analogue à celle des théorodokes delphiques, que l'on a même mise en rapport – de manière passablement hypothétique – avec le catalogue homérique des vaisseaux<sup>74</sup>.

Sur les *théoroi* (ou *théaroi*, comme on les appelle dans le dialecte ééen) on peut en tout cas formuler des constatations assez claires déjà pour la fin de l'époque archaïque et le début de l'époque classique, en les appuyant sur des documents. Trois décrets sur bronze d'Olympie mentionnent explicitement des *théoroi* à cette époque. Les deux plus anciens sont généralement datés du VI<sup>e</sup> siècle : le premier, une réunion de règles de droit<sup>75</sup>, contient aussi une mesure sur la préservation de la pureté dans le

<sup>70</sup> Voir en particulier Aristote, fr. 533 R (de la *Lakedaimonion politeia*, cf. Héraclite § 10 Diels) ; Phlégon *FGrH* 257 F 1 ; Pausanias, V, 20, 1.

<sup>71</sup> Mallwitz 1999.

<sup>72</sup> Voir Maddoli, Saladino 1995, p. 199 *sq.*, et Pausanias, V, 226 ; Casevitz, Pouilloux, Jacquemin 2002 *ad loc.* avec une argumentation convaincante sur le début des concours, l'institution de la trêve et la datation du disque, voir maintenant Christesen 2007, p. 57 *sq.*, 86 *sq.* ; sur l'*ékécheiria*, voir aussi Lämmer 1982/1983.

<sup>73</sup> Voir maintenant Rutherford 2004.

<sup>74</sup> Giovannini 1969 ; Kullmann 2002, p. 18 *sq.*

<sup>75</sup> *IVOL* 7 (Ruzé, van Effenterre 1994, n° 109 ; Koerner 1993, n° 41 ; Minon 2007, n° 4), 1 *sq.*

sanctuaire, en l'espèce une interdiction du rapport sexuel. N'est pas seulement puni celui qui transgresse l'interdit, mais aussi le *théoros*.

Cette brève indication est extrêmement importante, car la punition destinée à frapper aussi le *théoros* implique clairement – comme les commentateurs l'ont ainsi compris – que celui-ci avait aussi une sorte de devoir de surveillance sur ses « compatriotes ». Cela est confirmé par un règlement correspondant pour les délégués de fête d'Andros à Delphes<sup>76</sup> : on y prévoit que le conseil d'Andros nomme dans le groupe des *théoroi* cinq personnes assermentées, qui sont chargées d'infliger pour comportement inapproprié (*akosméonta*) des amendes pécuniaires, fixées jusqu'à un certain montant, aux membres de leur délégation (donc à leurs compatriotes qui participent à la fête) et d'en référer au conseil<sup>77</sup>.

Un document à peu près contemporain d'Olympie<sup>78</sup> contient des règlements sur les concours. Ici aussi, à la fin (il est vrai restituée), dans une formulation qui n'est pas tout à fait univoque, le *théoros* est mis en rapport avec le paiement d'amendes. L'explication la plus vraisemblable pour cette disposition, qui n'est conservée que fragmentairement, est que l'envoyé à la fête pouvait avancer le montant de l'amende infligée à son compatriote sans recourir à l'argent des autres (le sens est discuté)<sup>79</sup>. Les deux textes sont particulièrement caractéristiques, dans la mesure où il en découle que les *théoroi*, en tant qu'étrangers, étaient impliqués dans le maintien de l'ordre dans le sanctuaire et par là dans son administration, sous la surveillance de l'entité politique organisatrice, donc Élis, vraisemblablement aussi (si on se réfère au texte d'Andros) en liaison avec leur *polis* d'origine, dont ils étaient des représentants officiels.

Un texte plus tardif (vers 475-450), particulièrement fragmentaire et difficile à comprendre<sup>80</sup>, contient des mesures punitives contre un certain Timokratès, qui était sûrement lui-même un délégué de fête (ou qui s'en était pris à des délégués de fête). Comme un bête coûteux et un équipage luxueux sont mentionnés, il pouvait s'agir des chevaux de course ainsi que du char amenés par le délinquant<sup>81</sup>. De la mention plus loin

<sup>76</sup> CID I 7 B (ca 425 v. Chr.), 19 sq.

<sup>77</sup> Sur ce point, avec la bibliographie plus ancienne, Minon 2007, I p. 30 ; II p. 548.

<sup>78</sup> Ebert, Siewert 1999, p. 8 (Siewert 2006, p. 49 sq. ; Minon 2007, n° 5).

<sup>79</sup> Ebert, Siewert 1999, p. 229 sq. ; Minon 2007, I p. 46 sq. ; II p. 548.

<sup>80</sup> *IvOl* 13 (Ruzé, van Effenterre 1994/1995, n° 36 ; Rutherford 2004, p. 171 ; Minon 2007, n° 19, aussi sur la date) ; sur l'interprétation, voir surtout Minon 2007, I p. 132 sq.

<sup>81</sup> Différemment Rutherford 2004, p. 171.

dans le texte de deux *théoroi* mis en rapport avec une vente pour Timokratès, il pourrait de nouveau découler une représentation ou une responsabilité juridique des délégués de fête pour un compatriote (Timokratès dans ce cas)<sup>82</sup>.

Mais ce document contient d'autres renseignements importants sur la composante « internationale » dans le sanctuaire. L'accès à l'autel doit aussi être interdit à Timokratès et cela incombe aux *proxénoi* et au prêtre – le prêtre de Zeus donc, qui était préposé aux sacrifices à l'autel. On trouve une implication analogue des *proxénoi* dans le droit sacré des étrangers, dans un traité d'amitié à peu près contemporain (vers 475), qui doit se fonder sur un oracle<sup>83</sup>, entre deux localités appartenant à la symmachie d'Élis (Anaitioi et Métapioi). Celui-ci stipule que des personnes qui enfreindraient le traité ne pourraient pas s'approcher de l'autel ; voilà ce que les *proxénoi* et les devins (*manteis*), c'est-à-dire les spécialistes préposés à l'oracle au grand autel, devaient empêcher<sup>84</sup>.

Le fait que les Éléens accordaient aussi l'isoproxénie comme un statut personnel convient parfaitement à ce contexte. Massimo Nafissi a indiqué que cela s'expliquait très bien par le fait que des étrangers avaient aussi des fonctions officielles dans le sanctuaire (comme cela ressort des deux textes précédents) et qu'ils avaient donc aussi besoin d'une confirmation officielle de leur rang ou de leur position de la part d'Élis<sup>85</sup>. Les *proxénoi* sont de toute façon, en tant qu'« hôtes d'État », des étrangers liés plus étroitement à une *polis* déterminée, qui les confirme et les distingue souvent en tant que tels. Élis peut avoir joué un rôle particulier dans la formation de cette institution<sup>86</sup>. On peut fort bien imaginer que c'étaient précisément des *théoroi* et *théorodokoi* notables et pleins d'influence qui furent honorés de cette manière (ce qui ne pouvait être qu'une étape vers l'octroi complet de la citoyenneté). En tout cas, dans le sanctuaire d'Élis, les

<sup>82</sup> Ainsi Minon 2007, I p. 137.

<sup>83</sup> Mello 2008.

<sup>84</sup> *IvOl* 10, 3 sq. (Ruzé, van Effenterre 1994/1995, n° 51 ; Minon 2007, n° 14) ; sur l'interprétation voir Gauthier 1972, p. 43 sq. ; Nafissi 2003, p. 41 sq. ; Minon 2007, II p. 535.

<sup>85</sup> Nafissi 2003, p. 43 sq.

<sup>86</sup> Sur l'institution des *proxénoi*, voir surtout Marek 1984 ; sur le rapport avec les délégations de fêtes, voir Perlman 2000, p. 20 sq., 27 sq., 57, 60 sq. Pour des suppositions sur le rôle d'Élis ou d'Olympie par rapport à la proxénie, voir Wallace 1970 ; pour des exemples de proxénoi à date ancienne, de Sparte à Olympie, voir *Olympiabericht* IV, 1944, 164 (Ruzé, van Effenterre 1994/1995, n° 37, p. 660-550) ; *SEG* XXVI 476 (Ruzé, van Effenterre 1994/1995, n° 38, vi<sup>e</sup> siècle) ; pour des décrets éléens de proxénie, Minon 2007, II p. 506. Sur le fait qu'il ne s'agissait pas d'agents du culte internes à Élis, mais d'« étrangers », Marek 1984, p. 398 n. 52 a réfuté l'argument principal (témoignage des *proxénoi* spartiates). C'est confirmé par les observations de Nafissi 2003, p. 41 sq. Cela n'est pas pris en considération dans Minon 2007, II p. 536, qui pense à des agents internes du culte.

représentants officiels des communautés étrangères étaient fortement impliqués dans l'administration du culte, avec même des attributions souveraines dans le cas d'une autorisation correspondante de la part d'Élis (proxénie ou isoproxénie).

Un document qui doit dater de 500 av. J.-C. environ<sup>87</sup> pourrait contenir des dispositions, peut-être des privilèges pour des groupes déterminés d'hôtes de fêtes. Des *théoroi* pourraient s'y cacher. Les groupes qu'il faut y reconnaître sont « ceux qui sont sous Épidamne, les Libyens et les Crétois » (l. 5)<sup>88</sup>. D'après l'interprétation convaincante de Peter Siewert<sup>89</sup>, il s'agit d'un principe de classification géographique où les Libyens signifient les Grecs d'Afrique<sup>90</sup>. Le schéma du périple est tout à fait caractéristique, avec la formulation « sous Épidamne » ; elle se rapporte explicitement aux Grecs le long de l'itinéraire qui va d'Épidamne (inclusivement) jusqu'à Élis même. Ce modèle géographique indique que l'on « intégrait » les hôtes – et par là aussi les envoyés officiels des fêtes – dans le système qui, plus tard, a servi de base aux listes de théorodoques que nous connaissons.

<sup>87</sup> Siewert 2006, p. 47 *sq.* ; Minon 2007, n° 8.

<sup>88</sup> Sur des rapports avec la Crète à l'époque archaïque, il y a des indications dans les découvertes archéologiques (voir H. Koenigs-Philipp, dans Mallwitz, Herrmann 1980, p. 99 *sq.* ; Maaß 1992, p. 89 ; Borell, Rittig 1998 ; Kyrieleis 2011, p. 74 *sq.* ; pour l'époque d'avant le début du VII<sup>e</sup> siècle, on en reste à la « preuve par l'absence » de Kilian-Dirlmeier 1985, p. 230 *sq.*). Il y a aussi l'histoire mythique, à c'est-à-dire l'histoire qui remonte probablement au VI<sup>e</sup> siècle, sur la présence du Dactyle crétois Héraclès et de ses frères (indications dans Maddoli, Saladino 1995, p. 192, 216 *sq.*, 219), qui, avec l'autel d'Héraclès Parastates dans l'Altis (Pausanias, V, 14, 7), avait une base dans la pratique culturelle (Maddoli, Saladino 1995, p. 264 ; Casevitz, Pouilloux, Jacquemin 2002, p. 183 ; voir maintenant Mello 2009/2010, p. 177-191). Sur les hypothèses de Wilhelm Dörpfeld au sujet d'un sanctuaire de grotte de Rhéa, voir Hampe 1951. Or, dans Pindare, *Olympique V*, 18, reste à expliquer l'*Idaion antron*, que l'on ne peut pas facilement séparer, d'après la syntaxe, de la mention précédente de la colline de Kronos et de l'Alphée (un peu comme – de manière apodictique – Schwabl 1978, p. 1276), d'autant plus que l'on peut renvoyer au témoignage de Démétrios de Skepsis (*Scholies à Pindare, Olympique V*, 42a ; maintenant *FGrHV* 2013 F 54 Biraschi – Brill Online ; voir aussi les renvois dans Mezger 1880, p. 143 et Farnell 1932, p. 39). Sous l'Héraclès crétois se cachent probablement des relations orientales (Bonnet 1988, p. 380 *sq.*) : on le constate aussi, il est vrai d'une toute autre manière, dans les *sphyrélata* crétois (Borell, Rittig 1998). Hubbard 2007 rapporte ces réminiscences à l'Arcadie, il est vrai de manière très spéculative, pas toujours fondée sur l'état le plus récent de la recherche.

<sup>89</sup> Siewert 2006, p. 48 avec renvoi à Plassart 1921 ; voir aussi Minon 2007, I p. 59.

<sup>90</sup> Peuvent aussi en venir les relations avec l'Ammonieon, qui sont attestées par des sacrifices à Olympie et des consultations par Élis de l'oracle à Siwah (Pausanias, V, 15, 11 ; voir Maddoli, Saladino 1995, p. 282 ; Casevitz, Pouilloux, Jacquemin 2002, p. 198). Pour Cyrène, en témoigne aussi l'inscription votive monumentale archaïque *IvOl* 246. Dans ce contexte, on pensera aussi au trésor de Cyrène mentionné par Pausanias (VI, 19, 10), qui peut être associé à la fondation VII, à laquelle on assigne un toit laconien du milieu du VI<sup>e</sup> siècle (Heiden 1995, p. 68 *sq.* ; voir Mallwitz 1972, p. 173 ; Maddoli, Nafissi, Saladino 1999, p. 324 ; Casevitz, Pouilloux, Jacquemin 2002, VI, p. 243). Voir en général aussi Mari 2006, p. 59 avec n. 52.

Dans ce contexte, un texte d'Olympie qui n'est connu que depuis très peu revêt une signification particulière : il renvoie (c'est notre plus ancienne attestation, comme déjà dit) à l'existence de théorodoques pour les délégués de fête d'Élis, c'est-à-dire l'autre catégorie de *théoroi*, différente de ceux qui viennent d'être présentés<sup>91</sup>. Il y est question d'un octroi de la citoyenneté éléenne à un certain Athanadas, de Sparte, et à un certain Wrinon, sûrement d'Eubée,<sup>92</sup> assorti d'autres dispositions : les honorés doivent participer à l'*épiwoikia* à Sparte ou en Eubée, y accueillir à chaque fois la délégation de fête (*théaria*) et en outre posséder un bien foncier dans le territoire éléen.

Dans ces conditions, il ne s'ensuit pas seulement qu'il y avait des dispositions officielles pour l'accueil des délégués de fête venus d'Olympie – par ailleurs ordonnés suivant un principe géographique, comme le montre la mention de l'île d'Eubée, analogue à celle de la Crète dans le texte précédent. Il y avait aussi des sortes de « colonies » éléennes en des lieux déterminés où des citoyens étrangers d'Élis coexistaient avec des Éléens naturalisés, des « communautés étrangères privilégiées »<sup>93</sup>, vraisemblablement liées aux activités mantiques des Éléens et à un culte rendu en commun à Zeus Olympien<sup>94</sup>.

<sup>91</sup> Taita 2001 ; Siewert 2006, p. 43 *sq.* (daté de 450) ; Minon 2007, n° 16 (daté de 475-450).

<sup>92</sup> Selon Siewert 2006 et Taita 2001 d'après le contexte ; voir pourtant les remarques dialectologiques de Minon 2007, I p. 115. À Chalcis existait un temple important de Zeus Olympios et à Érétie il y avait probablement des concours semblables à ceux d'Olympie (hypothèse de Luppe 1982 sur *SEG XXXI* 806) ainsi que des gardiens de l'omoplate de Pélops reconnus officiellement de la part d'Élis (Minon 2007, I p. 117 avec d'autres attestations ; sur cette importante relique de Pélops, voir maintenant surtout Hartmann 2010, p. 80, 160, 430, 540, 555). Même si la légende racontée par Pausanias, V, 13, 4 *sq.* est plus tardive, elle reflète cependant très bien sous cet aspect les relations officielles entre Élis et Érétie et fournit aussi – évidemment avec l'allusion à l'oracle de Delphes complètement « enrobée » dans la narration – l'arrière-plan conceptuel pour leur établissement culturel. La prothèse d'épaule en ivoire de Pélops, qui était indispensable pour prendre Troie, avait sombré dans les eaux de l'Eubée avec le bateau qui la transportait lors de son retour vers Olympie et elle ne fut trouvée que bien plus tard, par hasard, par un pêcheur d'Érétie du nom de Damarménos. C'est à l'oracle de Delphes que sont dues l'identification et la restitution à ses véritables propriétaires d'Élis. En retour, Damarménos et ses descendants furent reconnus par Élis comme les gardiens de l'os qui fut conservé à Olympie et était enterré à l'époque de Pausanias. Dans ce contexte, on peut penser aussi évidemment à la localisation prestigieuse du taureau des Érétriens (Pausanias, V, 27, 9 avec Maddoli, Saladino 1995, p. 354 *sq.* et Casevitz, Pouilloux, Jacquemin 2002, p. 263 ; voir maintenant aussi Kyrieleis 2011, p. 104 ; la datation de 480 se fonde sur la forme des lettres de l'inscription *IvOl* 248), même si l'on pense avec Scott 2010, p. 29 *sq.* (cf. aussi 224, 165 *sq.*, 175, 179 *sq.*) à un plus fort contrôle des administrateurs du sanctuaire sur les lieux d'exposition, en comparaison avec Delphes.

<sup>93</sup> Siewert 2006, p. 45.

<sup>94</sup> En ce sens surtout Taita 2001 ; Taita 2004/2005 ; Siewert 2002, p. 364 *sq.* Minon 2007, I p. 117 suppose à bon droit que le cercle pourrait avoir compris aussi d'autres Éléens et que ce ne sont pas tous les Éléens qui ont dû aussi avoir la citoyenneté dans les autres *poleis*.



Leurs partenaires qui se trouvaient sur place et qui jouissaient en même temps de leur citoyenneté d'origine, comme Athanadas et Wrinon ci-dessus, ont pu également assumer les fonctions de théorodokes officiels et être reconnus réciproquement par Élis/Olympie. On laissera ouverte la question de savoir dans quelle mesure les membres à l'origine éléens de la « colonie » avaient la citoyenneté de l'autre entité. D'après la sixième ode olympique de Pindare sur le Syracusain Hagésias, on conclura en général que les devins de la famille des Iamides n'avaient pas perdu en tant que prêtres et devins leur première citoyenneté, même s'ils vivaient depuis assez longtemps comme citoyens d'une autre *polis*<sup>95</sup>.

Dans ces documents de la fin de l'époque archaïque et du début de l'époque classique, nous saisissons un degré prononcé d'institutionnalisation du sanctuaire olympique, qui dépasse la *polis* et qui est, pour ainsi dire, de niveau international. On disposait visiblement d'informations ou de dossiers précis, *a fortiori* sûrement de listes, pour les itinéraires des délégués de fête éléens dans le monde grec, où l'on pouvait enregistrer les noms des théorodokes que l'on reconnaissait officiellement, dans un ordre géographique, d'après des routes et des entités pas seulement politiques, mais aussi géographiques<sup>96</sup>.

Pour les délégués de fête (*théoroi* du premier type), il y avait des règles et des obligations, sûrement aussi certaines libéralités et privilèges, concernant leur séjour dans le sanctuaire. Les représentants d'autres entités, reconnus comme tels par Élis, assumaient même à Olympie, de pair avec les fonctionnaires sacrés éléens, de hautes missions pour préserver la pureté cultuelle. De telles personnalités étaient particulièrement honorées par les Éléens et étaient prédestinées à jouer également dans leur entité d'origine le rôle de représentants des intérêts éléens et, en particulier, de théarodokes. Mais les Éléens disposaient aussi de communautés en plusieurs endroits à l'étranger, grâce auxquelles ils pouvaient entretenir, sûrement aussi dans des rites cultuels, les liens avec ces amis d'Élis ou ces Éléens naturalisés.

<sup>95</sup> Pindare, *Olympique VI*, 5 sq. avec scholies : Hagésias est syracusain et Iamide ; ses ancêtres avaient pris part à la fondation de Syracuse. D'après Weniger 1915, p. 64, « ils (les devins) ne renoncèrent pas à leur citoyenneté éléenne, car elle servait de base à leur appartenance au sanctuaire d'Olympie et justifiait leur engagement si l'occasion s'en présentait ». Même si l'on estime que la généalogie éléenne d'Hagésias n'était qu'une vaine prétention, il reste plausible d'en tirer une règle, parce que les indications de Pindare ne « fonctionnent » que de cette manière.

<sup>96</sup> Sur de telles instructions de date plus tardive, voir ci-dessus et en particulier Perlman 2000, p. 31 ; Malkin 2005, p. 62.

Nous trouvons donc à la fin de l'époque archaïque un réseau bien formé et de plus en plus fortement structuré avec des ancrages et des connexions complexes, bi- et multilatérales qui, si l'on considère le culte suprarégional de Zeus Olympien, relie entre elles les différentes communautés politiques et, en partie, aussi des unités régionales (des îles !). Cela signifie, dans l'organisation politique et sociale, des étrangers de communautés ou de régions précises avec des fonctions dans le sanctuaire et des Éléens avec une position reconnue chez les autres. À partir du dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle, ce phénomène avait atteint un degré significatif d'institutionnalisation, qui a pu ultérieurement encore se renforcer et se pérenniser<sup>97</sup>.

De nombreux points communs dans le rituel ont ainsi été formés, renforcés, conservés et perfectionnés. On citera en particulier dans ce contexte les offrandes nombreuses et bien documentées faites aux dieux, les dédicaces<sup>98</sup>. À côté de la piété individuelle et collective, elles ont aussi matérialisé les relations et les réseaux dont il est ici question. Les analyses de provenance mentionnées au début peuvent mettre ces réseaux mieux en évidence. En même temps, le choix de formes particulières d'écriture était aussi un indicateur de la différence d'origine des dédicants et par là leur identité spécifique à l'intérieur de l'ensemble grec<sup>99</sup>.

Les trésors, dont la construction parut ouvertement nécessaire justement au VI<sup>e</sup> siècle au vu de la surabondance d'offrandes, constituent pour ces relations un exemple frappant. L'aspect matériel, d'un côté, revêt ici de l'importance en soi, comme expression immédiate de la richesse et du pouvoir (*display of wealth*). D'un autre côté, les trésors témoignent de relations fortes entre Grecs d'origines différentes (mais surtout de l'Ouest, encore une fois) et le sanctuaire, à l'époque même où est intégré dans la sphère de la *polis* un mode de représentation aristocratique-individuelle – et tyrannique dans sa forme extrême<sup>100</sup>.

Une autre perspective est encore à prendre en compte. Il s'agit de la signification que donnaient les participants aux phénomènes, invoqués ici sous leur aspect sacré et juridique, aussi pour l'intégration sociale et la conception culturelle de soi et de l'étranger. Leur contribution doit donc être déterminante pour la cohésion socio-

<sup>97</sup> Sur cet aspect voir en particulier Rutherford 2004 ; Siewert 2006.

<sup>98</sup> Voir maintenant l'aperçu dans Kyrieleis 2011, p. 53-107, et les renvois n. 48. Sur la signification générale voir Czech-Schneider 1998 (sur Olympie surtout p. 364-382, aussi sous les aspects panhelléniques).

<sup>99</sup> Luraghi 2010, en particulier p. 77 *sq.*

<sup>100</sup> Mari 2006, p. 45 *sq.* en particulier 53 *sq.* 58 ; Neer 2007, p. 239 *sq.*, voir aussi en général Giangiulio 2010, p. 121 *sq.*

culturelle ainsi que pour l'élaboration d'identité(s) collective(s) et, donc, aussi pour la formation d'une « nation » grecque. Sur ce point précis nous devons élargir notre champ de vision et considérer des régulations particulières du lien social, en recourant à des concepts et modèles socio-anthropologiques adéquats<sup>101</sup>.

Dans ces conditions, outre les représentations et les attributions, sont essentielles les observations et les expériences que l'on a faites en commun. Elles fondent une communauté en tant que processus, en un sens spécifique, même emphatique, selon la formule pleine de sens de Martin Buber<sup>102</sup> : « Mais une communauté [...] n'est pas le fait d'être l'un à côté de l'autre, mais le fait d'être mutuellement les uns à côté des autres dans une multiplicité de personnes qui, même si c'est pour tendre ensemble vers un but, fait l'expérience partout d'une rencontre mutuelle, d'un en-face, d'un flux de moi et toi : une communauté existe là où advient une communauté ». En ce sens, nous devons examiner les communautés qui se constituent et se renforcent de telle manière. Au vu des limitations et transgressions constatées, il s'agit là de cet espace intermédiaire, d'un troisième type de situation pour ainsi dire, que présente déjà le voyage (évidemment dans des conditions prémodernes) et par excellence le voyage de pèlerinage<sup>103</sup>. Ici la communauté se vit et s'approfondit différemment.

On peut prendre comme exemple les délégués de fête de Sicile mentionnés plus haut, qui se réunissent près de l'autel d'Apollon Archagétas pour entreprendre leur voyage vers une fête panhellénique. Accompagnons-les dans un voyage imaginaire vers Olympie. Celui-ci commence par les prières, sacrifices et autres actes cultuels à l'autel, le grand lieu de mémoire de leurs villes, qui rappelle à tous leurs origines communes et pourtant différentes dans le pays ancestral. C'est là, déjà, que la communauté des cérémonies religieuses intensifie et renforce ce qui est commun entre les Sicéliotes, grâce aux sentiments et expériences religieux qui se développent à la vue du divin et du vénérable<sup>104</sup>. Et ce n'était là que le point de départ pour quelque chose de plus grand, qui était à atteindre à la destination.

<sup>101</sup> Sur le recours à des modèles de travail voir maintenant par exemple Ulf 2006.

<sup>102</sup> Buber 1984, p. 185, cité d'après Gebauer, Wulf 1998, p. 144. Nous sommes en ce cas assez près de la notion de *communitas*, dans le sens donné par l'anthropologue Victor Turner, à laquelle recourt volontiers la recherche moderne sur ce point (Rutherford 2004, p. 175 ; Nightingale 2004, p. 42 sq. ; Kowalzig 2005, p. 41 sq.). Sur la signification de l'interaction pour des processus de l'intégration et de la formation de l'individu, voir en général Krappmann 1993.

<sup>103</sup> Nightingale 2004, p. 42 sq. Pour des éléments concrets, voir l'inscription – il est vrai fragmentaire et plus tardive (hellénistique) – IG XII 4, 207 de Cos (renseignement aimablement donné par Klaus Hallof).

<sup>104</sup> Malkin 1986, et 2011, p. 197 sq. ; cf. en général Kowalzig 2005.

Mais dans l'entre-deux s'insérait encore le voyage, qui allait renforcer leur communauté de diverses manières. On leur prêtera, évidemment, des prières aux dieux, car leur voyage n'avait rien d'une entreprise facile : il était profondément marqué par l'incertitude et l'imprévisible que comportait un périple en mer à cette époque. Le voyage avait un sens vraiment existentiel et il comportait des expériences communes.

D'abord, on ne pouvait anticiper exactement la durée. En règle générale, on partait de Naxos en Sicile, vers le nord le long de la côte adriatique du sud de l'Italie, puis on franchissait le détroit d'Otrante en direction d'Aulon, Épidamne ou Corcyre, enfin vers le sud, on longeait Leucade, Ithaque, Céphalonie, Zakynthos vers Pheia, le port d'Olympie. On ne connaît pas exactement l'itinéraire et les étapes, avec qui avait-on à faire et pour combien de temps : tout dépendait du vent, des courants et des moyens de transport. On ne pouvait pas couvrir cette distance en moins d'une semaine, mais trois semaines n'étaient pas non plus exclues, si on jouait de malchance<sup>105</sup>.

La communauté des délégués de fête était ainsi une communauté de voyage à laquelle on s'agrégeait volontiers et sans façon en chemin<sup>106</sup>, de manière tout à fait naturelle, en raison des impondérables et des dangers potentiels. Au bout du compte, un tel groupe était tout simplement un groupe de communication, à l'intérieur duquel on était forcé de se rapprocher mutuellement, parce qu'on cherchait le contact et que, loin de s'en garder, on cherchait plutôt à vivre ensemble, vu les conditions de vie en général.

<sup>105</sup> Suivant Homère, on a besoin d'environ 20 heures pour couvrir les quelque 180 km de Lesbos à Carystos dans des conditions favorables (*Odyssée*, III, 165-179), ce qui correspond à une vitesse de 4 à 5 nœuds ; de Crète en Égypte cela prenait quatre jours (*Odyssée*, XIV, 257), ce qui correspond à 3,5 nœuds environ (Crielaard 2008, p. 121). C'est bien en accord avec les équivalences en durée et en longueur des voyages maritimes que la géographie antique avait établies un peu grossièrement, mais relativement systématiquement (Arnaud 1993 ; cf. Janvier 1993 ; Shipley 2011, p. 9). Le cabotage le long de la côte, qui était le plus fréquent, permettait d'établir des données de distance plus précises (Arnaud 1993, p. 232 *sq.*), mais variait aussi extrêmement en fonction des circonstances. Pourtant, il y avait aussi des renseignements plus précis que les estimations faites à l'avance : le voyage fictif sur un bateau de commerce phénicien du port de Delphes Itéa à Zakynthos, sur une distance d'environ 170 km, dure dans les *Éthiopiennes* d'Héliodore (V, 1 ; 17 *sq.*) un jour, dans des conditions extrêmement favorable. Cicéron, au contraire, a eu besoin en *Quintilis* (sûrement mai dans le calendrier julien) 51 av. J.-C., pour les 160 km environ du Pirée à Délos, de cinq jours, sur lesquels il a dû s'arrêter un jour, à cause de vents défavorables (Cicéron, *Lettres à Atticus*, V, 12, 1). Pour la ligne directe du cap Pachynè (Passero), à l'angle sud-est de la Sicile, jusqu'à l'embouchure de l'Alphée, Strabon (VI, 2, 1) compte quatre jours et nuits (Arnaud 2005, p. 174 *sq.*) ; pour l'itinéraire le long des côtes, voir Arnaud 2005, p. 192 *sq.* ; 199 *sq.* ainsi qu'Arnaud 2006, p. 46 *sq.*

<sup>106</sup> Sur ce point Héliodore, *Éthiopiennes*, IV, 16 ; V, 24 est instructif ; voir aussi (en rapport avec un voyage par voie de terre) Lucien, *Asinus*, 1 ; sur les conflits voir Aristote, *Politique*, II, 5, 1263a 15 *sq.*

C'est précisément en raison des incertitudes susdites que la société du voyage constituait aussi, dans une certaine mesure, une communauté de destin, pour faire face aux grands dangers d'une traversée en mer qu'on entreprenait habituellement avec des sentiments plus que mêlés, comme cela ressort de nombreux témoignages<sup>107</sup>. La protection face à des attaques guerrières ou face à une réquisition en exécution de créances particulières (le *sylan*)<sup>108</sup> dépendait en réalité du degré de respect qu'avait autrui pour le délégué de fête. Et on ne pouvait jamais être sûr de rien devant des pirates. Même si le plus souvent on n'entreprenait de voyage en mer que dans la saison plus calme du semestre d'été<sup>109</sup> (lors de concours olympiques, on était du bon côté), on devait pourtant toujours compter avec du mauvais temps, des tempêtes et un naufrage, auxquels la littérature grecque a donné une forme si expressive<sup>110</sup>. On avait amplement l'occasion d'avoir peur et de craindre en commun, et il pouvait aussi être indispensable d'agir en commun, de se mettre ensemble, par exemple pour colmater des fuites et écoper de l'eau, ce qu'Alcée décrit en termes expressifs.

Le côté communicatif de l'expérience de la vie en communauté pouvait aussi prendre un aspect très élémentaire et des formes rituelles. On pouvait enfin observer et classer des similitudes et des différences de langage. Et si les Grecs ont assez tôt défini et aussi formé consciemment leur communauté par des aspects de langue<sup>111</sup>, de telles formes et expressions de l'échange en constituaient justement une condition essentielle.

Si l'on considère le nombre accru de banquets et *symposia* pris en commun, il en ressortait aussi une communauté de table et, donc, la « forme la plus élémentaire de la communauté »<sup>112</sup>. De même, nous devons prendre en compte le fait que les participants recherchaient, en vertu des règles courantes et importantes de la communication mutuelle et de la réciprocité, par l'échange de dons et de cadeaux, à approfondir et pérenniser la communauté. On admettra sans difficulté que se développait en même temps une forme de compétition, la tentative de surpasser dans le *display of wealth*, si l'on pense à ce que nous connaissons sur la communication élitaires à l'époque

<sup>107</sup> Le *locus classicus* est Hésiode, *Travaux et jours*, 618-694.

<sup>108</sup> Sur ce point, voir en particulier Bravo 1980.

<sup>109</sup> Voir, par exemple, Arnaud 1993, p. 227.

<sup>110</sup> En particulier Homère, *Iliade*, XV, 625 *sq.*, passage devenu topique : Alcée, fr. 46 ; 119 ; 120 ; 122 D ; 201 ; 249 LP ; Sapho, fr. 31 D ; *Chansons de table attiques*, 8 D.

<sup>111</sup> Luraghi 2010, avec d'autres références.

<sup>112</sup> Burkert 1977, p. 450.

archaïque, avec l'accent mis sur la gloire, le prestige et la valeur, justement de manière ostentatoire<sup>113</sup>.

Ainsi, outre le fait d'être ensemble dans le culte, qui était leur but premier et qui, en tant que tel, fondait à un haut degré la communauté, ces groupes de *théoroi* étaient des communautés de voyage et de communication, de table et de dons, mais avant tout de destinée. Il faut encore considérer que les *théoroi* étaient aussi des représentants officiels, justement pour leur communauté d'origine, en règle générale pour leur *polis*. Il est possible que durant le voyage en mer les délégués de fête d'une *polis* soient restés entre eux. Mais s'il s'agissait de groupes plus petits ou d'individus, ils pouvaient dès le voyage se trouver à proximité d'autres. En outre, il devait être bien visible dans les manifestations communes et les mesures administratives que les *théoroi* représentaient aussi leur *polis* ou leur communauté.

Cela produisait tout son effet, comme nous l'apprennent de nombreux témoignages, encore une fois de manière particulière. On le remarquait évidemment mieux à Olympie. Les communautés de destin déjà mentionnées étaient ou devinrent ensuite aussi des communautés d'ordre, parce qu'elles participaient, comme nous l'avons vu, à l'administration sacrée et au respect du droit dans le sanctuaire. Elles représentaient leur entité ou *polis* d'origine, dont elles étaient les représentants spéciaux avec un luxe particulier, dans la mesure du possible<sup>114</sup>. Mais cela ne fonctionnait que dans un grand cadre, qui appelait et permettait cette représentation et compétition comparatives, pour ainsi dire. Les communautés des *théoroi*, même quand elles se limitaient à leurs entités d'origine, étaient – en tant que communauté de concours – de nouveau réunies aux autres représentants, desquels elles s'étaient déjà approchées de si près par ailleurs.

Dans la comédie littéraire, les *poleis* pouvaient elles-mêmes apparaître comme des *théoroi*, comme on le voit dans une pièce comique des années 400, où la scène (*skènè*) renvoie également aux tentes (*skènai*) des délégués de fête à Olympie<sup>115</sup>. Dans ce cas, on veut fêter avec des sacrifices communs la nouvelle liberté (par rapport à la domination

<sup>113</sup> Voir seulement Stein-Hölkeskamp 1989, p. 118 *sq.*

<sup>114</sup> Sur ces aspects représentatifs ou le *display of wealth* dans le sanctuaire d'Olympie ou dans les concours olympiques il y a des témoignages explicites qui soulignent la signification de ce phénomène ; voir en général Aristote, *Éthique à Eudème*, 1233b 10 *sq.* ; sur Alcibiade : Thucydide, VI, 16 ; Andocide, IV. Le dernier exemple montre que la représentation individuelle pouvait entrer en conflit avec celle de la *polis*. C'était extrêmement le cas pour la tyrannie, pour laquelle Denys l'Ancien de Syracuse fournit un exemple classique (Denys d'Halicarnasse, *Lysias*, 29 ; Diodore de Sicile, XIV, 109). Sur les missions des *théoroi* en général voir Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1122a 25 ; cf. aussi Nightingale 2004, p. 54 avec la référence à la théorie délienne de Nicias (Plutarque, *Nicias*, 3, 4 *sq.*).

<sup>115</sup> Héniochos, fr. 5 *PCG* avec Nightingale 2004, p. 62 et surtout Kowalzig 2005, p. 41 *sq.*

athénienne avec ses tributs), mais on tombe dans l'absence de suite (*aboulia*) à la vue des avances de deux dames, Démokratia et Aristokratia. Cette allusion instructive à la tendance grecque à la *stasis* et à la guerre civile montre l'importance de l'enjeu de représenter les *poleis* dans l'espace olympique, et par là chez les délégués de fête eux-mêmes. On attendait précisément quelque chose d'autre dans l'espace olympique : la raison en était justement fondée sur d'autres expériences de communauté et de compagnonnage. C'était là une tension durable à l'intérieur de l'histoire et de la civilisation grecques. À côté d'autres sanctuaires et cultes destinés à tous les Grecs, c'était justement Olympie qui mettait en scène et représentait ce rapport de tension.

C'était à Olympie même que les formes multiples et complexes de création d'une communauté prenaient encore corps de manière bien particulière, bien au-delà des aspects ostentatoires et représentatifs déjà mentionnés. Ce qui auparavant, dans le rapport de communication traditionnel, s'était formé et avait produit des sentiments très forts dans l'expérience d'une communauté culturelle et existentielle mais avait aussi permis une prise de conscience intéressante et intense de la communauté et de la différence – dans les communautés des délégués de fête qui existaient dès lors –, tout cela était à présent considérablement élargi et fortifié dans la fête, sur le lieu même.

Sur ce point, il faut penser à l'ensemble des manifestations culturelles qui approfondissaient et fortifiaient complètement l'élément commun, fondateur de communauté, par le rituel<sup>116</sup>. Il y avait à satiété des célébrations communes d'actes culturels, la procession et le sacrifice pour le Zeus Olympien, qui était fait ensemble avec les Éléens<sup>117</sup>, d'autres sacrifices, processions, prières, la communauté culturelle de table qui y était liée, dans sa totalité aussi bien que dans des groupes plus petits, les concours eux-mêmes et le programme qui les accompagnait et donnait forme à une manière de faire performative et agissante<sup>118</sup>, la compétition dans la mise en valeur ostentatoire du statut etc. Les tensions émotionnelles qui en résultaient dans un tel contexte renforçaient justement l'intensité des sentiments et, par là même, de l'expérience<sup>119</sup>.

En même temps, on prenait conscience de l'expérience liée et ainsi élaborée. Les conceptions que l'on se faisait structuraient à leur tour le vécu. Par rapport à l'aller, le spectre des contacts s'élargissait à nouveau. On faisait connaissance avec de nombreuses

<sup>116</sup> Sur cet aspect voir surtout Ulf 1997, p. 43 ; Gebauer, Wulf 1998, p. 146 ; Kowalzig 2005, p. 43 sq.

<sup>117</sup> Rutherford 2004, p. 175 avec Philostrate, *De la gymnastique*, 5 sq.

<sup>118</sup> Voir sur ce point en particulier Kowalzig 2005, p. 43 sq., qui montre surtout avec l'exemple du Panionion, comment la performance pouvait être liée au sens étroit avec le culte (p. 47 sq.).

<sup>119</sup> Voir en général Müller 1987, p. 205.

personnes nouvelles qui honoraient les mêmes dieux, parlaient la même langue (même si c'était aussi avec de sensibles variations, qui étaient déjà devenues en partie familières par de précédentes rencontres) et disaient descendre des mêmes ancêtres<sup>120</sup>. C'est ainsi que l'esprit observait et classait les différences dans ce qui était commun et partagé ainsi que les différents degrés de proximité et d'éloignement.

Cela a fondé, fortifié et justifié, de plus en plus, le sentiment et la conscience d'appartenir à une grande communauté de culte englobante, celle des Hellènes. Celle-ci a permis des différences internes qui ont en même temps formé des unités englobantes à l'intérieur de la grande communauté. Les personnes concernées étaient des Ioniens, des Éoliens, des Doriens ou des Crétois, des Sicéliotes, des Eubéens, des Africains (« Libyens ») ou des citoyens d'une entité particulière, à chaque fois unis de manière différente entre eux – et en même temps ils étaient toujours aussi des Hellènes. C'est ainsi qu'une expérience variée a créé une « communauté »<sup>121</sup>, ou plus exactement une communauté qui s'est constituée dans la différenciation ; se sont ainsi créées et formées des relations sociales qui correspondaient à des communautés dans la mesure où elles reposaient sur un « sentiment d'appartenir ensemble »<sup>122</sup>. La preuve en est que les Grecs à Olympie pouvaient se rencontrer en tant que « parents » dans le culte rendu en commun (« en arrosant les autels avec le contenu d'un récipient »)<sup>123</sup>.

Toutefois, le fait décisif est que ces expériences et sentiments n'étaient ni uniques ni isolés. L'effet produit par la communauté vécue dans le sacrifice, le voyage, les fêtes ne restait pas éphémère. Il était pérenne, ce qui accroissait sa force et son efficacité durablement. On le constate précisément dans les institutions de la *théoria* et de la *théorodokia*. En général, la répétition rituelle conduit à l'habitude par le biais de la stabilisation qu'elle entraîne<sup>124</sup>, comme si elle s'incorporait dans la chair et le sang. S'y ajoutent les pratiques qui la prolongent et la pérennisent : on en voit l'expression dans l'échange des dons. Dans ce contexte, la civilisation grecque avait précisément à offrir avec son « amitié ritualisée »<sup>125</sup> un riche panorama d'éléments qui fortifiaient et perpétuaient la communauté.

<sup>120</sup> Voir sur ce point les critères d'identité qui sont donnés dans le passage souvent cité d'Hérodote, VIII, 144, 2. Sur les aspects liés au langage voir ci-dessus n. 112.

<sup>121</sup> Gebauer, Wulf 1998, p. 5 ; voir aussi ci-dessus sur *communitas*.

<sup>122</sup> Weber 1972, p. 22.

<sup>123</sup> Aristophane, *Lysistrata*, 1128 sq.

<sup>124</sup> Müller 1987, p. 206, 212, 342, 380 ; Gebauer, Wulf 1998, p. 46 sq., en se fondant sur Pierre Bourdieu.

<sup>125</sup> Herman 1987.



Les fortes règles et normes de l'hospitalité jouaient obligatoirement un rôle dans la formation, ici en cause, d'une communauté. C'est particulièrement le cas pour la relation entre *théoroi* et *théorodokoi*, un mode très formalisé de l'hospitalité. Celle-ci avait un caractère officiel pourvu de composantes aux valeurs rationnelles et normatives, en résumé un haut degré de relation. En même temps elle avait un côté affectif, qui pouvait susciter la sympathie par une proximité et une fidélité renouvelées. Elle devait avant tout être quelque chose de durable : elle se fortifiait toujours plus, au rythme des fêtes et des contacts renouvelés ; elle était en même temps célébrée et matérialisée par des cadeaux et, chose remarquable, une telle relation pouvait même être laissée en héritage<sup>126</sup>.

Il faut donc s'attendre à des relations extrêmement stables qui fondaient et préservaient une forme complexe de communauté entre des individus et des groupes, mais aussi, en même temps, entre les unités politiques représentatives de ceux-ci. Cette communauté était essentiellement une relation bilatérale, individuellement entre *théoroi* et *théoroi* ou entre *théoroi* et *théorodokoi*, collectivement entre leurs *poleis* respectives. Le rôle d'intermédiaires était aussi joué par de plus grandes communautés et ligues auxquelles ces personnes et unités étaient respectivement liées, qu'elles soient familiales, politiques, culturelles, régionales etc. Ces entrelacs et nœuds<sup>127</sup> méritent qu'on y prête davantage attention qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Ils prennent du sens à partir du moment où on donne sa vraie valeur – comme c'est d'ailleurs inévitable et tout à fait justifié – au lien qui relie les Grecs à leur *polis* ou à des entités analogues. Dès qu'on considère la communication culturelle avec ses facettes étudiées dans cet article, on voit que des espaces d'action s'ouvraient et que des liens étroits étaient noués ; ces liens ne dépassaient, ni n'éliminaient les unités fondamentales, mais les subsumaient et les intégraient ainsi, de manière particulière. Ces liens avaient leurs propres forme et force, leurs propres solidarités et loyautés avec des incitations adaptées (même si elles entraient en conflit avec d'autres), par exemple à l'échelle régionale (« nous, les Sicéliotes ») et enfin panhellénique : « nous, les Grecs »<sup>128</sup>.

Les phénomènes étudiés ici nous montrent assez précisément comment « fonctionnaient » les identités d'ordre supérieur, justement dans leur dépassement

<sup>126</sup> Perlman 2000, p. 61 ; sur la signification de la succession voir Müller 1987, p. 341.

<sup>127</sup> L'aspect de l'enchevêtrement, comme « interdépendance entre des représentations suprarégionales et des sphères de vie régionales » est aussi souligné (même si c'est un autre enchevêtrement) Linke 2006, p. 109 *sq.* ; en général, voir aussi Kowalzig 2005, p. 43 *sq.*

<sup>128</sup> Voir pour l'époque moderne par exemple Hall 2002, p. 227 ; Domínguez 2006, p. 454.

et enchevêtrement, pas seulement individuellement, mais aussi collectivement. Il s'agit dans le cas des *théoroi* ou *théorodokoi* de citoyens de deux ou  $x$  *poleis* qui se rencontrent en un lieu sacré, vénéré en commun ; ces citoyens étaient en partie déjà liés entre eux durant le voyage pour s'y rendre. Le lieu est géré par une *polis* ou une entité analogue (dans le cas d'Olympie évidemment, mais la situation était un peu différente à Delphes).

Pour décrire et classer ces faits on peut avoir intérêt à recourir aux perspectives de la théorie des réseaux<sup>129</sup>. Dans des réseaux se forment des nœuds, des structures et des « chemins » qui présentent une véritable aptitude au changement<sup>130</sup>. Surtout ils conduisent à multiplier les liaisons, par exemple pour créer des hyper-réseaux. Dans notre cas, des délégués de fête qui annoncent (donc du second type) peuvent être en même temps visiteurs officiels d'autres fêtes<sup>131</sup>. Souvent des liens se renforcent à l'intérieur des réseaux. Il est intéressant de noter que, dans des liaisons à longue distance, la connexion peut être d'une grande qualité et force entre un petit nombre de connectés<sup>132</sup>. Enfin, dans un grand nombre de liaisons, des nœuds serrés peuvent aussi se former. On rencontre une telle densité par exemple dans un important sanctuaire suprarégional<sup>133</sup>.

Multipliation, renforcement et approfondissement sont à chaque fois complétés, dans notre cas, par l'ancrage qui est fondé justement sur l'institutionnalisation des phénomènes. S'ensuit de cette manière – et l'exemple de l'*épiwoikia* éléenne<sup>134</sup> est ici instructif, mais on peut aussi penser aux gardiens de l'épaule de Pélops à Érétrie, mentionnés plus haut, ou aux prêtres restés éléens dans une autre *polis* – un rapport triangulaire entre la *polis* A, la *polis* B et le culte A' (culte administré par la *polis* A). Des citoyens de A, responsables du culte A', vivent en B, en partie avec des gens de B qui ont la citoyenneté de A, sous la forme d'une communauté particulière – par exemple dans le culte A' en B. Plus nombreuses sont les *poleis* qui participent au culte A', plus complexe est le réseau.

Le nouveau triangle, qui est à chaque fois la figure de base, laisse pour ainsi dire son droit à la *polis*, mais crée des unités nouvelles et transversales qui peuvent développer leurs propres force et durée. Il en ressort ainsi un « tiers » qui n'est pas seulement

<sup>129</sup> L'apport de ces théories même pour des questions concrètes a maintenant été démontré de manière très convaincante par Malkin 2011.

<sup>130</sup> Malkin, Constantakopoulou, Panagopoulou 2009, p. 4 *sq.*

<sup>131</sup> Rutherford 2007, p. 25 *sq.*

<sup>132</sup> Rutherford 2007, p. 27 avec n. 27 (« a very small number of long-distance ties can be enough to allow a network to be well connected ») ; voir Malkin 2005, p. 63 ; Reinhard 2011, p. 637 *sq.*

<sup>133</sup> Rutherford 2007, p. 27 avec n. 26.

<sup>134</sup> Au sens de Siewert 2006, p. 44 *sq.*, voir aussi Rutherford 2007, p. 25 sur Samothrace.

facteur de trouble, mais aussi de stabilité, par le chevauchement<sup>135</sup>. D'autres nœuds peuvent compléter le tout, l'élargir et le subsumer. Si l'on se demande comment, étant donné l'élargissement spatial et le déchirement politique, a pu émerger et se développer pendant longtemps quelque chose comme une identité hellénique, on doit prendre en compte de tels phénomènes et donc regarder vers Olympe.

Hans-Joachim GEHRKE

## IV-Les réseaux de Mithridate

Mithridate VI Eupator du Pont est entré dans l'histoire pour ses guerres contre Rome et ses qualités personnelles – surtout le courage et la ténacité qui ont transformé le roi en un personnage de légende. Toutefois, Mithridate doit être apprécié aussi en tant qu'artisan d'un grand empire, au croisement d'éléments divers. En effet, le roi pontique a construit tout un réseau idéologique, politique et culturel, qui a représenté un repère dans l'histoire de l'Orient, à l'époque hellénistique tardive. La généalogie de Mithridate réunissait la descendance perse et celle de la Macédoine : ce mélange était reflété aussi par sa cour, où des dignitaires d'origine iranienne côtoyaient des Grecs. Par ailleurs, l'empire construit par le roi était fait de gens d'origines très diverses : des peuples barbares jusqu'à des personnes issues des cités grecques comme Athènes même. Plus que cela, l'empire pontique a établi des liens non seulement avec les régions périphériques de la mer Noire, mais aussi avec d'autres zones de la Méditerranée, jusqu'à la péninsule Ibérique<sup>136</sup>. Ainsi, Mithridate fut au cœur d'une série de réseaux qui concernaient à la fois sa famille et sa sphère politique et économique. Ces réseaux constituaient autant de liens entre le monde perse, anatolien et grec, l'Orient et l'Occident, la mer Noire et la Méditerranée. Ceux-ci ont servi, dans une certaine mesure, d'exemple à d'autres monarchies – l'Arménie, la Cappadoce, la Commagène, l'Atropatène et le Bosphore – qui se sont développées à partir du dernier siècle av. J.-C. et qui ont réuni le passé iranien à l'influence gréco-romaine.

<sup>135</sup> Simmel a déjà formulé des remarques essentielles sur ce tiers ou sur les croisements : Simmel 1992, p. 115, 134 *sq.*, 143 *sq.*, 460, 478 *sq.* Ce thème est actuellement souvent étudié dans les sciences sociales ; voir par exemple l'important ouvrage collectif Bedorf, Fischer, Lindemann 2010.

<sup>136</sup> Ce texte remonte à une conférence que j'ai donnée à l'École Normale Supérieure le 4 février 2016 et qui est publiée, en format multimédia et en espagnol, sur Savoirs ENS (<http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=2513>). Pour l'invitation et la traduction je remercie Anca Dan. Ce travail s'inscrit dans le Projet de Recherche FFI2015-63956-P du Ministère d'Économie de l'Espagne. En général, sur Mithridate, voir Reinach 1890 ; McGing 1986 ; Ballesteros Pastor 1996 ; Id. 2013c ; De Callatay 1997 ; Mastrocinque 1999 ; Goukowsky 2001. Sur le terme « royaume du Pont », Ballesteros Pastor 2012 ; Dan 2014.

## Les réseaux familiaux

La première illustration des réseaux autour de Mithridate est sa propre généalogie. Les rois du Pont, et Mithridate en particulier, s'enorgueillissaient de l'union entre le sang des Grecs et des Perses. La dynastie mithridatide descendait des anciens satrapes de Daskyleion, dans la Propontide, qui avaient établi autour de leur cour tout un réseau de contacts gréco-perses<sup>137</sup>. En effet, les liens entre les seigneurs perses de Daskyleion et les Macédoniens furent étroits : le satrape Artabaze II s'est enfui à la cour de Philippe II, qui l'a reçu pendant plusieurs années<sup>138</sup>. Le fondateur de la maison pontique, appartenant à cette famille de satrapes, a lutté aux côtés d'Eumène de Cardie et est passé ensuite du côté d'Antigone le Borgne, entretenant une amitié étroite avec le jeune Démétrios Poliorcète<sup>139</sup>. C'est pourquoi, depuis ses origines les plus anciennes, le royaume du Pont fut marqué par l'interconnexion d'une noblesse iranienne et les différentes élites gréco-macédoniennes.

En même temps, les rois pontiques se décrivaient comme descendants de Cyrus et Darius. Cela est possible, même si ce n'est pas démontrable : Pharnabaze II, satrape de Daskyleion, s'est marié avec Apamè, fille d'Artaxerxès II. Aussi, la chronique de Diodore de Sicile sur la maison de Cappadoce<sup>140</sup> évoque un Pharnace, oncle de Darius le Grand, qui pouvait avoir été ancêtre des satrapes de Daskyleion et dont descendaient aussi les rois cappadociens, auxquels Eupator était apparenté<sup>141</sup>. Cependant, il est intéressant de noter que certaines sources, comme Polybe, Florus et l'auteur du *De Viris Illustribus*, font allusion seulement à la relation des rois pontiques avec l'un des « Sept Perses » qui participèrent à la conjuration contre le mage Gaumata, sans mentionner Darius lui-même. Au contraire, Salluste, Appien et Trogue Pompée font allusion à cette parenté avec Darius, sans doute parce que leurs histoires étaient plus intimement liées à la généalogie diffusée à la cour pontique au temps d'Eupator<sup>142</sup>. Appien estimait que ce roi était le 16<sup>e</sup> descendant de Darius, ultime preuve qu'il y avait une version officielle sur

---

<sup>137</sup> Ballesteros Pastor 2012.

<sup>138</sup> Ballesteros Pastor 2013a, p. 67.

<sup>139</sup> Ballesteros Pastor 2013b, p. 185-186.

<sup>140</sup> XXXI, 19.

<sup>141</sup> Bosworth-Wheatley 1998, p. 159-160 ; Ballesteros Pastor 2012, p. 367-368 et *passim* ; Ballesteros Pastor 2013c, p. 250-277. Sur la parenté, avec les Ariarathides, voir Ballesteros Pastor 2014.

<sup>142</sup> Ballesteros Pastor 2012 ; Ballesteros Pastor 2013c, p. 182.

la lignée des rois. Le fait que Mithridate VI affirmait posséder le lit de Darius serait une autre preuve que le monarque pontique se réclamait de la famille des Achéménides<sup>143</sup>.

Eupator avait aussi du sang macédonien. Le lien entre Séleucides et Mithridatides remontait au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Mithridate II se maria à une fille d'Antiochos II Théos. Le même roi pontique donna une de ses filles à Antiochos Hiérax ; par la suite, elle fut mariée à Achaios, oncle d'Antiochos III. Mais, surtout, Mithridate II a donné une autre fille en mariage à Antiochos III lui-même<sup>144</sup>. Ce ne sont pas les seules unions entre les Pontiques et les Séleucides : Pharnace I<sup>er</sup> s'est marié avec Nysa, probablement fille d'Antiochos IV. De même, il est possible qu'Antiochos IV se soit marié à une princesse du Pont<sup>145</sup>. Par conséquent, il y avait entre Séleucides et Pontiques un réseau privilégié de contacts. Il suffit de rappeler que les seules princesses des maisons royales anatoliennes qui ont régné sur l'empire séleucide sont issues de la dynastie du Pont. L'installation de reines macédoniennes à la cour pontique a dû impliquer une altération des traditions perses. Ces reines étaient accompagnées de leur propre cortège de serviteurs et imposaient certaines coutumes du monde grec. De fait, nous savons que, pendant le règne d'Eupator, le titre de reine (*basilissa*) est attesté dans le Pont ; la reine portait un diadème, comme les reines de Macédoine<sup>146</sup>.

En effet, Mithridate V Évergète, père d'Eupator, s'est uni à Laodice, une princesse de Cappadoce<sup>147</sup>. L'union avec les Cappadociens, toutefois, représentait une continuité de la relation des Pontiques et des Séleucides, puisque déjà dans la dynastie des Ariarathides il y a eu différentes reines de la lignée de Séleucos : ce fut le cas de Stratonice, femme d'Ariarathe III, d'Antiochis, femme d'Ariarathe IV et de Nysa, femme d'Ariarathe V<sup>148</sup>. Très probablement, une partie de l'aristocratie cappadocienne a regardé d'un œil favorable le lien avec le Pont : Gordios, *leader* de cette faction, séjourna pour un temps à la cour d'Eupator<sup>149</sup>. Cette connexion entre une partie de la noblesse cappadocienne et la maison pontique a rendu possible non seulement le mariage susmentionné de Mithridate V avec une princesse Ariarathide, mais aussi

<sup>143</sup> Appien, *Mithridatica*, 112, 115.

<sup>144</sup> Petković 2009 ; Ballesteros Pastor 2013c, p. 240-241 ; D'Agostini 2016.

<sup>145</sup> Savalli-Lestrade 2005, p. 199 ; Ballesteros Pastor 2013c, p. 279.

<sup>146</sup> Olshausen 1974, p. 158 ; Ballesteros Pastor 1996, p. 310-311.

<sup>147</sup> Ballesteros Pastor 2014.

<sup>148</sup> Ballesteros Pastor 2015, p. 440.

<sup>149</sup> Justin, XXXVIII, 1, 6 ; Ballesteros Pastor 2013c, p. 178.

celui de Laodice, fille de ce roi, avec Ariarathe VI. Pareillement, cette relation entre les deux dynasties justifie qu'un fils d'Eupator a régné en Cappadoce au début du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>150</sup>

Mithridate a utilisé les alliances matrimoniales dans sa politique. C'est ce que montre l'union de sa fille Cléopâtra avec Tigrane II d'Arménie. Cléopâtra a eu au moins trois fils et une fille. Cette dernière fut mariée à Mithridate I<sup>er</sup> de Médie Atropatène ; cette maison royale mineure s'est apparentée aussi à la maison commagénienne, par le mariage entre Iotapa et Mithridate III. En même temps, les Artaxiades d'Arménie se sont liés à la dernière dynastie cappadocienne, par l'union d'Archélaos I<sup>er</sup> avec une princesse arménienne. Glaphyra, fille d'Archélaos, a épousé Alexandre, fils d'Hérode le Grand, ainsi que le roi Juba II de Mauritanie. Donc la généalogie des rois du Pont s'est étendue comme un filet dans tout l'Orient ; une dynastie d'origine pontique allait d'ailleurs survivre dans le Bosphore Cimmérien pendant plusieurs siècles<sup>151</sup>.

Mithridate se proclamait aussi descendant d'Alexandre le Grand. Cette parenté est clairement fictive, comme c'est aussi le cas de celle des Séleucides et des Lagides, qui prétendaient appartenir à la lignée des Argéades de Macédoine. Il est significatif que le monarque pontique ait proclamé ce lien avec Alexandre. Ce Roi des Rois avait la prétention d'apparaître comme *kosmocrator*, ce qui le poussait à présenter sa généalogie comme un réseau universel de liens familiaux et culturels. Il était souverain non pas d'un seul peuple, mais de plusieurs, héritiers des plus grands empires qui ont existé au monde<sup>152</sup>.

Ce réseau généalogique révèle aussi d'autres aspects : les rois pontiques cherchaient à se montrer parents de personnages mythiques pour se légitimer et en même temps établir des liens avec la culture grecque. Il est très probable que les Mithridatides se soient considérés comme descendants de Télèphe, roi mythique de Mysie, la région de Daskyleion. Les Pontiques se proclamaient aussi descendants d'Aïètès, roi de Colchide gardien de la Toison d'or, perçu comme souverain de toute la mer Noire<sup>153</sup>. Il y avait, ainsi, d'une part Darius le Grand, d'autre part les Séleucides et, d'une autre part, les héros grecs : l'empire de Mithridate faisait ainsi le lien entre des mondes différents, qui jusqu'alors ne faisaient que coexister.

<sup>150</sup> Il fut Ariarathe IX : Ballesteros Pastor 2013c, p. 184-186 ; Ballesteros Pastor 2014.

<sup>151</sup> Sullivan 1990, p. 38, 42, 101, 185, 299, 326, et *passim*.

<sup>152</sup> Justin XXXVIII, 7, 1 ; Ballesteros Pastor 2013c, p. 279-280 ; Ballesteros Pastor 2015, p. 443 avec n. 91.

<sup>153</sup> Florus, I, 40, 1 ; Ballesteros Pastor 2012, p. 371.

## Les réseaux de cour

À la cour d'Eupator fut établi un très ample réseau de relations : elle fut un lieu de rencontre entre cultures, où vécurent ensemble des personnes d'origines très diverses. Des études prosopographiques ont analysé la proportion de noms grecs et iraniens parmi les membres de la cour du Pont. Les noms connus pour les charges les plus élevées sont en majorité grecs, alors que les perses, moins fréquents, sont plutôt liés à des tâches de catégorie inférieure<sup>154</sup>. Cependant, la présence iranienne a dû avoir un grand poids au palais de Sinope. Il est certain qu'il y avait à la cour pontique des mages, chargés de l'éducation des princes. Les épreuves que Mithridate Eupator eut à traverser pendant son enfance sont à mettre en relation avec les enseignements des mages : tirer des flèches, monter à cheval, connaître les plantes et les poisons, passer son temps en plein air, survivre au milieu d'une nature sauvage. Les connaissances de Mithridate sur les propriétés des pierres sont liées aussi à l'éducation des mages. Le fait que le roi fut accompagné jusqu'à sa mort d'interprètes des songes peut être lié à la présence de ces prêtres mazdéistes. C'est aussi aux mages qu'il convient d'attribuer le lien entre la conception de Mithridate et la comète de 134 av. J.-C., ainsi que l'interprétation positive de la comète de 110, contemporaine de la montée sur le trône du jeune Eupator. Probablement les mages ont appris à Mithridate la relation entre les régions géographiques et les signes du Zodiaque, ce qui expliquerait la dévotion particulière du roi pour les Dioscures – les Gémeaux – correspondant à l'ancienne satrapie de Daskyleion, couvrant des territoires asiatiques aussi bien qu'européens. La force du Mazdéisme dans le Pont pourrait aussi justifier les rituels funéraires des rois, qui suivaient des normes établies par la religion de Zoroastre<sup>155</sup>.

À côté de l'importance de la culture iranienne, l'esprit grec était bien présent à la cour pontique. N'oublions pas que Sinope était une ancienne colonie milésienne. Il est bien connu qu'alors que les satrapes du nord de l'Anatolie ont utilisé l'araméen, la langue officielle du Pont était le grec, comme on peut le voir dans les inscriptions et sur les monnaies. Appien affirme que Mithridate connaissait les cultes grecs et aimait la *mousiké* (concept concernant l'art des muses en général)<sup>156</sup>. L'aspect du roi sur les monnaies est celui d'un Grec, son profil ressemblant à celui d'Alexandre avec un diadème<sup>157</sup>. Le contact

<sup>154</sup> Olshausen 1974 ; Portanova 1988 ; Savalli-Lestrade 1998, p. 173-191.

<sup>155</sup> Ballesteros Pastor (sous presse).

<sup>156</sup> Appien, *Mithridatica*, 112 ; Ballesteros Pastor (sous presse).

<sup>157</sup> Voir surtout De Callatäy 1997.

entre les mondes hellène et perse s'est conclu par une fusion des deux : Mithridate est un Perse fortement hellénisé, ce qui se reflète dans tous les aspects de son règne et de sa famille.

Ce lien du grec et de l'oriental était aussi visible parmi ceux qui remplissaient les fonctions importantes du royaume. Devaient exister des dignitaires iraniens à la cour de Mithridate, comme Moaphernès, le grand-oncle maternel de Strabon, qui fut gouverneur de la Colchide. En effet, cet auteur est un bon exemple d'interconnexion entre Grecs et Perses dans le Pont, car dans sa famille le sang grec était mélangé au sang iranien<sup>158</sup>. Nous avons d'autres exemples d'un tel lien par l'onomastique des personnages de la cour pontique, comme Diophantos fils de Mitharos, général d'Eupator, et Phoenix, oncle du roi au nom grec<sup>159</sup>.

Comme nous l'avons dit, à la cour des Mithridates, il y avait un grand nombre de Grecs, qui ne venaient pas seulement du Pont, mais d'autres lieux de l'Anatolie et de l'Égée. L'un des *philoï* les plus importants a dû être Métrodore de Scepsis, qui avait le titre de « père du roi ». Métrodore est un autre bon exemple de synthèse entre la culture grecque et iranienne : érudit, il avait de nombreuses connaissances sur les animaux, les plantes, la géographie et l'histoire qui pourraient indiquer un lien avec la sagesse des mages. À côté de ce sage, les sources nous parlent d'autres personnages : Alcée et Diodoros Zonas de Sardes, Mynnion et Philotimos de Smyrne, Clithène et Asclépiodotos de Lesbos, et Diodoros d'Adramyttium. Lamachos, un riche Héracléote, était ami personnel du roi. Il y a eu aussi Athénion d'Athènes, le philosophe devenu tyran de sa cité<sup>160</sup>. Comme Athénion, nous pouvons penser que beaucoup d'ambassadeurs de différents endroits de la Grèce se sont rendus auprès du roi. De fait, la plus grande partie de la Grèce continentale et de l'Égée a été du côté de Mithridate en 89/88 av. J.-C. : cette situation était due à une série de contacts, qui ont diffusé les plans du roi et ont suscité la sympathie.

Nous connaissons l'existence de personnages romains à la cour du Pont, car Mithridate était habitué à écouter parler latin<sup>161</sup>. Ces Romains, du moins à partir de 89, devaient être des nobles exilés de l'*Vrbs*. L'un d'entre eux était C. Appuleius Decianus (*Tr. pl.* 98), qui a voyagé en Orient avec son fils. Dans le Pont il y avait aussi un sénateur nommé Attidius. Le spécialiste des parfums du roi, L. Lutatius Paccius, était également romain. On parle aussi des relations de Rutilius Rufus (*cos.* 105) avec Mithridate, même

<sup>158</sup> Cassia 2000.

<sup>159</sup> Portanova 1988, p. 242-243, 377, respectivement.

<sup>160</sup> Voir Portanova 1988, *passim* ; Savalli-Lestradre 1998, p. 173, 181-182. Sur Métrodore, voir aussi Ballesteros Pastor (sous presse).

<sup>161</sup> Plutarque, *Marius*, 31, 3.



si cela reste discutable<sup>162</sup>. On dit enfin que M. Aemilius Scaurus (*cens.* 109) a été en contact direct avec le roi<sup>163</sup>.

L'alliance de Mithridate avec Sertorius est l'un des meilleurs exemples de la longue étendue des réseaux établis par le roi. L'entente avec le proconsul a dû promouvoir toute une série de relations entre les Romains révoltés d'Espagne et ceux qui restaient exilés en Asie Mineure. L. Magius et L. Fannius, les exilés qui ont servi de lien pour le pacte entre Eupator et Sertorius, vivaient en Anatolie et sont allés jusqu'à Sinope, où ils ont peut-être rencontré d'autres exilés. Ensuite, ils ont voyagé jusque dans la péninsule Ibérique, pour retourner finalement dans le Pont<sup>164</sup>.

Nous devons rappeler aussi que Mithridate recevait les déserteurs de l'armée romaine. Ceux-ci faisaient des pressions sur le roi pour ne pas conclure de pacte avec Pompée<sup>165</sup>. Nous ignorons leur nombre, mais ils devaient être suffisamment nombreux pour exercer une influence sur les décisions du monarque pontique. Très probablement, ces déserteurs sont à mettre en rapport avec l'adoption des tactiques et de l'armement romain de la part de Mithridate, lors de son dernier combat contre Rome<sup>166</sup>.

Mithridate a reçu des émissaires de plusieurs pays, qui sont venus demander son secours. Parmi ceux-ci, il y avait les ambassadeurs des Italiens qui se sont levés contre Rome lors de la « Guerre sociale », peu avant le début des guerres mithridatiques. Ces connexions sont confirmées par les récits antiques, qui montrent comment Mithridate était au courant du conflit qui avait lieu en Italie. La célèbre monnaie de type pontique avec une marque en osque est sans nul doute un indice de la coopération entre les Italiens révoltés et Mithridate<sup>167</sup>.

Nous ne pouvons laisser de côté la présence, à la cour pontique, des gens provenant d'Afrique. Posidonius raconte que le roi a reçu les ambassadeurs de Carthage. En 88 av. J.-C., cette cité était un noyau très actif des partisans de Marius, qui s'est alors enfui en Afrique ; on peut mettre cette situation en rapport avec un passage d'Appien<sup>168</sup> qui confirme les contacts

<sup>162</sup> Portanova 1988, p. 176-179, 218, 314-315, 381-385, respectivement.

<sup>163</sup> Valère Maxime, III, 7, 8.

<sup>164</sup> Portanova 1988, p. 261-262, 320-322 ; Ballesteros Pastor 1996, p. 203-210.

<sup>165</sup> Appien, *Mithridatica*, 98.

<sup>166</sup> Couvenhes 2009.

<sup>167</sup> Ballesteros Pastor 1996, p. 91-92 ; Ballesteros Pastor 2013c, p. 234-235.

<sup>168</sup> Appien, *Mithridatica*, 16.

du roi avec cette province romaine. De plus, nous devons prendre en compte également les relations entre Iraniens et Numides, qui remontaient au moins au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>169</sup>

Les relations d'Eupator avec les Parthes devaient être intenses. Posidonius comme Appien faisaient allusion à l'alliance entre Mithridate II Arsace et le souverain pontique. Deux *philoï* d'Arsace apparaissent parmi les dignitaires dont les bustes se trouvaient dans la chapelle de Mithridate à Délos, et il est très probable que ces personnages avaient un certain lien avec la cour pontique. Ce contact restreint entre les deux maisons royales fut éclipsé par la mort du roi parthe, mais allait être repris plusieurs années après<sup>170</sup>.

Bien évidemment, à la cour du Pont on doit prendre en compte les membres de la famille royale. L'onomastique de ces princes et princesses reflète des liens entre le monde grec et iranien, et nous montre une série de perspectives qui ont très probablement évolué sous Mithridate. La plupart des fils du roi avaient des noms iraniens, avec les exceptions notables d'Arcathias et Macharès, qui étaient probablement des sobriquets transmis par la tradition littéraire, sans que nous connaissions le nom officiel des princes. Le roi du Pont a donné à son premier né le nom dynastique par excellence, Mithridate. À la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le roi a donné à ses fils les noms des anciens satrapes perses de l'Asie Mineure occidentale : Artaphernès, Pharnace, Xipharès (Oebarès). Pendant les guerres mithridatiques, les princes ont pris des noms de rois achéménides, en commençant par Cyrus et en continuant avec Darius et Xerxès (sans que nous puissions exclure qu'il y ait eu un Cambyse). Cela reflète une idée impériale de rénovation de l'ancienne splendeur des Achéménides. Mithridate apparaît ainsi comme l'initiateur d'une nouvelle étape, marquée aussi par les frappes monétaires en or, qui commencent une nouvelle ère à partir de 89/88 av. J.-C. Mais vers la fin de son règne, le roi préféra, pour ses fils, des noms liés à Alexandre, comme Oxatrès, nom du père de Roxane et du frère de Darius III qui conclut une amitié avec le roi macédonien<sup>171</sup>.

Une évolution a pu avoir lieu aussi dans l'onomastique des princesses. Les plus âgées ont des noms macédoniens, comme Cléopâtra. Mais, plus tard, il y a des noms iraniens, comme Dripétyna, qui fut la femme perse d'Héphestion, ami d'Alexandre. En cela, Mithridate VI a suivi la direction tracée par son père, qui a donné à ses filles les noms de Roxane et Stateira, les femmes iraniennes du roi macédonien. Au final, les filles les plus jeunes d'Eupator que nous connaissons s'appelaient Eupatra et Orsabaris, ce qui change

<sup>169</sup> Ballesteros Pastor 2005, p. 398 ; Id. 2013c, p. 259.

<sup>170</sup> Olbrycht 2009. Voir aussi Ballesteros Pastor 1996, p. 251-257, 424-426.

<sup>171</sup> Ballesteros Pastor 2015.

le critère antérieur et apparaît parallèlement au nom du prince Oxatrès. Toutefois, nous y voyons toujours l'intention de lier les mondes grec et perse. On revendiquait l'héritage d'Alexandre, pour sa relation avec les Perses, dont on rappelait les noms avec insistance<sup>172</sup>.

Les épouses et les concubines de la cour de Mithridate méritent une mention particulière. À la mort de la reine Laodice, femme et sœur d'Eupator, ce roi se maria à une Grecque, Monima de Milet, et eut aussi des concubines comme Bérénice, probablement de Chios, et Stratonice. Enfin, à un âge déjà avancé, Mithridate se maria à Hysicratée. On voit ainsi comment, malgré les traditions perses, il y avait une importante présence grecque dans le palais royal du Pont<sup>173</sup>.

Aux côtés des membres de la famille de Mithridate, il y avait deux princes Lagides, qui avaient été capturés par le roi à Cos. Ils se sont mariés avec les princesses Mithridatis et Nysa<sup>174</sup>. Cette relation avec le royaume lagide se matérialisait alors par des fiançailles, même si cela n'a guère eu de conséquence.

En résumé, on peut dire que la cour pontique et la famille même de Mithridate s'appuyaient sur un réseau de relations culturelles. Il combinait le grec et le perse : c'était la perspective sous laquelle on voulait afficher la dynastie.

## Connexions au niveau de l'empire

Mithridate a étendu sa puissance sur un vaste domaine, ce qui supposait l'établissement d'un solide réseau de contacts couvrant des territoires divers. L'empire s'étendait sur deux parties du monde : l'Europe et l'Asie. Ainsi, l'ancienne idée de Darius le Grand et d'Alexandre prenait corps entre les restes éparpillés des royaumes hellénistiques antérieurs. Au fur et à mesure de ses conquêtes, Mithridate parvint à placer sous son autorité toute une série d'anciens royaumes. Certains d'entre eux ont continué à être indépendants au moins de nom, et leur gouvernement fut confié à différents fils ou envoyés du roi, mais, en réalité, ils constituaient un réseau qui s'étendait à travers l'Asie Mineure et la mer Noire.

Tout d'abord, c'était une particularité du royaume pontique de réunir autant d'espaces de l'Euxin méridional, des deux côtés de l'embouchure de l'Halys, y compris les

<sup>172</sup> Ballesteros Pastor 2015, p. 438-439.

<sup>173</sup> Portanova 1988, p. 351-352, 322-323, 280-281, respectivement ; Ballesteros Pastor 1996, p. 310-320. Sur Hysicratée, Ballesteros Pastor 2011.

<sup>174</sup> Appien, *Mithridatica*, 111.

terres de l'ancienne satrapie de l'Arménie occidentale, sur la côte sud-est de la mer Noire. Dans le Pont, se sont rencontrées plusieurs cultures antiques : aux racines anatoliennes se sont superposées la colonisation grecque et l'invasion perse. Ainsi, il y avait des peuples à l'état tribal, comme les Tibarènes, les Chalybes et les Mossynèques, mais aussi des cités grecques, comme Amisos, Sinope, et autres entités plus petites. À côté d'établissements autochtones comme Amasie, ancien chef-lieu du royaume, il y avait le temple-ferme de Comana Pontica, ou Gazioura, centre des satrapes perses de la région<sup>175</sup>. Le substrat anatolien survivait à l'époque d'Eupator et c'est ainsi que l'on voyait se manifester des pratiques généralement considérées comme sémites, comme la circoncision ou la prohibition de la chair de porc. De plus, la religion maintenait des cultes qui remontaient à l'époque hittite, comme la déesse Mâ à Comana du Pont ou Zeus Stratios, dont les rituels furent adaptés par les rois mithridatides aux traditions perses. Il y avait aussi le culte d'Anahita dans le Pont, et probablement celui de Mithra. La religion était donc l'un des éléments qui mettaient en contact les différentes cultures d'un même territoire<sup>176</sup>.

Le Bosphore continua à être un royaume en apparence, dirigé par le susnommé Macharès, un des fils de Mithridate. L'ancienne monarchie bosphorane s'était éteinte avec la mort de Périsadès V, qui laissa son domaine par testament à Mithridate. Le Bosphore avait une entité propre : gouverné pendant plusieurs siècles par une dynastie scythe hellénisée (les Spartocides), il représentait un monde de frontière, avec différents peuples (Sindes, Méotiens, Tauriens, etc.) qui mettaient à rude épreuve l'hégémonie de ses rois. Le gouvernement pontique réussit à respecter les traditions du royaume bosphoran, puisque Macharès prit le titre d'« archonte »<sup>177</sup>, comme les souverains Spartocides<sup>178</sup>.

Mithridate a agi également en Colchide. L'ancien royaume mythique d'Aïetès était gouverné par des roitelets nommés des « porte-sceptre », qui ont fini par reconnaître l'autorité pontique. Mithridate donna cet espace à son premier né, qui fut par la suite accusé de trahison et condamné à mort. Ultérieurement, la Colchide a été confiée à Moaphernès, l'ancêtre de Strabon<sup>179</sup>.

<sup>175</sup> Olshausen, Biller 1984. Sur les Chalybes, voir Dan 2012-2013.

<sup>176</sup> Sur les cultes dans le Pont : Olshausen 1990 ; Ballesteros Pastor 2016. Sur Zeus Stratios : Ballesteros Pastor 2003 ; Williamson 2014.

<sup>177</sup> Appien, *Mithridatica*, 78.

<sup>178</sup> Müller 2010, p. 101, et en général sur l'influence pontique, p. 93-104. Voir aussi Ballesteros Pastor 2013c, p. 19, n. 68.

<sup>179</sup> Braund 1994, p. 152-160 ; Ballesteros Pastor 1996, p. 346-348.

La Cappadoce était également sous l'influence de Mithridate. Son fils de huit ans fut mis sur le trône, avec le nom d'Ariarathe. Le petit roi gouverna sous la tutelle de Gordios, membre de l'aristocratie cappadocienne favorable à Mithridate. Mais, en Cappadoce, on connaît aussi des dignitaires du Pont qui pouvaient avoir le titre de satrape et qui supervisaient le gouvernement sous les ordres d'Eupator. C'est finalement un cas analogue à celui du Bosphore, où les *philoï* de Mithridate accompagnaient Macharès<sup>180</sup>. Aussi, le souverain pontique a voulu implanter un royaume propre en Thrace. Son fils Arcathias fit marche vers cette région en 88 av. J.-C. ; il y a nommé des satrapes, ce qui implique l'existence d'une autorité royale<sup>181</sup>.

À ce réseau de rois et proto-rois on ajoute les anciens règnes, qui dépendaient directement de la couronne pontique : Pergame, Bithynie, Paphlagonie, ainsi que la Galatie, partiellement conquise par Eupator à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avant qu'elle ne soit complètement englobée dans le royaume en 89, suivant la guerre contre Rome. Enfin, nous tenons à mentionner la majorité des *poleis* de la Grèce et de l'Égée qui passèrent sous la domination pontique, et qui allaient être punies par Rome en signe de représailles. Comme nous allons le voir, dans beaucoup de ces cités, Mithridate a imposé des tyrans ou des personnes chargées de superviser les affaires publiques dans l'intérêt du roi<sup>182</sup>.

La majorité des cités grecques de la mer Noire se trouvaient sous l'autorité d'Eupator le plus probablement à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. En tout cas, pendant la première guerre mithridatique, pratiquement toutes se trouvaient entre les mains du roi. Dans beaucoup de ces cités il y avait des agents et des garnisons dépendant de la puissance pontique. Nous savons par quelques inscriptions que les habitants de ces *poleis* étaient reconnaissants à Mithridate d'avoir assuré leur sécurité devant la menace des barbares voisins. Le pouvoir du roi a donc représenté une garantie de calme et de stabilité pour ces cités. Or, le système réseautique établi par Eupator ne se limitait pas à un contact bilatéral simple entre lui-même et les peuples et États sous son autorité : il a créé une atmosphère propice à l'établissement de relations multilatérales qui ont assuré une coexistence pacifique entre les différents mondes se rencontrant aux bords de la mer Noire<sup>183</sup>. Au final, il y a eu un réseau de territoires interconnectés grâce au pouvoir

<sup>180</sup> Appien, *Mithridatica*, 102.

<sup>181</sup> Appien, *Mithridatica*, 35 ; Ballesteros Pastor 2018, p. 151. Sur la Cappadoce, *supra*, n. 150-151 ; Ballesteros Pastor 2013c, p. 184-189.

<sup>182</sup> McGing 1986, p. 121, 127, 131 ; Ballesteros Pastor 1996, p. 367-370. Sur ces conquêtes, voir en général Reinach 1890, p. 96-148 ; McGing 1986, p. 66-131 ; Ballesteros Pastor 1996, p. 56-232.

<sup>183</sup> Ballesteros Pastor 1996, p. 351-364 ; Avram 2005.

pontique. Ainsi, le transfert de la cour de Sinope à Pergame, en 88, a pu être motivé non seulement par le souvenir des anciens satrapes de Daskyleion, mais aussi parce que, géographiquement, l'ancienne capitale attalide était un lieu plus central dans le nouvel empire de Mithridate, qui s'étendait jusqu'à la Méditerranée orientale et à la mer Noire.

En effet, l'établissement de cet empire a donné lieu à une intensification des déplacements entre le Pont et les autres territoires. Bien sûr, les généraux pontiques se sont déplacés pour différentes guerres : nous connaissons les voyages de Diophante, Néoptolème et Aristonicos dans le Bosphore Cimmérien, les campagnes d'Archélaos et Taxilès en Grèce, les conquêtes de Dorylaos, Néoptolème et Métrophanès dans l'Égée<sup>184</sup>.

En dehors des opérations militaires, Mithridate a dû compter sur un ample réseau d'émissaires. Nous connaissons les noms de différents ambassadeurs pontiques, probablement des *philoï* du roi. Ainsi, il y a Pélipidas, qui a discuté avec les légats romains lors de l'invasion du Pont par Nicomède IV en 89 av. J.-C., et les ambassadeurs pontiques qui furent honorés dans diverses cités du Pont occidental<sup>185</sup>. Nous connaissons d'autres ambassades du roi, dans d'autres régions : chez Tigrane, chez les Parthes et les Scythes en 72 et en 66/65, mais aussi auprès de Pompée, d'abord en Espagne et ensuite en Syrie<sup>186</sup>. Aussi, Mithridate a envoyé des émissaires à Rome, à différentes occasions : tout d'abord en 101, pour défendre sa légitimité d'annexer la Paphlagonie orientale<sup>187</sup>. Il y a eu une autre délégation en 89, pour protester contre l'invasion du Pont par Nicomède IV<sup>188</sup>. Au moins deux ambassades furent envoyées à Rome, pour ratifier les accords établis avec Sylla à Dardanos : l'une vers 83 et une autre en 78, à la mort de Sylla<sup>189</sup>. Aussi, pendant le conflit susmentionné, le roi a envoyé des émissaires à Licinius Murena pour solliciter une cessation des hostilités contre le Pont<sup>190</sup>.

Les ambassades que Mithridate a envoyées à Sertorius devaient être le fruit d'une série de négociations préalables. Les navigateurs qui venaient dans le royaume du

<sup>184</sup> SEG 47, 1177 ; 55, 855 ; Portanova 1988, p. 180-185, 238-241, 356-358, 396-399 ; Avram 2005. Sur Diogène, *strategos* dans Olbia : Avram, Bounegrou 2006.

<sup>185</sup> Appien, *Mithridatica*, 12-16 ; *IOSPE I*<sup>2</sup> 349 (cf. SEG 52, 735) ; Avram 2012.

<sup>186</sup> Memnon *FGrH* 434 F1 29.6 ; Appien, *Mithridatica*, 107-108 ; Cicéron, *Sur les pouvoirs de Pompée*, 46, voir Ballesteros Pastor 1996, p. 266. Sur d'autres légations du roi : Justin, XXXVIII, 3, 6 ; Appien, *Mithridatica*, 20 ; voir Ballesteros Pastor 2013c, p. 213.

<sup>187</sup> Diodore de Sicile, XXXVI, 15.

<sup>188</sup> Dion Cassius, fr. 99, 2 ; Eutrope, 5, 5, 1 ; cf. Appien, *Mithridatica*, 15 ; Florus, I, 40, 3.

<sup>189</sup> Appien, *Mithridatica*, 65 ; 67 ; cf. 70.

<sup>190</sup> Appien, *Mithridatica*, 64 ; Memnon, *FGrH* 434 F1 26, 1.

Pont apportaient des nouvelles du général romain<sup>191</sup>. Mithridate a envoyé au proconsul rebelle des navires et de l'argent, alors que Sertorius a envoyé au roi des troupes et des conseillers militaires. Ainsi, le sénateur Marcus Marius, réfugié en Hispanie, a fait le voyage vers l'Asie Mineure pour collaborer avec Mithridate et a accompagné le roi, entrant comme proconsul dans les cités de la province d'Asie<sup>192</sup>.

Les territoires soumis à Mithridate étaient gouvernés par un réseau de personnages qui dépendaient du pouvoir central. Les plus importants étaient les satrapes, mentionnés parfois dans les sources. L'utilisation du terme « satrape » était déterminée probablement par le désir de ressusciter la splendeur perse. Nous ne connaissons pas le nombre et les fonctions spécifiques de ces satrapes, ni l'étendue des districts de l'empire pontique. À côté des satrapes, très probablement le roi a établi des gouverneurs ou des superviseurs des cités, comme Philopoimèn à Éphèse, Diogénès fils de Thyaias à Olbia, Diogénès fils de Diogénès à Istros, ou Démétrios, responsable de quelques cités dans le Bosphore Cimmérien. Probablement subordonnées à ces gouverneurs, il y avait les garnisons de troupes royales qui stationnaient dans les différentes cités de la mer Noire et de l'Égée. Nous avons conservé plusieurs références à ces contingents militaires : c'est le cas de ceux d'Apollonia, d'Olbia, et de Phanagorie<sup>193</sup>.

La réseautique de l'empire mithridatique transparait clairement dans l'armée. Les sources antiques nous proposent des listes de tous les peuples qui ont combattu sous le roi. De l'Asie, il y avait les Colques, et les peuples de la mer d'Azov, les Chalybes, les Arméniens, les Achéens, les Hénioques, les Leucosyriens, les peuples du Thermodon. De l'Europe, il y avait les peuples du Danube, les Sarmates, les Taures, les Bastarnes, les Corales, les Thraces. S'y ajoutaient à tous ceux-ci les Galates, qui ont constitué une bonne partie des troupes mercenaires du Pont. Des Scythes, qui habitaient aussi bien en Asie qu'en Europe furent soumis par Mithridate et formèrent une partie de son armée<sup>194</sup>.

Cette diversité des peuples a dû renforcer la connectivité entre les parties de l'armée pontique. Le recrutement des troupes devait donner lieu à un réseau étendu d'activités diplomatiques entre Mithridate et les différents roitelets. Ceux-ci devaient envoyer des contingents, peut-être sur la base des pactes réalisés à l'avance<sup>195</sup>. Le récit

<sup>191</sup> Cicéron, *Sur les pouvoirs de Pompée*, 9 ; Plutarque, *Vie de Sertorius*, 23, 1.

<sup>192</sup> Ballesteros Pastor 1996, p. 203-210.

<sup>193</sup> Avram 2005 ; Ballesteros Pastor 2018, p. 154-155. Sur Olbia, cf. *supra*, n. 185.

<sup>194</sup> Heinen 1991 ; Ballesteros Pastor 1996, p. 371-377 ; Ballesteros Pastor 2013c, p. 213-216 ; Avram 2005 ; Couvenhes 2009.

<sup>195</sup> Ballesteros Pastor 2013c, p. 216-217 ; cf. McGing 1986, p. 61.

d'Appien<sup>196</sup> sur la fuite du roi devant Pompée en 66, pour traverser la mer Noire vers la Crimée, nous donne une idée de ces rapports avec des peuples comme les Hénioques ou avec des Scythes qui ont traité de manière amicale Mithridate, probablement parce qu'ils avaient des contacts préétablis avec lui. Les troupes du roi recevaient des ordres des officiers, ce qui fait que les généraux pontiques devaient s'entretenir avec des lieutenants de différentes origines, comme c'était le cas de Dromichètes, commandant des Thraces qui ont lutté au côté du roi en Grèce<sup>197</sup>. Cette hétérogénéité pouvait être un problème lors de la transmission des ordres au combat, mais très probablement offrait aussi l'occasion d'une série d'échanges culturels. Mithridate a essayé de compenser cette diversité de peuples par l'apprentissage de leurs langues<sup>198</sup>. Le roi semble avoir été l'unique personne capable de diriger cet amalgame de peuples.

L'empire pontique a dû être un monde cosmopolite ; d'ailleurs, le système réseautique établi par Mithridate ne s'est pas limité à l'Asie Mineure et à la mer Noire : l'empire pontique fut méditerranéen, il a établi et maintenu des contacts avec les Grecs, les Africains, les Ibères, les Italiens, les Romains. Les marins et en particulier les pirates ont dû être une composante fondamentale de ce réseau à longue portée. Les pirates naviguaient pendant toutes les saisons de l'année et pouvaient mettre en grand danger Rome, précisément par leurs réseaux. Ainsi, Fannius et Magius, dissidents romains qui ont servi de lien pour le pacte entre Mithridate et Sertorius, ont voyagé au bord d'un *myoparon*, l'embarcation caractéristique des pirates. Un chef pirate nommé Séleucos a sauvé le roi d'un naufrage, lors d'une tempête en mer Noire, en 72<sup>199</sup>.

Comme nous l'avons vu, Mithridate s'est aussi appuyé sur un réseau athénien. Les relations d'Athènes avec le royaume pontique étaient anciennes. Tout particulièrement, Amisos avait été une colonie athénienne et, de fait, Alexandre y a restauré la démocratie en honorant ses fondateurs<sup>200</sup>. Les rapports entre Athènes et Amisos étaient donc très fluides, ce qui avait pu appuyer les rapports des rois mithridatides avec la cité de Périclès<sup>201</sup>. La cour pontique a dû recevoir des visites de personnages athéniens, comme le susmentionné Athénion, et cela expliquerait en partie l'appui que la cité a

<sup>196</sup> Appien, *Mithridatica*, 102.

<sup>197</sup> Appien, *Mithridatica*, 32-41 ; Portanova 1988, p. 251-252.

<sup>198</sup> Ballesteros Pastor 2018, p. 144-145 et (sous presse).

<sup>199</sup> Cicéron, *Verrines*, II, 1, 87 ; Orose, VI, 2, 24 ; Portanova 1988, p. 261-264, 320-322, 386-387.

<sup>200</sup> Appien, *Mithridatica*, 83.

<sup>201</sup> Rostovtzeff 1967, II, p. 908-909, 1024, n. 113 ; Ballesteros Pastor 1996, p. 432.



donné aux partisans d'Eupator. Entre ces partisans, nous pensons par exemple à Diès, un commerçant de Délos, possiblement Syrien, chez lequel habitait Athénion quand il est arrivé à Athènes, en 88. On peut penser aussi à Hélianax, prêtre des Dioscures, qui a dédié la chapelle de Mithridate à Délos. Dikaios, prêtre de Sarapis, a dédié une inscription en l'honneur de Mithridate. Nous considérons donc que des familles athéniennes entretenaient un lien étroit, probablement personnel, avec Mithridate, et que ces groupes ont contribué à soutenir la cause du roi dans la cité<sup>202</sup>. Il est très possible que Mithridate ait fait quelques voyages en Grèce qui ont pu consolider ces liens personnels. Selon Appien, le roi a consacré ses armes dans les sanctuaires de Némée et Delphes ; il a peut-être aussi participé à des jeux, Mithridate ayant la réputation d'un bon aurige. De fait, nous avons une inscription de Chios qui reconnaît les victoires du roi dans des compétitions hippiques<sup>203</sup>.

Nous avons vu que le réseau des relations de Mithridate touchait les Romains. La maison royale du Pont avait probablement des rapports de clientèle avec différentes familles de la *nobilitas* ; concrètement, nous pouvons penser aux Metelli. Ces familles avaient défendu à différentes occasions les Mithridatides devant les institutions de l'*Vrbs* et les ont appuyés lors des ambassades royales<sup>204</sup>.

Outre les ambassadeurs et généraux, l'empire de Mithridate devait s'appuyer sur un réseau d'agents, en partie secrets. Ainsi, nous savons que le roi a envoyé un certain Alexandre à la cour de Bithynie pour tenter d'assassiner Nicomède IV<sup>205</sup>. Mithridate s'est appuyé aussi sur des informateurs ; il accueillit à sa cour Socratès Crestos, demi-frère de Nicomède, et tenta de défendre les droits du fils présupposé bâtard de ce roi<sup>206</sup>. Si nous croyons Salluste<sup>207</sup>, Mithridate avait un réseau de contacts et messagers étendu à toute l'Asie Mineure et à la Méditerranée orientale. L'ambassade de Mithridate à Pompée en Hispanie<sup>208</sup> a pu aussi être secrète, car Sertorius ne devait rien savoir de ce messenger du roi. Mithridate a envoyé des lettres secrètes à toutes les cités de l'Asie, en donnant l'ordre

<sup>202</sup> Sur Eupator et Athènes : Ballesteros Pastor 1996, p. 119-138, 431-432 ; Ballesteros Pastor 2005.

<sup>203</sup> Appien, *Mithridatica*, 112 ; Robert 1935 ; cf. Suétone, *Vie de Néron*, 24 ; *Sur les hommes illustres*, 76, 1.

<sup>204</sup> Ballesteros Pastor 1996, p. 451-452 ; Ballesteros Pastor 2008, p. 57-58.

<sup>205</sup> Appien, *Mithridatica*, 57.

<sup>206</sup> Sur Chrestos, Portanova 1998, p. 389 ; Ballesteros Pastor 2013b, p. 243-244 ; sur le fils de Nicomède, Ballesteros Pastor 2009.

<sup>207</sup> *Histoires*, fr. 4.69.10-12 M.

<sup>208</sup> Cicéron, *Sur les pouvoirs de Pompée*, 46.

de tuer le même jour les Romains et les Italiens qui y vivaient<sup>209</sup>. Appien<sup>210</sup> raconte comment les nouvelles des victoires d'Eupator devant Licinius Murena se sont répandues rapidement. Pour cette diffusion et transmission des ordres, le roi devait s'appuyer sur un réseau de courriers ramifié dans l'Asie Mineure. La propagande pontique qui se déployait en ces moments a été en bonne partie assurée par les agents au service d'Eupator.

En guise de conclusion, on peut affirmer que ce qui distingue l'empire de Mithridate d'autres puissances de l'époque est le système de connexions entre personnes, peuples et puissances diverses. Le roi pontique a réuni, dans sa personne, le sang perse et macédonien, dans son royaume non seulement des Grecs et des Iraniens, mais aussi des autochtones d'Asie Mineure et autres peuples de la mer Noire. L'expansion fulgurante fut accompagnée de l'établissement de réseaux en tout genre : des contacts personnels aux relations politiques. En partie, ces réseaux étaient déjà actifs sous les rois pontiques antérieurs. Mais ils furent intensifiés et amplifiés lors de la constitution de l'empire par Eupator. Outre l'intense activité des ports pontiques, la relation de Mithridate avec les chefs des pirates s'est accompagnée d'un ample réseau de contacts qui a contribué, entre autres, à des pactes avec Sertorius et les Italiens. C'est ce qui a fait que les guerres avec Rome ont pris des proportions méditerranéennes. En grande partie, ces réseaux furent établis par Mithridate en vue de l'affrontement : le roi était informé du mécontentement des Grecs envers la République, de la situation des Italiens révoltés et des campagnes de Sertorius. En même temps, ce conflit fut conditionné par l'existence même de ces réseaux de Rome et de Mithridate, qui se sont alors confrontés.

Une grande partie de l'héritage laissé par Mithridate aux générations futures fut marquée par les relations qu'il a établies. Mithridate ne s'est pas contenté d'être le roi du Pont. Il projeta son autorité bien au-delà de ses frontières, en grand protagoniste de l'histoire de l'hellénisme tardif. Le lien de l'élément grec et l'iranien s'est ainsi transformé en un facteur qui a défini par la suite plusieurs monarchies orientales. De fait, les Parthes mêmes se proclamèrent des héritiers d'Alexandre<sup>211</sup>. Les descendants de Mithridate, appartenant à différentes maisons royales, furent un témoignage vivant de ces réseaux promus pour la domination singulière du roi du Pont.

Luis BALLESTEROS PASTOR

<sup>209</sup> Appien, *Mithridatica*, 22 ; Reinach 1890, p. 129-132 ; McGing 1986, p. 113-115 ; Ballesteros Pastor 1996, p. 103-107 ; Mastrocinque 1999, p. 42-43.

<sup>210</sup> Appien, *Mithridatica*, 66.

<sup>211</sup> Tacite, *Annales*, VI, 31, 1 ; Wiesehöfer 1996, p. 133.

## Bibliographie

## Abréviations

CGF = K. Kaibel, *Comicorum Graecorum Fragmenta*, Berlin, 1890-1899.

CID = *Corpus des Inscriptions de Delphes*, I-IV, Paris, 1977-2002.

FD = A. Plassart, *Fouilles de Delphes*, III.4, Paris, 1970.

IEleusis = K. Clinton, *Eleusis. The Inscriptions on stone. Documents of the Sanctuary of the Two Goddesses and Public Documents of the Deme*, Athènes, 2005.

IGASMG = R. Arena, *Iscrizioni greche arcaiche di Sicilia e Magna Grecia*, Milano, 1989-1998.

IOSPE = V. V. Latyshev, *Inscriptiones antiquae Orae Septentrionalis Ponti Euxini graecae et latinae*, Saint-Petersbourg, 1885-1901.

IvOl = W. Dittenberger, K. Purgold, *Die Inschriften von Olympia*, Berlin, 1889-1898.

PCG = R. Kassel, C. Austin, *Poetae comici Graeci*, Berlin, 1893-1989.

TGF = S. L. Radt, *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, III, Göttingen, 2009 [2<sup>e</sup> éd.].

## Études

Amadasi Guzzo G. (1992), « Notes sur les graffitis phéniciens de Mogador », dans *Lixus. Actes du colloque organisé par l'Institut des sciences de l'archéologie du patrimoine de Rabat avec le concours de l'École Française de Rome*, Rome (CFR, 166), p. 155-173.

Arnaud P. (2006), « La navigation en Adriatique d'après les données chiffrées des géographes anciens », dans S. Čače, A. Kurilić, F. Tassaux (éds), *Les routes de l'Adriatique. Géographie et économie – Putovi Antičkog Jadrana. Geografija i gospodarstvo*, Bordeaux-Zadar, p. 39-53.

Arnaud P. (2005), *Les routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée*, Paris.

Arnaud P. (1993), « De la durée à la distance : l'évaluation des distances maritimes dans le monde gréco-romain », *Histoire & Mesure*, 8, p. 225-247.

Arnold F., Marzoli D. (2009), « Toscanos, Morro de Mezquitilla und Las Chorreras im 8. und 7. Jh. v. Chr. Siedlungsstruktur und Wohnhaustypologie », dans S. Helas, D. Marzoli (éds), *Phönizisches und punisches Städtewesen*, Mayence (IA, 13), p. 437-460.

Aubert M. E. (2015), *La necrópolis fenicia de Al-Bass (Tiro). Informe preliminar de la campaña de excavaciones de 2008/2009*, Barcelone (*Cuadernos de arqueología mediterránea*, 22).

Aubert M. E. (2012), « El barrio comercial fenicio como estrategia comercial », *RStFen*, 40, p. 221-236.

Aubert M. E., Núñez F., Trellisó L. (2014), *The Phoenician Cemetery of Tyre-Al Bass II. Archaeological Seasons 2002-2005*, Beyrouth (*Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises*, 9).

- Aubet M. E., Trellisó Carreño L. (2014/2015), « Pratiques funéraires à l'Âge du Fer II au Liban : La nécropole de Tyr Al-Bass », dans G. Gernez (éd.), *The Final Journey. Funerary Customs in Lebanon from Prehistory to the Roman Period*, Beyrouth (*Archaeology and History in the Lebanon*, 40/41), p. 118-134.
- Avram A. (2012), « Les étrangers dans la diplomatie des cités grecques de la mer Noire (époques hellénistique et impériale) », *CCG*, 23, p. 181-194.
- Avram A. (2005), « La défense des cités en mer Noire à la basse époque hellénistique », dans P. Fröhlich, C. Müller (éds), *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique*, Paris, p. 163-182.
- Avram A., Bounegrou O. (2006), « Mithridates VI. Eupator und die griechischen Städte an der Westküste des Pontos Euxeinos », dans S. Conrad et al. (éds), *Pontos Euxeinos. Beiträge zur Archäologie und Geschichte des antiken Schwarzmeer- und Balkanraumes*, Langenweißbach, p. 397-413.
- Ballesteros Pastor L. (sous presse), « Between Magian Lore and Greek *Paideia*. Royal Education in the Kingdom of Pontus », dans M. P. de Hoz et al. (éds), *Local Cultures and Greek Paideia in the Graeco-Roman East*, Louvain.
- Ballesteros Pastor L. (2018), « De rey del Ponto a rey de reyes. El imperio de Mitrídates Eupátor en el contexto del Oriente tardo-helenístico », dans L. R. Cresci et al. (éds), *De Imperiis. L'idea di impero universale e la successione degli imperi nell'Antichità*, Rome, p. 137-170.
- Ballesteros Pastor L. (2016), « Comana Pontica in Hellenistic Times: a Cultural Crossroads », dans M. P. de Hoz et al. (éds), *From Tarhuntas to Zeus Polieus. Cultural Crossroads in Temples and Cults of Graeco-Roman Anatolia*, Louvain, p. 47-73.
- Ballesteros Pastor L. (2015), « Los príncipes del Ponto. La política onomástica de Mitrídates Eupátor como factor de propaganda dinástica », *REA*, 117, p. 425-445.
- Ballesteros Pastor L. (2014), « A Neglected Epithet of Mithridates Eupator (*IDélos* 1560) », *Epiigraphica*, 76, p. 81-85.
- Ballesteros Pastor L. (2013a), « Eupator's Unmarried Sisters: an Approach to the Dynastic Struggle in Pontus after the Death of Mithridates V Evergetes », *Anabasis*, 4, p. 61-72.
- Ballesteros Pastor L. (2013b), « *Nullis umquam nisi domesticis regibus*. Cappadocia, Pontus and the Resistance to the Diadochi in Asia Minor », dans V. Alonso Troncoso, E. M. Anson (éds), *After Alexander: the Time of the Diadochi (323-281 BC)*, Oxford, p. 183-198.
- Ballesteros Pastor L. (2013c), *Pompeyo Trogo, Justino y Mitridates. "Comentario al Epítome de las Historias Filípicas"* (37, 1, 6-38, 8, 1), Hildesheim-Zürich-Munich (*Spudasmata*, 154).
- Ballesteros Pastor L. (2012), « Los herederos de Artabazo. La satrapía de Dascilio en la tradición de la dinastía Mitridátida », *Klio*, 112, p. 366-379.
- Ballesteros Pastor L. (2011), « El relato sobre Hipsicratea (*Pomp.* 32.7-8) y la imagen de Mitrídates en Plutarco », dans J. M. Candau et al. (éds), *Plutarco Transmisor*, Séville, p. 113-122.
- Ballesteros Pastor L. (2009), « Quinto Pompeyo Bitínico y el testamento de Nicomedes IV », *Habis*, 40, p. 127-133.

- Ballesteros Pastor L. (2008), « Cappadocia and Pontus, Client Kingdoms of the Roman Republic. From the Peace of Apamea to the Beginning of the Mithridatic Wars (188-89 B.C.) », dans A. Coşkun (éd.), *Freundschaft und Gefolgschaft in den auswärtigen Beziehungen der Römer (2. Jhr. v. Chr.-1. Jhr. n. Chr.)*, Francfort-sur-le-Main, p. 45-63.
- Ballesteros Pastor L. (2005), « Atenión, tirano de Atenas », *SHHA*, 23, p. 385-400.
- Ballesteros Pastor L. (2003), « El Culto de Mitridates a Zeus Estratio », dans M. Garrido-Hory, A. Gonzales (éds), *Histoire, espaces et marges de l'Antiquité. Hommages à Monique Clavel-Lévêque*, vol. 2, Besançon, p. 209-222.
- Ballesteros Pastor L. (1996), *Mitridates Eupátor, rey del Ponto*, Grenade.
- Banerjee A., Dindorf W., Mikdad A., Reischmann Th., Schuhmacher Th. X. (2011), « Die Elfenbeinfunde aus Kef-el-Baroud (Ziaïda, Ben Slimane, Marokko) und die Frage des Nordafrikanischen Elefanten », *MM*, 52, p. 113-138.
- Banerjee A., López Padilla J. A., Schuhmacher Th. X. (éds) (2012), *Marfil y elefantes en la Península Ibérica y el Mediterráneo Occidental*, Darmstadt-Mayence (*IA*, 16/1).
- Barabási A.-L., Pósfai M. (2016), *Network Science*, Cambridge.
- Baurain C., Bonnet C. (1992), *Les Phéniciens, marins des trois continents*, Paris.
- Becker C., Küchelmann H.-Chr. (2010), « Schafe, Löwen und Napfschnecken – ein erster Blick auf die Tierreste aus dem phönizischen Mogador », dans Marzoli, El Khayari 2010, p. 81-98.
- Bedorf T., Fischer J., Lindemann G. (éds) (2010), *Theorien des Dritten. Innovationen in Soziologie und Sozialphilosophie*, Munich.
- Behrendt S., Mielke D. P. (2011), « Provenienzuntersuchungen mittels Neutronenaktivierungsanalyse an phönizischer Keramik von der Iberischen Halbinsel und aus Marokko », *MM*, 52, p. 139-237.
- Behrendt S., Mielke D. P., Tagle R. (2012), « Provenienzanalysen im Vergleich. Neue Wege zur archäometrischen Untersuchung phönizischer Keramik », *MM*, 53, p. 187-219.
- Bonnet C. (1988), *Melqart. Culte et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée*, Louvain-Bruxelles.
- Borell B., Rittig D. (1998), *Orientalische und griechische Bronzereliefs aus Olympia*, Berlin (*OF*, 26).
- Bosworth A. B., Wheatley P. V. (1998), « The Origins of the Pontic House », *JHS*, 118, p. 155-164.
- Braund D. (1994), *Georgia in Antiquity. A History of Colchis and Transcaucasian Iberia 500 BC-AD 562*, Oxford.
- Bravo B. (1980), « Sylan. Représailles et justice privée contre des étrangers dans les cités grecques », *ASNP*, s. 3, 10/3, p. 675-687.
- Brückner H., Lucas J. (2010), « Landschaftswandel und Küstenveränderung im Gebiet von Mogador und Essaouira – eine Studie zur Paläogeographie und Geoarchäologie in Marokko », dans Marzoli, El Khayari 2010, p. 99-104.
- Brückner H., Lucas J. (2009), « Geoarchäologische Studie zu Mogador, Essaouira und Umgebung », dans Marzoli, El Khayari 2009, p. 102-117.

- Buber M. (1984), *Das dialogische Prinzip*, Heidelberg [5<sup>e</sup> éd. ; 1<sup>re</sup> éd. 1947].
- Burkert W. (1977), *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche*, Stuttgart et al.
- Casevitz M., Pouilloux J., Jacquemin A. (2002), *Pausanias. Description de la Grèce*, livre V, *L'Élide* (I), Paris.
- Cassia M. (2000), « La famiglia di Strabone di Amaseia tra fedeltà mitridatica e tendenze filoromane », *MedAnt*, 3, p. 211-237.
- Christesen P. (2007), *Olympic Victor Lists and Ancient Greek History*, Cambridge.
- Cojocar V., Coşkun A., Dana M. (éds) (2014), *Interconnectivity in the Mediterranean and Pontic World during the Hellenistic and Roman Periods*, Cluj-Napoca.
- Collar A. (2013), *Religious Networks in the Roman Empire. The Spread of New Ideas*, Cambridge.
- Couvenhes J.-C. (2009), « L'armée de Mithridate Eupator d'après Plutarque, *Vie de Lucullus*, 7, 4-6 », dans H. Bru, et al. (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité*, Rennes, p. 415-438.
- Crielaard J. P. (2008), « Ruderschiff und Schlachtengetös. Seekrieger und Händler auf dem weindunklen Meer », dans Badisches Landesmuseum Karlsruhe (éd.), *Zeit der Helden. Die „dunklen Jahrhunderte“ Griechenlands 1200-700 v. Chr.*, Karlsruhe, p. 119-127.
- Czech-Schneider R. (1998), *Anathemata. Weihgaben und Weihgabenpraxis und ihre Bedeutung für die Gesellschaft und Wirtschaft der frühen Griechen*, Münster.
- D'Agostini M. (2016), « The Multicultural Ties of the Mithridatids: Sources, Tradition and Promotional Image of the Dynasty of Pontus in 4th-3rd Centuries B.C. », *Aevum*, 90, p. 83-96.
- Dan A. (2014), « Pontische Mehrdeutigkeiten », *Topoi*, 3, p. 43-66.
- Dan A. (2012-2013), « From Imagined Ethnographies to Invented Ethnicities: the Homeric Halizones », *Orbis Terrarum*, 11, p. 33-72.
- Dan A. (2007-2009), « Έναν καιρόν κι έναν ζαμάν... : remarques sur l'antiquité de l'identité grecque pontique », *Il mar Nero*, 7, p. 9-65.
- De Callatäy F. (1997), *L'histoire des guerres mithridatiques vue par les monnaies*, Louvain-la-Neuve.
- De la Vaissière É. (2004), *Histoire des marchands sogdiens*, Paris [2<sup>e</sup> éd., 1<sup>re</sup> éd. 2002].
- Dillon M. P. J. (1997), *Pilgrims and Pilgrimage in Ancient Greece*, Londres-New York.
- Dimitrova N. M. (2008), *Theoroi and Initiates in Samothrace: the Epigraphical Evidence*, Athènes-Princeton (NJ).
- Di Vita A. (2005), « Olimpia e la grecità greca siceliota », *Sicilia Antiqua*, 2, p. 63-73.
- Dobias-Lalou C. (2003), « Voyageurs cyréniens », dans H. Duchêne (éd.), *Voyageurs et Antiquité classique*, Dijon, p. 11-21.
- Domínguez A. J. (2006), « Hellenic Identity and Greek Colonization », *AWE*, 4, p. 446-457.
- Easley D., Kleinberg J. (2010), *Networks, Crowds, and Markets: Reasoning about a Highly Connected World*, Cambridge [preprint <http://www.cs.cornell.edu/home/kleinber/networks-book/>].

- Ebert J., Siewert P. (1999), « Eine archaische Bronzeurkunde aus Olympia mit Vorschriften für Ringkämpfer und Kampfrichter », *Olympiabericht*, 11, p. 391-412.
- Eckerman C. (2008), « Pindar's *koinos logos* and Panhellenism in Olympian 10 », *RhM*, 151, p. 37-48.
- El Khayari A. (2007), « La présence phénicienne au Maroc », *Les dossiers d'archéologie*, 13, p. 56-59.
- El Khayari A. (2004), « Échanges entre Maroc et la Méditerranée de l'époque phénicienne à l'époque tardo-républicaine », dans *Anser. Anciennes routes maritimes méditerranées. Programme Interreg III B Maroc. Méditerranée Occidentale antique. Les échanges*, Rubbettino, p. 149-168.
- El Khayari A., Hassini H., Kbiri Alaoui M. (2001a), « Les amphores phéniciennes et puniques de Mogador », dans *Actes des 1<sup>res</sup> journées nationales d'archéologie et du patrimoine*, II, Rabat, p. 64-73.
- El Khayari A., Kbiri Alaoui M., Hassini H., Miliou B., El Bertei A., López Pardo F., Suárez Padilla J., Mederos Martín A., Torres H. (2001b), « Prospections archéologiques dans l'île de Mogador et dans la région d'Essaouira (20 octobre–8 novembre 2000) », *Nouvelles archéologiques et patrimoniales, Bulletin semestriel publié par les enseignants-chercheurs de l'INSAP*, 4 (Juin), p. 7-8.
- Elayi J. (2018), *Histoire de la Phénicie*, Paris.
- Espagne M., Gorshenina S., Grenet F., Mustafayev Sh., Rapin C. (dir.) (2016), *Asie centrale : transferts culturels le long de la Route de la soie*, Paris.
- Farnell L. R. (1932), *Critical Commentary to the Works of Pindar*, Londres.
- Freeman L. C. (2004), *The Development of Social Network Analysis: a Study in the Sociology of Science*, Vancouver et al.
- Frisk H. (1960), *Etymologisches Wörterbuch des Griechischen*, Heidelberg.
- Funke P. (2009), « Integration und Abgrenzung. Vorüberlegungen zu den politischen Funktionen überregionaler Heiligtümer in der griechischen Staatenwelt », *ARG*, 11, p. 285-297.
- Funke P. (2006), « Fremde und Nicht-Bürger in den griechischen Heiligtümern der antiken MittelmeereWelt. Eine historische Einführung », dans A. Naso (éd.), *Stranieri e non cittadini nei santuari greci, Atti del Convegno Internazionale*, Florence, p. 1-12.
- García Teyssandier E., Marzoli D. (2013), « Phönizische Gräber in Ayamonte (Huelva, Spanien). Ein Vorbericht », *MM*, 54, p. 89-158.
- Gauthier Ph. (1972), *Symbola. Les étrangers et la justice dans les cités grecques*, Nancy.
- Gebauer G., Wulf C. (1998), *Spiel – Ritual – Geste. Mimetisches Handeln in der sozialen Welt*, Reinbek.
- Gehrke H.-J. (2005a), « Die Bedeutung der (antiken) Historiographie für die Entwicklung des Geschichtsbewusstseins », dans E.-M. Becker (éd.), *Die antike Historiographie und die Anfänge der christlichen Geschichtsschreibung*, Berlin-New York, p. 29-51.
- Gehrke H.-J. (2005b), « Zur elischen Ethnizität », dans T. Schmitt, W. Schmitz, A. Winterling (éds), *Gegenwärtige Antike – antike Gegenwart. Kolloquium zum 60. Geburtstag von R. Rilinger*, Munich, p. 17-47 [version italienne : « Sull' etnicità elea », *GeogrAnt*, 12, 2003, p. 5-22].

- Gehrke H.-J. (2003), « Was heißt und zu welchem Ende studiert man intentionale Geschichte? Marathon und Troja als fundierende Mythen », dans G. Melville, K.-S. Rehberg (éds), *Gründungsmythen, Genealogien, Memorialzeichen. Beiträge zur institutionellen Konstruktion von Kontinuität*, Cologne *et al.*, p. 21-36.
- Gehrke H.-J. (2001), « Myth, History, and Collective Identity: Uses of the Past in Ancient Greece and Beyond », dans N. Luraghi (éd.), *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, p. 286-313.
- Gehrke H.-J. (2000), « Ethnos, Phyle, Polis. Gemäßigt unorthodoxe Vermutungen », dans P. Flensted-Jensen, Th. H. Nielsen, L. Rubinstein (éds), *Polis and Politics. Studies in Ancient Greek History. Presented to M. H. Hansen on his Sixtieth Birthday*, Copenhagen, p. 159-176.
- Giangiulio M. (2010), « Collective Identities, Imagined Past, and Delphi », dans L. Foxhall, H.-J. Gehrke, N. Luraghi (éds), *Intentional History. Spinning Time in Ancient Greece*, Stuttgart, p. 121-135.
- Giovannini A. (1969), *Étude historique sur les origines du catalogue des vaisseaux*, Berne.
- Goukowsky P. (2001), *Appien. Histoire Romaine. Livre XII. La Guerre de Mithridate*, Paris.
- Hall J. (2002), *Hellenicity: between Ethnicity and Culture*, Chicago-Londres.
- Hall J. (1997), *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge-New York.
- Hampe R. (1951), « «Idäische Grotte» in Olympia? », dans G. E. Mylonas (éd.), *Studies Presented to David Moore Robinson*, I, St. Louis (Miss.), p. 336-350.
- Hanneman R. A., Riddle M. (2005), *Introduction to Social Network Methods*, Riverside [<http://faculty.ucr.edu/~hanneman/>].
- Hansen M. H., Nielsen T. H. (2004), « Introduction », dans *Iid.* (éds), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, p. 3-153.
- Hartmann A. (2010), *Zwischen Relikt und Reliquie. Objektbezogene Erinnerungspraktiken in antiken Gesellschaften*, Berlin.
- Heiden A. (1995), *Die Tondächer von Olympia. Neue Ergebnisse zur Baugeschichte Olympias*, Berlin (*OF*, 24).
- Heilmeyer W.-D. (1994), « Frühe Olympische Bronzefiguren – Die Wagnvotive », *Olympiabericht*, 9, p. 172-208.
- Heilmeyer W.-D. (1981), « Wagnvotive », *Olympiabericht*, 10, p. 59-71.
- Heilmeyer W.-D. (1979), *Frühe Olympische Bronzefiguren. Die Tiervotive*, Berlin (*OF*, 12).
- Heinen H. (1991), « Mithradates Eupator und die Völker des nördlichen Schwarzmeerraums », *HBA*, 18, p. 151-165.
- Herman G. (1987), *Ritualized Friendship and the Greek City*, Cambridge.
- Heußner B. (2018), « Anthropologische Untersuchungen der Bestatungen in den Gräern 1-9 (Notgrabung 2008 und Kamagne 2013) », dans Marzoli, García Teyssandier 2018, p. 217-222.



- Hubbard T. K. (2007), « Pindar, Heracles the Idaeian Dactyl, and the Foundation of the Olympic Games », dans G. Schaus, S. Wenn (éds), *Onward to the Olympics: Historical Perspectives on the Olympic Games*, Waterloo, p. 27-45.
- Jameson M. H., Jordan D. M., Kotansky R. D. (1993), *A Lex Sacra from Selinous*, Durham.
- Janvier Y. (1993), « Les problèmes de métrologie dans l'étude de la cartographie antique », *Latomus*, 52, p. 3-22.
- Jodin A. (1967), *Les établissements du roi Juba II aux Iles Purpuraires (Mogador)*, Tanger.
- Jodin A. (1966), *Mogador. Comptoir phénicien au Maroc Atlantique*, Tanger.
- Kadushin Ch. (2012), *Understanding Social Networks: Theories, Concepts, and Findings*, Oxford.
- Kasper W. (1972), *Die buckelverzierten Bleche Olympias*, Diss., Munich.
- Kiderlen M. (2010), « Zur Chronologie griechischer BronzedreifüÙe des geometrischen Typs und den Möglichkeiten einer politisch-historischen Interpretation der Fundverteilung », *AA*, p. 91-104.
- Kilian-Dirlmeier I. (1985), « Fremde Weihungen in griechischen Heiligtümern vom 8. bis zum Beginn des 7. Jahrhunderts v. Chr. », *JRGZ*, 32, p. 215-254.
- Koerner R. (1993), *Inscriptifliche Gesetzestexte der frühen griechischen Polis*, Cologne et al.
- Koller H. (1957), « *Theoros* und *Theoria* », *Glotta*, 36, p. 273-285.
- Kowalzig B. (2005), « Mapping out *Communitas*: Performances of *Theoria* in their Sacred and Political Context », dans J. Elsner, I. Rutherford (éds), *Pilgrimage in Graeco-Roman & Early Christian Antiquity. Seeing the Gods*, Oxford, p. 41-72.
- Krappmann L. (1993), *Soziologische Dimensionen der Identität. Strukturelle Bedingungen für die Teilnahme an Interaktionsprozessen*, Stuttgart.
- Kullmann W. (2002), « Festgehaltene Kenntnisse im Schiffskatalog und im Troerkatalog der Ilias », dans A. Rengakos (éd.), *Realität, Imagination und Theorie. Kleine Schriften zu Epos und Tragödie in der Antike*, Stuttgart, p. 9-26.
- Kyrieleis H. (2011), *Olympia. Archäologie eines Heiligtums*, Darmstadt-Mayence.
- Lämmer M. (1982/1983), « Der sogenannte olympische Friede in der griechischen Antike », *Stadion*, 8/9, p. 47-83.
- Lazega E. (2014), *Réseaux sociaux et structures relationnelles*, Paris (*Que sais-je ?*, 3399) [3<sup>e</sup> éd. ; 1<sup>re</sup> éd. 1998].
- Lewis T. G. (2009), *Network Science: Theory and Applications*, Hoboken NJ.
- Linke B. (2006), « Zeus als Gott der Ordnung. Religiöse Autorität im Spannungsfeld von überregionalen Überzeugungen und lokalen Kulturen am Beispiel der Zeuskulte im archaischen Griechenland », dans K. Freitag, P. Funke, M. Haake (éds), *Kult – Politik – Ethnos. Überregionale Heiligtümer im Spannungsfeld von Kult und Politik*, Stuttgart, p. 89-120.
- Luppe W. (1982), « Zum neuen agonistischen Epigramm aus Eretria », *ZPE*, 49, p. 22.

- Luraghi N. (2010), « The Local Scripts from Nature to Culture », *ClAnt*, 29, p. 68-91.
- Maaß M. (1992), « Frühe Weihgaben in Delphi und Olympia als Zeugnisse für die Geschichte der Heiligtümer », dans J.-F. Bommelaer (éd.), *Delphes. Centenaire de la "Grande Fouille" réalisée par l'École Française d'Athènes (1892-1903)*, Leyde, p. 85-93.
- Maaß M. (1978), *Die geometrischen DreifüÙe von Olympia*, Berlin (OF, 10).
- Mack W. (2015), *Proxeny and Polis. Institutional Networks in the Ancient Greek World*, Oxford.
- Maddoli G., Nafissi M., Saladino V. (éds) (1999), *Pausania, Guida delle Grecia, Libro VI. L'Elide e Olimpia*, Milan.
- Maddoli G., Saladino V. (éds) (1995), *Pausania. Guida della Grecia, Libro V. L'Elide e Olimpia*, Milan.
- Malkin I. (2011), *A Small Greek World. Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford.
- Malkin I. (2005), « Networks and the Emergence of Greek Identity », dans I. Malkin (éd.), *Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity*, Londres-New York, p. 56-74.
- Malkin I. (1986), « Apollo Archegetes and Sicily », *ASNP*, ser. 3, 16/4, p. 959-972.
- Malkin I., Constantakopoulou C., Panagopoulou K. (éds) (2009), *Greek and Roman Networks in the Mediterranean*, Londres-New York.
- Mallwitz A. (1999), « Brunnen und Wettkampfstätten », *Olympiabericht*, 11, p. 186-199.
- Mallwitz A. (1972), *Olympia und seine Bauten*, Darmstadt.
- Mallwitz A., Herrmann H.-V. (éds) (1980), *Die Funde aus Olympia. Ergebnisse hundertjähriger Ausgrabungstätigkeit*, Athènes.
- Marconi C. (2006), « Mito e autorappresentazione nella decorazione figurata dei thesauroí di età arcaica », dans A. Naso (éd.), *Stranieri e non cittadini nei santuari greci, Atti del Convegno Internazionale*, Florence, p. 158-186.
- Marek C. (1984), *Die Proxenie*, Marbourg.
- Mari M. (2006), « Sulle tracce di antiche ricchezze. La tradizione letteraria sui thesauroí di Delfi e di Olimpia », dans A. Naso (éd.), *Stranieri e non cittadini nei santuari greci, Atti del Convegno Internazionale*, Florence, p. 36-70.
- Marzoli D. (2017), « Vorspann / Introducci3n », dans Schubart, Maaß-Lindemann 2017, p. VII-XX.
- Marzoli D. (2012), « Neugründungen im phönizischen Westen. Los Castillejos de Alcorrín, Morro de Mezquitilla und Mogador », *AA*, 2, p. 29-64.
- Marzoli D. (2006), « La investigaci3n sobre los fenicios en la costa de Vélez-Málaga. Pasado y presente », dans M. Corrales Aguilar *et al.* (éds), *Tiempos de Purpura. Málaga antigua y antigüedades hispanas*, Málaga (*Maimake*, 28), p. 243-255.
- Marzoli D., Banerjee A., Marcos Sánchez Sánchez-Moreno V., Galindo San José L. (2016), « Elfenbeinwerkstätten in Huelva und La Rebanadilla (Málaga), den ältesten phönizischen Niederlassungen auf der Iberischen Halbinsel », *MM*, 57, p. 88-138.

- Marzoli D., El Khayari A. (2010), « Vorbericht Mogador (Marokko) 2008, mit Beiträgen von F. Arnold, St. Arnold, C. Becker, H. C. Küchelmann, R. Neef, H. Brückner und J. Lucas », *MM*, 51, p. 61-108.
- Marzoli D., El Khayari A. (2009), « Mogador (Essaouira, Marokko)-Vorbericht über die Kampagnen 2006 und 2007, mit einem Beitrag von H. Brückner und J. Lucas », *MM*, 50, p. 80-117.
- Marzoli D., García Teyssandier E. (2018), *Die phönizische Nekropole von Ayamonte. Die Ausgrabung im Jahre 2013 und ihre vor- und Begleituntersuchungen*. Mit Beiträgen von H. Becker, B. Cabaco Encinas, A. Kai-Browne, I. Gamer-Wallert, D. Fritzs, B. Heussner, K.-U. Heussner, T. Klein, M. Kunst, R. Neef, J. A. Pérez Macías, E. Pernicka, T. G. Schattner, T. Schifer und U. Stockinger, (*MB*, 37).
- Marzoli D., López Pardo F., Suárez Padilla J., Wagner C. G., Mielke D. P., León Martin C., Thiemeyer H., Torres Ortiz M. (2010), « Los inicios del urbanismo en las sociedades autóctonas localizadas en el entorno del Estrecho de Gibraltar. Investigación en Los Castillejos de Alcorrín y su territorio (Manilva, Málaga) », *Menga*, 1, p. 153-182.
- Marzoli D., Suárez Padilla J., Torres Ortiz M. (2014), « Die Meerenge östlich von Gibraltar am Übergang von der Bronze- zur Eisenzeit (9./8. Jh. v. Chr.). Zum Forschungsstand. Mit Beiträgen von M. Renzi und J. M. Compañá », *MM*, 55, p. 167-211.
- Marzoli D., Wagner C. G., Suárez J., Mielke D. P., López Pardo F., León C., Thiemeyer H., Torres M. (2009), « Vorbericht zu den deutsch-spanischen Ausgrabungen in der endbronzezeitlichen Siedlung von Los Castillejos de Alcorrín, Manilva (Prov. Málaga) 2006 und 2007 », *MM*, 50, p. 118-148.
- Mastrocinque A. (1999), *Studi sulle guerre Mitridatiche*, Suttgart.
- McGing B. C. (1986), *The Foreign Policy of Mithridates VI Eupator, King of Pontus*, Leyde.
- Mello F. (2009/2010), *Ritorno alle origini. Gli Elei, i due Eracle e gli altari di Olimpia*, Diss., Pérouse.
- Mello F. (2008), « A FRATRA TOIS ΦΑΛΕΙΟΙΣ. Rhetra e le wratrai Olimpide », *ZPE*, 167, p. 50-66.
- Meuli K. (1941), « Der Ursprung der Olympischen Spiele », *Die Antike*, 17, p. 189-208 [aussi dans *Id., Gesammelte Schriften*, éd. T. Gelzer, II, Bâle-Stuttgart, 1975, p. 881-906].
- Mezger F. (1880), *Pindars Siegeslieder*, Leipzig.
- Minon S. (2007), *Les inscriptions éléennes dialectales (v<sup>re</sup>-ii<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)*, Genève.
- Mitchell S. (2002), « In Search of the Pontic Community in Antiquity », dans A. K. Bowman, H. M. Cotton, M. Goodman, S. Price (éds), *Representations of Empire. Rome and the Mediterranean World*, Oxford (*Proceedings of the British Academy*, 114), p. 35-64.
- Morgan C. (1990), *Athletes and Oracles. The Transformation of Olympia and Delphi in the Eighth Century B.C.*, Cambridge.
- Moscato S. (dir.) (1989), *Les Phéniciens*, Paris.
- Müller C. (2010), *D'Olbia à Tanais. Territoires et réseaux d'échanges dans la mer Noire septentrionale aux époques classique et hellénistique*, Bordeaux.

- Müller K. E. (1987), *Das magische Universum der Identität. Elementarformen sozialen Verhaltens. Ein ethnologischer Grundriß*, Francfort-sur-le-Main – New York.
- Musso P. (2003), *Critique des réseaux*, Paris.
- Nafissi M. (2003), « Elei e Pisati. Geografia, storia e istituzioni politiche della regione di Olimpia », *Geogr.Ant.*, 12, p. 23-55.
- Nagy G. (1986), « Pindar's *Olympian* 1 and the Aetiology of the Olympic Games », *TAPhA*, 116, p. 71-88.
- Naso A. (2006), « Etruschi (e Italici) nei santuari greci », dans A. Naso (éd.), *Stranieri e non cittadini nei santuari greci, Atti del Convegno Internazionale*, Florence, p. 325-358.
- Neer R. T. (2007), « Delphi, Olympia, and the Art of Politics », dans H. A. Shapiro (éd.), *The Cambridge Companion to Archaic Greece*, Cambridge, p. 225-264.
- Nevett L. C. (éd.) (2017), *Theoretical Approaches to the Archaeology of Ancient Greece: Manipulating Material Culture*, Ann Arbor.
- Newman M. E. J. (2010), *Networks. An Introduction*, Oxford.
- Newman M., Barabási A.-L., Watts D.-J. (2006), *The Structure and Dynamics of Networks*, Princeton.
- Nightingale A. W. (2004), *Spectacles of Truth in Classical Greek Philosophy. "Theoria" in its Cultural Context*, Cambridge.
- Olbrycht M. J. (2009), « Mithridates VI Eupator and Iran », dans J. M. Højte (éd.), *Mithridates VI and the Pontic Kingdom*, Aarhus, p. 163-190.
- Olshausen E. (1990), « Götter, Heroen und ihre Kulte in Pontos. Ein erster Bericht », *ANRW*, II, 18/3, p. 1865-1906.
- Olshausen E. (1974), « Zum Hellenisierungsprozeß am Pontischen Königshof », *AncSoc*, 5, p. 153-170.
- Olshausen E., Biller J. (1984), *Historisch-geographische Aspekte der Geschichte des pontischen und armenischen Reiches*, I, *Untersuchungen zur historischen Geographie von Pontos unter den Mithradatiden*, Wiesbaden (TAVO, B 29/1).
- Östborn P., Gerding H. (2014), « Network Analysis of Archaeological Data: a Systematic Approach », *Journal of Archaeological Science*, 46, p. 75-88.
- O'Sullivan P. (2000), « Satyr and Images in Aeschylus' *Theoroi* », *CQ*, 50, p. 353-366.
- Parrochia D. (dir.) (2001), *Penser les réseaux*, Seyssel.
- Perlman P. (2000), *City and Sanctuary in Ancient Greece. The Theorodokia in the Peloponnese*, Göttingen.
- Pernicka E., Schifer Th. (2018), « Neutronenaktivierungsanalyse der Keramik von Ayamonte », dans Marzoli, García Teyssandier 2018, p. 234-236.
- Petković Ž. (2009), « Mithridates II and Antiochos Hierax », *Klio*, 91, p. 378-383.

- Pfälzner P. (2013), « The Elephant Hunters of Bronze Age Syria », dans J. Aruz, S. B. Graff, Y. Rakic (dir.), *The Metropolitan Museum of Art Symposia, Cultures in Contact. From Mesopotamia to the Mediterranean in the Second Millenium*, New York, p. 112-131.
- Pfälzner P. (2008), « Syrische Elefanten. Wiederentdeckt im Königspalast von Qatna », *AiD*, 6, p. 4.
- Philipp H. (1994), « Olympia, die Peloponnes und die Westgriechen », *JDAI*, 109, p. 76-92.
- Philipp H. (1992), « Le caratteristiche delle relazioni fra il santuario di Olimpia e la Magna Grecia », dans *La Magna Grecia e i grandi santuari della madrepatria. Atti del trentunesimo convegno di studi sulla Magna Grecia*, Tarente, p. 29-51.
- Philipp H. (1981), *Bronzeschmuck aus Olympia*, Berlin (*OF*, 13) [avec un appendice par I. Kilian].
- Plassart A. (1921), « Inscriptions de Delphes. La liste des théorodoques », *BCH*, 45, p. 1-85.
- Portanova J. J. (1988), *The Associates of Mithridates VI of Pontus*, Diss., Columbia University.
- Preiser-Kapeller J. (2018), *Jenseits von Rom und Karl dem Grossen. Aspekte der globalen Verflechtung in der langen Spätantike, 300-800 n. Chr.*, Vienne.
- Preiser-Kapeller J., Daim F. (éds) (2015), *Harbours and Maritime Networks as Complex Adaptive System*, Mayence (*RGZM Tagungen*, 23).
- Prell Ch. (2012), *Social Network Analysis: History, Theory and Methodology*, Londres.
- Rausch H. (1982), *Theoria: von ihrer sakralen zur philosophischen Bedeutung*, Munich.
- Reinach Th. (1890), *Mithridate Eupator, roi de Pont*, Paris.
- Reinhard W. (2011), « Die Nase der Kleopatra. Geschichte im Lichte mikropolitischer Forschung. Ein Versuch », *HZ*, 293, p. 631-666.
- Renzi M. (2015), *La metalurgia del yacimiento fenicio de la Fonteta (Guardamar del Segura, Alicante)*, Madrid (*Trabajos de Prehistoria*, 72/2).
- Renzi M., Marzoli D., Bode M., Aguayo de Hoyos P., León Martín C., Rodríguez Vinceiro F., Sierra de Cózar G., Suárez Padilla J., Uriarte González A. (2016), « Ausbeutung von Bergbaureourcen im Umland von Los Castillejos de Alcorrín (Manilva, Málaga) (Ende 9. und 8. Jh. v. Chr.). Ein Vorbericht », *MM*, 57, p. 139-211.
- Renzi M., Marzoli D., Suárez Padilla J., Bode M. (2014), « Estudio analítico de los materiales arqueometalúrgicos procedentes de Los Castillejos de Alcorrín (Manilva, Málaga). Yacimiento del Bronce Final/Inicio de la Edad de Hierro en el entorno del Estrecho de Gibraltar », *MM*, 55, p. 121-166.
- Robert L. (1935), « Sur des inscriptions de Chios », *BCH*, 59, p. 453-470.
- Rodríguez Oliva P. (2014/2015), « Conmemoración del 50 aniversario del inicio de las investigaciones del Deutches Archäologisches Institut en los yacimientos fenicios de la costa oriental malagueña », *Mainake*, 35, p. 313-318.
- Rohde E. (1898), *Psyche. Seelencult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen*, Fribourg-Leipzig-Tübingen [2<sup>e</sup> éd., 1<sup>re</sup> éd. 1894].

- Roller L. E. (1981), « Funeral Games for Historical Persons », *Stadion*, 7, p. 1-18.
- Rostovtzeff M. I. (1967), *Historia Social y Económica del Mundo Helenístico*, Madrid.
- Ruffini G. (2008), *Social Networks in Byzantine Egypt*, Cambridge.
- Rutherford I. (2007), « Network Theory and Theoretic Networks », *MHR*, 22/1, p. 23-37 [aussi dans Malkin, Constantakopoulou, Panagopoulou 2009, p. 24-38].
- Rutherford I. (2004), « Theoria and the Olympic Games. A Neglected Aspect of Ancient Athletics », dans M. A. Kaila, G. Thill, H. Theodoropoulou, Y. Xanthacou (éds), *Hye Kye. Oi Olympiakoi Agones sten Arhaioteta – The Olympic Games in Antiquity. Bring Forth Rain and Bear Fruit*, Athènes, p. 171-183.
- Rutherford I. (2000), « *Theoria* and *Darshan*: Pilgrimage as Gaze in Greece and India », *CQ*, 50, p. 133-146.
- Ruzé F., van Effenterre H. (1994/1995), *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*, Rome.
- Savalli-Lestrade I. (2005), « Le mogli de Seleuco IV e di Antioco IV », *Studi Ellenistici*, 16, p. 193-200.
- Savalli-Lestrade I. (1998), *Les « philoi » royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève.
- Schubart H., Maaß-Lindemann G. (2017), *Morro de Mezquitilla. Die phönizisch-punische Niederlassung an der Algarrobo-Mündung*, Wiesbaden (MB, 33).
- Schuhmacher Th. X. (sous presse a), « Ivory Exchange Networks in the Chalcolithic of the Western Mediterranean », dans *Workshop "Key Resources and Socio-Cultural Developments in the Iberian Chalcolithic". Deutsches Archäologisches Institut Madrid und Universidad de Alcalá de Henares 2015*.
- Schuhmacher Th. X. (sous presse b), « Elfenbein des Chalkolithikums und der Frühen Bronzezeit auf der Iberischen Halbinsel und im Maghreb. Die Ergebnisse eines interdisziplinären Forschungsprojekts », *MM*, 57.
- Schuhmacher Th. X. (2016), *Elfenbeinstudien, Faszikel 3: Elefanten und Elfenbein auf der Iberischen Halbinsel und in Nordwestafrika. Interdisziplinäre Studien zu Austauschsystemen im 3. und der ersten Hälfte des 2. Jts. v. Chr.*, mit Beiträgen von A. Banerjee, W. Dindorf, F. Enzmann, A. Mikdad, Th. Reischmann, Ch. Sastri, Th. Sauvage und J.-O. Schwarz, Tübingen-Berlin (*IA*, 16/3).
- Schuhmacher Th. X. (2014), « Dancing in the Dark? The Westernmost "Cypriot" Knot-Headed Pin from Ain Smene (Morocco) », *CuPaUAM*, 40, p. 41-50.
- Schuhmacher Th. X. (2013), « Ivory from Sobreira de Cima (Vidigueira, Beja) », dans A. C. Valera (éd.), *Sobreira de Cima. Necrópole de hipogeus do Neolítico (Vidigueira, Beja)*, Lisbonne (*ERA Monográfica*, 1), p. 95-97.
- Schuhmacher Th. X. (2012a), *Elfenbeinstudien Faszikel 2: Chalkolithische und Frühbronzezeitliche Elfenbeinobjekte auf der Iberischen Halbinsel. Studien zu Herkunft, Austausch, Verarbeitung und sozialer Bedeutung von Elfenbein*, mit einem Beitrag von A. Banerjee, Darmstadt-Mayence (*IA*, 16/2).

- Schuhmacher Th. X. (2012b), « Un brazelete de marfil del yacimiento de Las Camas (Villaverde, Madrid) », dans J. Morín de Pablos, D. Urbina Martínez (éds), *El primer milenio A.C. en la Meseta Central. De la longhouse al oppidum*, 1, Madrid, p. 393-399.
- Schuhmacher Th. X. (2011a), « Elfenbein des Chalkolithikums und der Frühen Bronzezeit auf der Iberischen Halbinsel. Ergebnisse eines interdisziplinären Forschungsprojekts », dans A. Banerjee, Ch. Eckmann (éds), *Elfenbein und Archäologie, INCENTIVS-Tagungsbeiträge 2004-2007*, Mayence (RGZM-Tagungen, 7), p. 91-122.
- Schuhmacher Th. X. (2011b), « Long and Middle Range Contacts in the Early Bronze Age of the Western Mediterranean », dans S. Hansen, J. Müller (éds), *Sozialarchäologische Perspektiven: Gesellschaftlicher Wandel 5000-1500 v. Chr. zwischen Atlantik und Kaukasus, Internationale Tagung*, Berlin (*Archäologie in Eurasien*, 24), p. 415-428.
- Schuhmacher Th. X., Banerjee A. (2012), « Procedencia e intercambio de marfil en el Calcolítico de la Península Ibérica », dans *Actes del Congrés Internacional Xarxes al Neolític*, Gavà-Barcelona (*Rubricatum*, 5), p. 289-298.
- Schuhmacher Th. X., Banerjee A. (2011), « Pottwalelfenbein im chalkolithischen Portugal », *Restaurierung und Archäologie*, 4, p. 107-119.
- Schuhmacher Th. X., Banerjee A. (2009), « Woher stammt iberisches Elfenbein? », *AiD*, 4, p. 62-65.
- Schuhmacher Th. X., Banerjee A., Dindorf W., Nocete F., Vargas Jiménez M. (2013a), « Los marfiles del yacimiento de Valencina de la Concepción en el contexto del Calcolítico peninsular », dans *El Asentamiento Prehistórico de Valencina de la Concepción (Sevilla). Investigación y tutela en el 150 Aniversario del Descubrimiento del Tholos de La Pastora*, Séville, p. 445-460.
- Schuhmacher Th. X., Banerjee A., Dindorf W., Sastri Ch., Sauvage Th. (2013b), « The Use of Sperm Whale Ivory in Chalcolithic Portugal », *TrabPrehist*, 70, p. 185-203.
- Schuhmacher Th. X., Cardoso J. L. (2007), « Ivory Objects from the Chalcolithic Fortification of Leceia (Oeiras) », *Estudos Arqueologicos de Oeiras*, 15, p. 95-118.
- Schuhmacher Th. X., Cardoso J. L., Banerjee A. (2009), « Sourcing African Ivory in Chalcolithic Portugal », *Antiquity*, 83, p. 983-997.
- Schwabl H. (1978), « Zeus », *RE*, suppl. XV, col. 993-1411 [éd. spéciale Munich, avec une présentation de la documentation archéologique par E. Simon ainsi que des contributions sur l'histoire de la langue par J. Schindler et sur les textes mycéniens par S. Hiller].
- Scott M. (2010), *Delphi and Olympia: the Spatial Politics of Panhellenism in the Archaic and Classical Periods*, Cambridge-New York.
- Scott J. (2000), *Social Network Analysis: a Handbook*, Londres-Thousand Oaks [2<sup>e</sup> éd. ; 1<sup>re</sup> éd. 1996].
- Scott J., Carrington P. J. (2011), *The SAGE Handbook of Social Network Analysis*, Los Angeles et al.
- Shipley G. (2011), *Pseudo-Skylax's Periplus. The Circumnavigation of the Inhabited World. Text, Translation and Commentary*, Exeter.

- Siewert P. (2006), « Kultische und politische Organisationsformen im frühen Olympia und in seiner Umgebung », dans K. Freitag, P. Funke, M. Haake (éds), *Kult – Politik – Ethnos. Überregionale Heiligtümer im Spannungsfeld von Kult und Politik*, Stuttgart, p. 43-54.
- Siewert P. (2002), « Die wissenschaftsgeschichtliche Bedeutung der Bronze-Urkunden aus Olympia (mit der Erstedition einer frühen Theorodokieverleihung als Beispiel », dans H. Kyrieleis (éd.), *Olympia 1875-2000. 125 Jahre deutsche Ausgrabungen*, Mayence, p. 359-370.
- Simmel G. (1992), *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, éd. O. Rammstedt, Francfort-sur-le-Main.
- Sinn U. (2004), *Das antike Olympia. Götter, Spiele und Kunst*, Munich.
- Sinn U. (1994), « Die Entwicklung des Zeuskultes von Olympia bei Strabo (VIII 3,30 p. 353 f.) », dans A. M. Biraschi (éd.), *Strabone e la Grecia*, Pérouse, p. 145-166.
- Spiteri C., Cafisso S. (2018), « Vorläufiger Bericht zu den Ergebnissen der Analysen organischer Rückstände (ORA) in Gefäßen aus der phönizischen Nekropole von Ayamonte », dans Marzoli, García Teyssandier 2018, p. 237-243.
- Stein-Hölkeskamp E. (1989), *Adelskultur und Polisgesellschaft. Studien zum griechischen Adel in archaischer und klassischer Zeit*, Stuttgart.
- Sullivan R. D. (1990), *Near Eastern Royalty and Rome (100-33BC)*, Toronto.
- Taita J. (2004/2005), « Proxenoï “santuariali” all’oracolo di Zeus ad Olimpia. Profilo giuridico e funzioni », *MEP*, 7-8 (9-10), p. 86-114.
- Taita J. (2001), « Indovini stranieri al servizio dello stato spartano. Un “epoikia” elea a Sparta in una nuova iscrizione da Olimpia », *Dike*, 4, p. 39-85.
- Ulf C. (2006), « Anlässe und Formen von Festen mit überlokaler Reichweite in vor- und früharchaischer Zeit. Wozu dient der Blick in ethnologisch-anthropologische Natur », dans K. Freitag, P. Funke, M. Haake (éds), *Kult – Politik – Ethnos. Überregionale Heiligtümer im Spannungsfeld von Kult und Politik*, Stuttgart, p. 17-41.
- Ulf C. (1997), « Überlegungen zur Funktion überregionaler Feste im archaischen Griechenland », dans W. Eder, K.-J. Hölkeskamp (éd.), *Volk und Verfassung im vorhellenistischen Griechenland*, Stuttgart, p. 37-61.
- Ulf C. (1991), « Die Frage nach dem Ursprung des Sports, oder: weshalb und wie menschliches Verhalten anfängt, Sport zu sein », *Nikephoros*, 4, p. 13-30.
- Wallace M. B. (1970), « Early Greek Proxenoï », *Phoenix*, 24, p. 189-208.
- Weber M. (1972), *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriß der Verstehenden Soziologie*, Tübingen [5<sup>e</sup> éd. revue par J. Winkelmann].
- Weniger L. (1915), « Die Seher von Olympia », *Archiv für Religionswissenschaft*, 18, p. 53-115.
- Wiesehöfer J. (1996), *Ancient Persia*, Londres-New York.



- Williamson C. (2014), « Power, Politics, and Panoramas. Viewing the Sacred Landscape of Zeus Stratios near Amaseia », dans T. Bekker-Nielsen (éd.), *Space, Place and Identity in Northern Anatolia*, Stuttgart (*Geographica historica*, 29), p. 175-188.
- Woolf G. (2016), « Only Connect? Network Analysis and Religious Change in the Roman World », *Hélade*, 2/2, p. 43-58.
- Zamora López J. À. (2013), « Novedades de epigrafía fenicio y púnica en la Península Ibérica y sus aledaños », *Palaeohispanica*, 13, p. 359-384.